

PER
-438

La Revue

MODERNE

R-438

FÉVRIER - 1943

15c

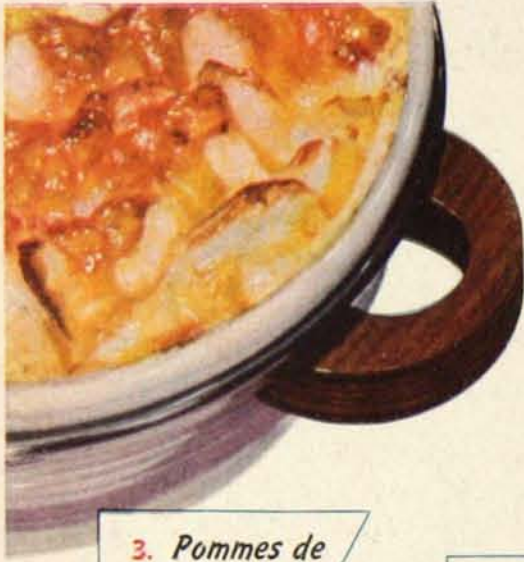
MONTREAL 14c PLUS TAXE



CHASSE À L'ESPION

les méthodes
employées pour
le contre-
espionnage

Tirage ce mois-ci plus de 70,000 copies



3. Pommes de Terre Gratinées



1. Côtelettes de Veau Premium
2. Poires à la Mayonnaise; Olives

Préparé par Martha Logan, Experte en Economie Ménagère de Swift, suivant le programme d'alimentation du Canada, pour un repas économique de temps de guerre. Recherchez la rubrique culinaire de Martha Logan, publiée une fois par semaine dans votre journal.

Un souper nourrissant sagement composé, avec du

VEAU PREMIUM SWIFT

1. Des côtelettes de veau, bien dorées et assaisonnées . . . une par personne afin d'épargner la viande . . . quel bon plat cela fait! Elles sont nourrissantes parce qu'elles fournissent des protéines de qualité supérieure, de la vitamine B₆ et des sels minéraux essentiels. Elles sont succulentes si vous avez pu trouver de la viande de qualité Premium Swift.

2. Des olives et des Poires à la Mayonnaise servies chaudes sur des lits de cresson de fontaine . . . voici une salade qui accompagne à merveille le plat principal et qui est nourrissante parce qu'elle est riche en vitamines et sels minéraux. Les poires sont faciles à préparer—remplissez-les simplement de mayonnaise, saupoudrez de paprika, et faites légèrement griller.

3. Des pommes de terre gratinées, chaudes et crémeuses—excellentes pour un repas d'hiver. En plus des vitamines et de l'énergie que vous fournissent les pommes de terre, vous obtenez aussi les éléments nutritifs du lait. Pour qu'elles soient encore plus savoureuses et plus nourrissantes, ajoutez-y un peu de fromage râpé.

4. Le Brocoli devrait occuper une place importante sur votre liste de légumes car il est riche en deux vitamines: C et A. Et ne jetez pas les tiges car elles sont également bonnes.

5. Les petits pains croustillants devraient être faits avec de la farine Approuvée par le Canada. Le beurre ou

le fromage offrent d'excellents moyens de consommer davantage de produits à base de lait.

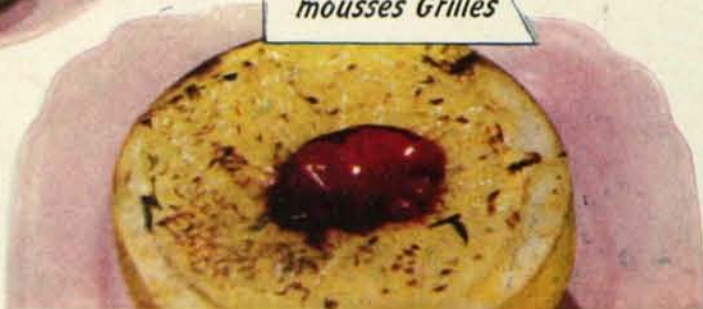
6. Si vous n'avez jamais essayé des pamplemousses grillés, vous ne savez pas ce que vous avez manqué. Parsemez-les de petites pointes de shortening, faites-les griller jusqu'à ce qu'ils soient légèrement dorés, et remplissez le centre de gelée (ou mettez-y de la cassonade avant de les faire griller). C'est délicieux, et riche en vitamine C. Comme breuvage, il est probable que vous voudrez du café ou du thé—et pourquoi pas . . . pourvu que les enfants aient du lait, et que les grandes personnes en consomment quotidiennement une demichopine au déjeuner, au lunch ou entre les repas.

LA SWIFT CANADIAN CO. LIMITED, organisation connue dans tout le Canada, se consacre à la conservation et à la répartition efficace des ressources alimentaires du Canada.

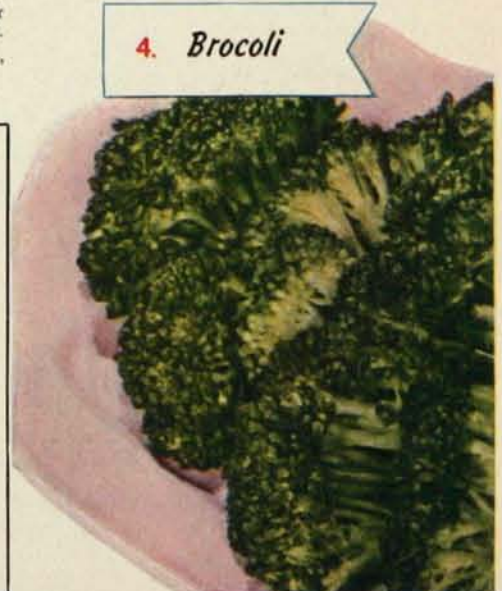
"Je ne sais pas comment j'ai pu faire sans!" disent les femmes en parlant du nouveau Manuel intitulé "VIANDES" et traitant de la Cuisson des Viandes, par Martha Logan. Nombreuses caractéristiques spéciales, y compris des tableaux qui vous aident à voir si vous équilibrez bien vos repas. 81 recettes de viande, chacune étant répertoriée à la fin du livre suivant le temps requis pour la cuisson. Des recettes pour le premier jour et des recettes pour l'utilisation des restes le lendemain et le surlendemain! Envoyez 10c, avec vos nom et adresse, à Martha Logan, Swift Canadian Co., Limited, Dept. G2, Montréal.



5. Petits Pains; Marinades



6. Pamplemousses Grillés



4. Brocoli

"MANGEZ CES ALIMENTS TOUS LES JOURS!" disent les Services d'Alimentation du Gouvernement Fédéral

VIANDE, POISSON, etc.—Une portion par jour de viande, poisson ou volaille. Foie, coeur ou rognons une fois par semaine.

FRUITS—Une portion par jour de tomates ou d'un fruit du genre citrus, ou du jus de tomate ou de fruits du genre citrus, et une portion d'autres fruits, frais, de conserve ou secs.

LÉGUMES (ainsi qu'une portion de pommes de terre)—Deux portions par jour, de préférence des légumes feuillus et verts, ou jaunes, et souvent crus.

PAIN—Quatre à six tranches de Pain Approuvé par le Canada. Pain bis ou pain blanc.

LAIT—Adultes: ½ chopine. Enfants: plus d'une chopine. Du fromage, lorsque vous-en trouvez.

OEUF—Au moins trois ou quatre par semaine.

À CELA, AJOUTEZ TOUT CE QUE VOUS VOULEZ

LA REVUE
MODERNE

M O N T R É A L

FÉVRIER

VOL. 24 - No 10



Président : Hector AUTHIER, M. P.
V.-président et directeur : Roland BEAUDRY

Directeur artistique : Roger FRIGON Pages féminines : Lucienne BOUCHER

SOMMAIRE

Roman complet

Mission secrète Annie-Pierre Hot 34

Nouvelles

L'amant de Vénus Ringuet 5
Le meilleur danseur du monde André de Labonne 10
Le légionnaire de Miss Brent Robert d'Estez 11

Articles

Une chanson Marius Barbeau 7
Chasse à l'espion Frederic Sondern, Jr 8
Le général Sikorski Rosalie Sliwowska 13
Un peintre, Borduas Maurice Gagnon 16
Chrysanthèmes J.-A.-P. Hurtubise 18

Chroniques féminines

La mode — Face au vent! Lucienne 19
La beauté — Vingt doigts gracieux Lucienne 22
La cuisine — Sonnette d'alarme Line Granpré 23
Le crochet — Coussin et tabouret Line Granpré 24

Chroniques mensuelles

Les livres Roger Duhamel 15
Les mots croisés 26
La petite poste 33
Vous répondez? 42

Editorial

Entre nous 4

Couverture

Plaisir de vivre! (Photo Arnott & Rogers)

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils le sont aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.
ABONNEMENT : \$1.50 pour un an. États-Unis, \$2. par année. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté.
Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.
LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée, à ses bureaux et ateliers, 320 est, rue Notre-Dame, à Montréal; MArquette 1221.



Plus alerte, plus vive, grâce à
l'action rapide, intégrale de
SAL HEPATICA

Le Sal Hepatica soulage plus rapidement, plus intégralement,
plus agréablement les effets de la constipation.

DANS des milliers de foyers, à travers le Canada, des gens connaissent les bienfaits de Sal Hepatica. Dans plusieurs de ces foyers, c'est le *seul* laxatif dont on fasse usage. Faites vous-même l'essai de Sal Hepatica. Voyez s'il ne vous procure pas tous les avantages que vous cherchez dans un laxatif.

L'un des premiers bienfaits que l'on découvre dans le Sal Hepatica, c'est l'effet rapide. Toutefois, il agit doucement, intégralement, en canalisant une masse liquide dans la voie intestinale. Rafraîchissant, et agréable à prendre, le Sal Hepatica ne cause aucun malaise, aucune colique, ne produit aucune conséquence fâcheuse. Vous trouverez que c'est précisément le laxatif dont vous avez besoin.

Combat aussi l'acidité

Non seulement le Sal Hepatica vous apporte un soulagement complet de la constipation, mais il aide, en plus, à combattre l'excès d'acidité gastrique. Tant que cet état se prolonge, il vous est inutile d'espérer le soulagement que vous souhaitez.

Procurez-vous aujourd'hui, chez votre pharmacien, un pot de Sal Hepatica, et la prochaine fois que vous-même, ou un membre de votre famille, aurez besoin d'un laxatif, essayez-en deux cuillerées à thé dans un verre d'eau. Vous aurez tôt fait de retrouver votre entrain joyeux lorsque vous vous confiez au Sal Hepatica *rapide*, pétillant.



* Une récente enquête faite auprès des usagers de laxatifs démontre que le Sal Hepatica est pris dans plus de foyers canadiens que tout autre laxatif.

RHUMES



MAUX D'ESTOMAC



MAUX DE TETE



Lorsqu'il vous faut un laxatif, prenez le
SAL HEPATICA *rapide*

ECONOMISEZ—Achetez le format économique de famille. Vous épargnez 28% comparé au petit format.

Sous cette rubrique nous publions les opinions et les critiques de nos lecteurs choisies parmi les lettres les plus intéressantes que nous avons reçues pendant le mois. Toute lettre publiée vaut à son signataire un dollar.

L'an passé, aux fêtes, j'ai reçu comme cadeau, un abonnement d'une année à votre intéressante revue, cadeau d'une substance originale et très apprécié. Mes présentes occupations ne m'accordant que de très rares moments de liberté, je n'ai pas tenu à renouveler cet abonnement. Néanmoins, veuillez conserver mon nom dans vos filières car je me propose bien un peu plus tard de devenir l'une de vos fidèles lectrices.

Je saisis l'occasion et vous adresse mes félicitations au sujet de votre revue. De tous les magazines canadiens que je connais, la Revue Moderne figure parmi les premiers et le succès de chaque nouveau numéro est d'avance assuré avant sa sortie. Vraiment, il y en a pour tous les goûts; chacun peut s'y délecter à plaisir tout en se meublant l'esprit de nouveautés et en acquérant à sa lecture, la connaissance de faits variés et intéressants.

R. C.

Depuis deux ans déjà nous sommes abonnés à votre revue et jamais je n'ai trouvé aussi intéressant et varié votre numéro de décembre. Inutile de vous dire avec quel agrément il a su me faire passer d'agréables heures par sa lecture si captivante et instructive.

La première année lorsque nous nous sommes abonnés nous prenions plaisir de la lire du plus jeune au plus grand, ensuite je la passais à mes compagnes qui l'estimaient beaucoup; cet année elles se sont abonnées et elles m'ont toutes dit que jamais elles n'avaient lu d'aussi beaux romans et qu'elles avaient toujours hâte d'un mois à l'autre pour la recevoir.

Je souhaite donc qu'avec l'année 1943 la Revue Moderne se propage de plus en plus car c'est la lecture idéale pour la jeunesse ainsi que les autres membres de la famille.

Mlle Ghislaine Caron,
Les Escoumains, P. Q.

Depuis quatre mois déjà je lis la Revue Moderne. Je n'ai rien à lui reprocher sinon de ne l'avoir connue plus tôt. Lorsque j'en ai un numéro de lu mon plus grand désir est de lire le suivant.

Parmi les changements qui seront faits pour 43, je crois que plusieurs comme moi seraient heureux de pouvoir dire que leur revue favorite possède maintenant un magnifique courrier qui nous renseigne beaucoup.

Avec la hâte de voir la revue de janvier, je me permets de lui souhaiter pour 1943 une année heureuse et prospère.

Cécile Gauthier,
Matane Est.

Entre nous

Puisque le tirage de la Revue Moderne a eu depuis deux ans une progression plus rapide que celui de la plupart des autres magazines canadiens, à l'exception peut-être de New World, l'ordonnance qui réduit la consommation du papier durant 1943 affecte la Revue Moderne probablement plus que n'importe quel autre magazine, toujours à cette même exception près.

Il y a à peine cinq mois, nous vous annoncions que notre tirage avait dépassé 70.000 copies par mois, une augmentation de près de 20.000 copies par rapport à notre tirage de 1941. Nous avons raison de croire que 1943 nous aurait permis une vente mensuelle de 75.000 copies, si nous avions eu du papier. Nous savons aujourd'hui que ce sera impossible; et voici ce que cela signifie.

Afin de servir tous nos lecteurs, il nous faudra réduire considérablement le nombre de copies mises en vente chez les marchands de journaux dans toutes les parties du pays. Ceux-ci recevront de 5.000 à 6.000 copies de moins tous les mois qu'ils n'en auraient désiré. Ceci veut donc dire que la demande sera plus élevée que la disponibilité.

Ceux qui nous lisent constamment depuis des années devront s'empressez d'acheter leur copie dès la mise en vente s'ils ne veulent s'exposer à en être privés. Les premiers arrivés seront nécessairement les premiers servis. Permettez-nous de vous conseiller de vous entendre avec votre marchand de journaux pour qu'il réserve votre copie tous les mois. Il pourra s'assurer de recevoir la quantité qu'il lui faut tout en sachant qu'il n'aura pas de rebut.

Une seconde conséquence de la réduction de la consommation du papier est qu'il nous devient impossible de continuer l'envoi de votre revue préférée, une fois votre abonnement expiré. Jusqu'ici, nous accordions à nos lecteurs un délai pour leur permettre de renouveler leur abonnement. Dorénavant, nous devons malheureusement cesser l'envoi de la Revue Moderne aussitôt que l'abonnement sera terminé.

C'est la guerre pour tous, pour les éditeurs comme pour les lecteurs et ceux-ci, nous en sommes sûrs, ne nous tiendront pas rigueur du nouvel état de choses nécessité par les circonstances.

En renouvelant ponctuellement leur abonnement ou en retenant d'avance leur exemplaire chez le dépositaire, nos lecteurs pourront s'assurer de lire la Revue Moderne régulièrement comme par le passé. Ceux de nos nouveaux amis qui voudraient commencer à l'adopter comme lecture favorite devront tenter leur chance. Nous espérons pouvoir contenter tout le monde, mais il faut aussi que tous sachent qu'il faut qu'ils y mettent du leur.

Roland Kaudry.

Nous nous rendons compte, de plus en plus, de l'importance qu'a, pour le succès de notre cause commune, la lutte que font nos alliés sur tous les fronts du monde. Parmi ces alliés il en est pour qui la bataille a commencé plus tôt; la Chine, par exemple, lutte contre l'envahisseur Japonais depuis bien avant que nous n'ayons fait front commun contre l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

Lutter contre le Japon, sous une forme ou sous une autre, n'est pas chose nouvelle pour le peuple de Chine; son histoire est faite des résistances à l'envahisseur nippon.

Dans notre numéro de mars, Roger Duhamel qui sait si bien traiter des choses internationales, nous fait revivre vingt siècles d'histoire de la Chine et de ses habitants. Bien documenté, Duhamel met en relief les raisons qu'ont les Chinois de lutter à nos côtés, et il ne fait pas de doute que son article sera du plus haut intérêt pour nos lecteurs.

* * *

Nous avons eu la main heureuse lorsque nous nous sommes assurés le manuscrit de Robert Deste, qui nous permet de publier le mois prochain une nouvelle intitulée: "La Route du Nord". Il nous a rarement été donné de lire un récit aussi dramatique, aussi enlevant que celui-là; rares sont les nouvelles qui savent en arriver à une conclusion aussi imprévue que celle qui attend nos lecteurs en mars.

* * *

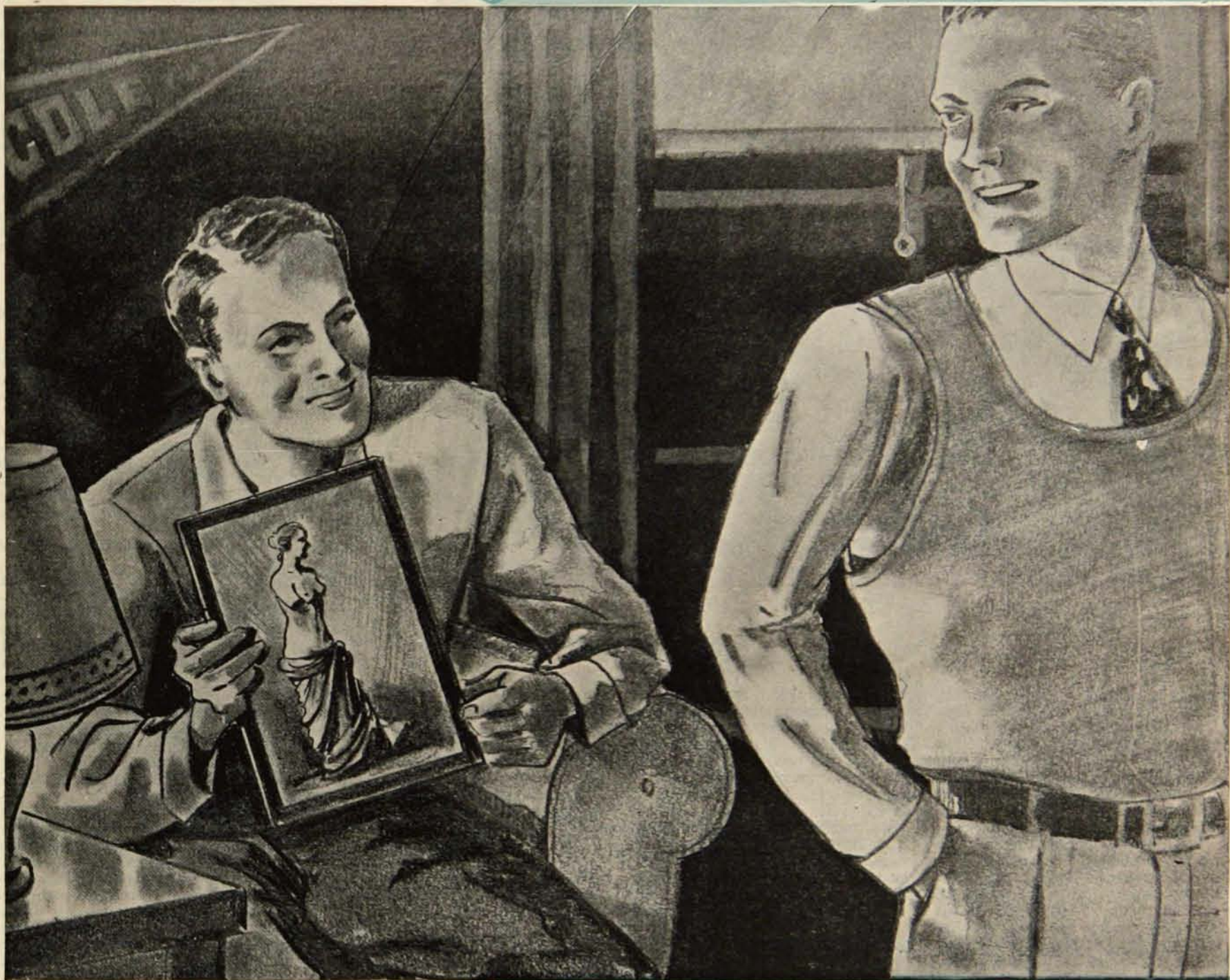
Un auteur canadien que nous n'avions pas lu depuis longtemps nous revient dans ce même numéro de mars. C'est Germaine Guèvremont qui présente à nos lecteurs une nouvelle fort spirituelle: "Un Sauvage ne rit pas". Là aussi, la nouvelle se termine sur une note qui surprendra le lecteur et qui l'égayera assurément.

* * *

Les fabricants de produits alimentaires de toutes les parties du pays ont choisi le mois de février pour demander à ceux qui vendent leurs produits, épiciers et bouchers, de faire leur part pour la vente de timbres d'Épargne de guerre. Ne soyez donc pas surpris si durant les 28 jours de février, votre épicier vous offre votre monnaie ou partie de votre monnaie en tombres d'épargne de guerre, et vous demande de contribuer de cette façon à l'effort canadien vers la Victoire. Chaque timbre d'épargne de guerre que vous achetez est une contribution directe à l'écrasement de l'ennemi; chaque timbre que vous achetez est un coup d'épaule que vous donnez à la roue qui nous mène vers le triomphe final.

L'amant de

VENUS



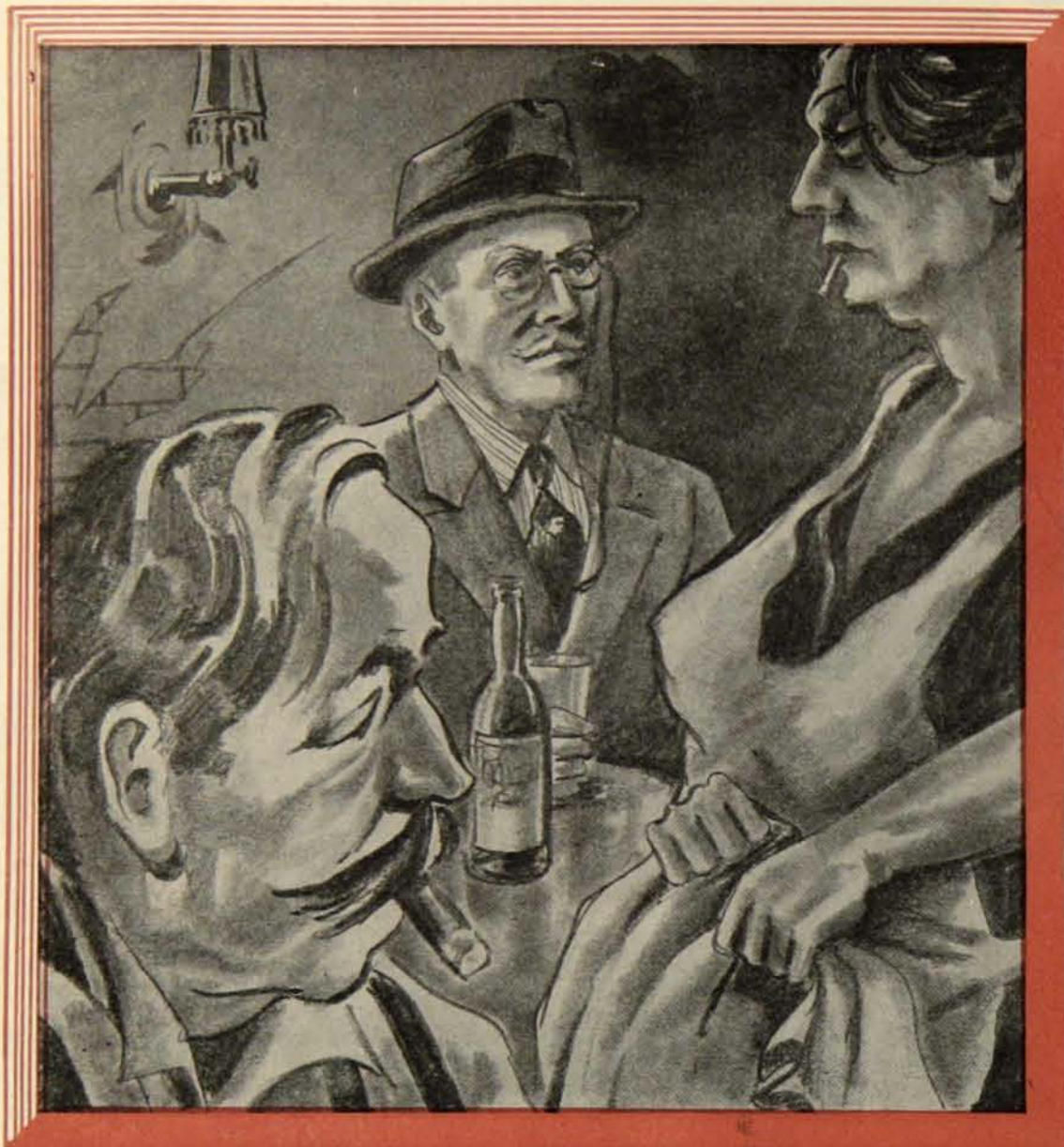
Sabourin aimait une peinture — il faut savoir comment cela le fait proprio d'un bar à Saint-Malo.

C'ÉTAIT Edouard, Edouard Legendre que la fantaisie avait pris de nous réunir; cela n'arrivait plus souvent, à peu près jamais. La vie, qui nous avait autrefois assis sur les bancs durs de la même université, nous avait depuis séparés; et à mesure que nous avançons en âge, nous cherchions de moins en moins à nous retrouver ainsi.

Ce que nous avons été liés pour-

tant! Nous formions une petite bande connue que les étudiants regardaient un peu comme une ménagerie; et certes nous faisons figure de bêtes sauvages dans ce milieu trop apprivoisé à notre gré. Nous étions le "groupe des bohèmes". Ce qui nous agréait et en même temps nous séparait des autres, c'était une curiosité commune pour des choses extra-universitaires; les vers de Guillaume Apolli-

par RINGUET



naire, les romans d'André Salmon, la musique de Ravel, rien de bien révolutionnaire cependant. Mais cela nous donnait de nous-mêmes une assez haute opinion que nos condisciples ne partageaient évidemment point; ce qui d'ailleurs nous était un autre sujet de naïve satisfaction.

A cette époque nous nous rencontrions plusieurs fois la semaine tantôt ici tantôt là: dans la mansarde de Jean-Marie, baptisée je ne sais pourquoi Pharamond; dans "l'appartement" presque souterrain que Jean avait dégotté tout en haut de la rue Clarke; chez la fille d'un riche industriel qui, amoureuse de chacun de nous tour à tour, nous était collectivement une espèce d'Égérie; et de rares fois dans la vaste cave de la maison où le père de Roland tolérait que son fils reçût des amis en qui pourtant il ne mettait nulle confiance. Dame! quand on vend des huîtres en gros, on tient à ce que son fils fasse sérieusement son droit.

Cela avait duré tant que notre âge s'était maintenu dans les vingt. Cela s'était espacé approchant la trentaine. Entrés sérieusement dans la quarantaine, rangés, casés, étiquetés, inscrits dans l'annuaire du téléphone, nous nous connaissions encore, mais ne nous reconnaissions guère.

Et voilà que Edouard Legendre, que sa fortune héritée avait con-

servé inchangé, s'était offert le luxe de rassembler ceux d'entre nous qui pouvaient encore se voir et qui étaient disponibles. Parmi les huit que nous étions, fumant la pipe qui avait remplacé la cigarette, buvant le scotch au lieu de la bière des anciens jours, la conversation ne pouvait faillir à évoquer notre jeunesse révolue. Chacun des absents apparut sur l'écran, certains nets et bien au point, d'autres plus morts que les morts.

Jacques Marsan, celui-là même qui est maintenant sous-ministre de quelque chose à Québec, était avec nous par extraordinaire; nous ne l'avions pas vu depuis une dizaine d'années, au moins.

"Un dont je me suis toujours demandé ce qu'il était devenu" disait notre hôte, "c'est Sabourin".

Ce ne fut qu'un cri: "l'Amant de Vénus!"

— Comment? l'amant de Vénus? s'enquit madame Legendre.

— Parfaitement, l'amant de Vénus. Je vais t'expliquer, dit Legendre à sa femme. "Sabourin était un grand garçon blond qui venait des environs de Lachute. Il était en droit, côté notariat. Assez soigné, plutôt intelligent, les femmes le trouvaient fade. Mais il avait un front, tout un front. C'était ce que notre esthète Conrad appelait "une surface divine". Dans les édifices grecs, il y a le portique; dans les églises gothiques, les tympans;

chez Sabourin il y avait le front. C'était une plaque de marbre étonnante, neigeuse à peine onduleuse au-dessus des sourcils, aux lignes à la fois douces et géométriques; la peau, étalée comme un cuir de luxe sur une reliure d'art, était d'une blancheur bleutée qui semblait refléter un ciel de rêve. C'était saisissant et très beau.

— Mais pourquoi l'amant de Vénus? Je suppose qu'il s'agissait de quelque poule, comme votre Catherine...

— Pas du tout; bien mieux que cela. Sabourin avait eu je ne sais d'où, une excellente reproduction photographique en blanc et noir, de la Vénus de Vélasquez, celle qui est au National Gallery, à Londres; je ne sais si tu te souviens, nous l'avons vue ensemble. Il faut dire qu'elle est admirable. Couchée sur un divan, la tête soutenue par le bras replié, elle se regarde dans une glace que tient un Cupidon. On la voit de dos. Mais quelle beauté, noble, nerveuse, combien humaine pour une déesse, combien divine pour une femme! Depuis la torsade mordorée des cheveux jusqu'au talon ce n'est pas un morceau de roi, c'est un morceau de dieu. Mais revenons à Sabourin. En notre homme s'était allumée une passion volcanique pour la Vénus de Vélasquez. Elle rassemblait pour lui toutes les perfections qu'il pouvait imaginer en une femme. Il avait

"Dis donc, tu pourrais te grouiller un peu. Il y a une demi-heure que monsieur attend pour régler!"

installé son image au mur, fixée par une série de pointes à tête de cuivre qu'il polissait pour les faire reluire comme de l'or, juste au dessus de la tablette qui servait à déposer son peigne et sa brosse à dents. Et sous l'image il avait mis un lampion probablement chipé à quelque église. Ce lampion, il l'allumait devant Vénus chaque fois qu'il avait fait quelque rencontre agréable comme pour faire amende honorable de s'être laissé aller à des amours humaines et temporaires.

— Parfaitement, reprit Marsan, et quand le lampion s'allumait, si nous lui demandions: Alors elle était jolie?... Il répondait, d'un air déçu et repentant, toujours la même chose...

Nous continuâmes en chœur: — ...Oui... Mais ce n'était pas ma Vénus!

— Qu'est-ce qu'il est devenu, Sabourin? Notaire, dans quelque fond de paroisse? Fait-il encore des vers: il les faisait bien, dans le genre symboliste.

— Ce qu'il est devenu! Je ne vous ai jamais raconté ça? — C'était Marsan qui parlait. Oh alors! Ecoutez celle-là c'est la meilleure! C'est une histoire un peu longue mais qui en vaut la peine.

Il se servit un whisky bien tassé et s'installa.

"Il y a sept ans non, huit ans, je suis allé en Europe, accompagnant mon ministre. Nos affaires faites, je décidai, au lieu de rester à Paris jusqu'au dernier moment, de rallier Cherbourg et le paquebot en passant par la Bretagne que j'avais toujours voulu connaître. L'avant-veille de mon départ je couchais à Saint-Malo. Arrivé dans l'après-midi, je m'étais installé à l'hôtel de France...

— ...et de Chateaubriand, compléta quelqu'un.

— Exactement. Je dinai à loisir, puis fis consciencieusement le tour classique sur les vieux remparts. Cela me prit deux heures, en flânant. Il y avait de quoi. Jamais je n'ai vu plus admirable coucher de soleil. Les rayons du soleil bas se trempaient dans les nuées violettes et venaient teindre de pourpre les rochers du rivage et le Grand-Bé...

— Mais Sabourin?...

— J'y arrive. La nuit tombée j'explorai la ville car je n'avais pas la moindre envie de m'enfuir dans le hall banal de mon hôtel; j'avais l'âme pleine de corsaires et je voyais partout Surcouf et Thomas l'Agnelet. Mais Saint-Malo donne à l'étranger pris dans ses murs l'impression d'être au fond d'un puits. Il n'y avait donc qu'à errer dans les rues, les rues étroites et emmêlées comme un paquet de cordages jetés à fond de cale. Je me perdais dans des impasses, me butais à des murs sans vie. Je me trouvais enfin sur une petite place étroite comme une cheminée; pas besoin de chercher le nom. L'odeur mieux qu'une affiche m'affirmait (S.V.P., lisez la suite en page 25)

NOS premières impressions d'art remontent à l'enfance. Simples et intimes, elles commencent aux berceuses que les grand'mères chantent aux tout petits et qui donnent le goût des belles mélodies; elles rappellent les rondes et les rimettes, qu'accompagnent les pas enjoués de la danse et la sonorité des mots; elles passent ensuite aux contes de fées, qui éveillent l'imagination avec leurs royaumes merveilleux au delà du soleil, leurs animaux parlants, leurs sorcières malfaisantes jetant des sorts, leurs bonnes fées au front enluminé d'une étoile, et leur petite Cendrillon, oubliée devant le foyer éteint, qui rencontre le Prince Charmant et devient sa belle épouse.

Ma grand'mère, lorsque j'étais marmot, me prenait sur ses genoux et fredonnait la berceuse de *Mes délices et mes amours*:

par
MARIUS BARBEAU

Illustration de Marjorie Borden



Mes délices et mes amours

Mon pe--tit Je--sus, bon... jour! Mes dé--li--ces, mes dé--
li--ces, Mon pe--tit Je--sus, bon-jour! Mes dé--lices, mes a--
mours. J'ai rê--vé, cet--lé nuit, que j'é--tais en pa--ra--dis, Mais ce n'est qu'un
son--se, la nuit m'a trompé. D'un si beau men--son--ge Mon âme est at--tris--té?

Mon petit Jésus, bonjour!
Mes délices, mes délices,
Mon petit Jésus, bonjour!
Mes délices et mes amours.

J'ai rêvé, cette nuit,
Que j'étais en paradis.
Mais ce n'est qu'un songe.
La nuit m'a trompé:
D'un si beau mensonge
Mon âme est attristée.

Mon petit Jésus, bonjour!
Mes délices, mes délices,
Mon petit Jésus, bonjour!
Mes délices et mes amours!

Cette chansonnette est naïve et jolie. Après bien des années, elle revient enchanter la mémoire. La nuit est noire, le rêve est trompeur, et le réveil, une désillusion. Pourquoi donc se réveiller? L'Enfant Jésus est descendu du paradis. Le voici en personne, divin encore, mais tendrement humain. Dès l'aurore, il montre aux petits les premières fleurs du printemps et fait poindre les merveilles du jour.

Personne ne songerait à ajouter que la berceuse de l'Enfant Jésus est de l'art, que ses mots sont de la poésie, que sa mélodie est charmante, et que son symbole est admirable; les ténèbres sont affreuses, la vérité s'épanouit à la lumière, et l'amour accueille l'enfance au seuil de la vie.

Aussitôt qu'on apprend à lire, les évocations de "Mon petit Jésus" sont oubliées. On fait comprendre aux enfants, à l'école, que l'art est étranger, qu'il faut l'importer de l'Europe dans les livres et les images, qu'il descend en

quelque sorte des nues comme une révélation, et qu'il se mêle peu à la vie quotidienne. Ces premières impressions scolaires s'accroissent encore, au cours des années: l'art, chez nous, n'est pas à la portée de tous, à moins qu'on ne soit issu de parents fortunés et qu'on puisse aller ailleurs chercher son éducation; il tient du luxe et de la jouissance. Mais c'est là qu'on se trompe. L'art pour être véritable, doit être vivace; il doit surgir de son propre terroir. Il doit venir de soi-même.

Même dans les campagnes, on a un préjugé contre les vieilles chansons du terroir, parce qu'elles ont été conservées par les habitants. Et la tendance, aujourd'hui, est de se soustraire à l'ancien régime, de renier le passé et d'adopter les idées américaines, que l'on prend pour le progrès. Mais il se produit aujourd'hui un réveil. Nous devons y prendre part. Il nous acheminera vers le beau, la création de l'oeuvre d'art, le progrès et l'indépendance réelle.

Le directeur du F.B.I., M. J. Edgar G. Hoover, photographié à son bureau.

Le contre-espionnage aux Etats-Unis est conduit avec une méthode, un courage et une patience entièrement fructueux.

Reproduit de l'American Mercury avec la permission de l'auteur et des éditeurs.



Chasse à l'espion

par **FREDERIC SONDERN, Jr.**

traduit de l'anglais par Roger Auger.

Les Etats-Unis avaient l'habitude d'être le paradis des espions. L'agent de la Gestapo, l'agitateur du Comintern et le photographe du service de l'intelligence japonaise parcoururent le pays à leurs aises. Aujourd'hui ce n'est plus un paradis. Le FBI et nos services d'intelligence de l'armée et de la marine ont formé des organisations dont les méthodes scientifiques, le personnel et l'efficacité, sont de taille à rencontrer les émissaires des dictateurs. Et nos hommes font leur travail sans la brutalité et la cruauté qu'ont subies les pays opprimés.

En deça d'un an le service du contre-espionnage du Federal Bu-

reau of Investigation a mis à jour un des coups les plus ingénieux de l'histoire de l'espionnage. De bonne heure en 1940 la Gestapo avait arrêté un nommé William Sebold, naturalisé américain et qui était à visiter sa famille en Allemagne. Durant la dernière guerre il avait été un mitrailleur allemand. Les Nazis lui enlevèrent son passeport et lui firent comprendre qu'ils ne le laisseraient pas sortir du Reich avant qu'il n'entre d'abord à leur service. A la fin Sebold accepta et fut envoyé à Berlin pour le sévère entraînement des agents de la Gestapo. Il reçut ensuite ordre de retourner aux Etats-Unis et d'établir un poste de

radio à ondes-courtes. Ce poste devait constituer le principal centre d'échange de renseignements sur le mouvement des vaisseaux anglais, le réarmement américain et autres questions d'intérêt pour le Grand Commandement allemand. Mais Sebold était meilleur Américain que nazi. Il alla directement au FBI. Il installa un poste transmetteur, tel que demandé, dans une paisible maison de Centerport, L.I. mais il était conduit par les G-men. Pendant un peu plus d'un an ils furent en relations quotidiennes avec un poste de la Gestapo près de Hambourg, se servant du code détaillé qu'avait reçu Sebold.

Les G-men nourrirent le Grand Commandement de révélations plausibles mais fausses et ils obtinrent en retour des informations détaillées sur l'organisation nazie locale. Les nazis qui vinrent au bureau de Sebold furent photographiés d'une chambre voisine par une camera cachée, leurs conversations furent enregistrées sur un dictaphone. Finalement en juin dernier, 33 hommes et femmes — furent arrêtés simultanément. La Gestapo américaine avait reçu un coup fatal.

Plus récemment, le tragique dimanche de Pearl Harbour, des Japonais qui auraient pu causer des ennuis étaient sous arrêts dans l'espace de quelques heures. Quand les déclarations de guerre arrivèrent de Berlin et de Rome, la plupart des agents allemands et italiens que le FBI avait laissés libres pour en attirer d'autres, furent bientôt derrière les barreaux. Cela parut dans les journaux. La presse ne mentionnait pas toutefois les opérations des services d'intelligence militaire et naval. Quand la guerre sera terminée, ils auront



De gauche à droite: le général Draper, le chef de la Sûreté de Toronto; sir James MacBrien, le commissaire de la Gendarmerie royale du Canada; M. Fernand Dufresne, le chef de la Sûreté de Montréal, et le commissaire Collier de New-York visitent les quartiers généraux du Federal Bureau of Investigation, à Washington, sous la direction de M. J. Edgar Hoover, qui se trouve à l'extrême droite.

beaucoup à raconter. Evidemment il y a encore des espions et des saboteurs au large. Aucun pays ne peut entièrement se débarrasser d'eux. Mais ils n'auront pas la partie facile.

La chasse aux espions ne demande pas seulement de l'expérience, du courage et une patience sans borne — ce que doit posséder tout bon détective — mais aussi une connaissance étendue des peuples étrangers, de leurs langues, leurs mentalités et caractéristiques. L'agent du contre-espionnage doit surtout avoir un talent particulier qui lui permette de reconnaître les "chasseurs de mouches" parmi les citoyens sérieux, ces derniers étant de précieux informateurs. Chaque jour le FBI reçoit un déluge de lettres, d'appels téléphoniques et de visiteurs.

Mme Smith écrit qu'un Allemand du nom de Schultz, son voisin, se promène dans les environs avec une camera. Il y a un aqueduc près de sa maison, et deux ponts importants. Elle a vu M. Schultz photographier ces endroits.

M. Jones téléphone pour dire qu'il y a près de sa maison une taverne appartenant à un Italien.

Quoiqu'il n'y ait pas d'Italiens dans le voisinage, il s'en réunit toujours un groupe dans l'arrière-partie de son établissement. Ils se servent beaucoup du téléphone, agissent d'étrange façon et disparaissent au deuxième étage par un escalier privé. Une fois ou deux, il a entendu un phonographe jouer l'hymne national fasciste.

Mme O'Brien, femme de peine dans un grand édifice, travaille de 9 p. m. à 5 a. m. Dans un grenier, de l'autre côté de la rue, il y a un atelier d'imprimerie. On travaille souvent tard le soir, les stores baissés. Il y a quelques nuits, un courant d'air soulevant l'un des stores, elle put voir à l'intérieur. Les hommes ressemblaient à des Allemands. Et avant de fermer boutique, ils firent brûler tout ce que contenaient les paniers à rebuts. Elle avait vu des espions agir de la sorte au cinéma: elle avait décidé alors d'appeler le FBI à ce sujet.

Le bureau a reçu quantité de "tuyaux" comprenant inévitablement ceux de ces dames inquiètes qui ont vu des signaux mystérieux de lumière dirigés des toits aux sous-marins allemands dans le port. Mais les trois cas mention-

nés semblent mieux mériter de retenir l'attention des enquêteurs.

On fait des recherches dans les dossiers contenant les photographies des suspects, tant étrangers que du pays, et des informations à leur sujet. Ce qui est une des armes les plus importantes du système de contre-espionnage. Ehrich Schultz est un réfugié de Vienne. On n'a rien contre lui. Mais il y a eu de faux réfugiés, avec des dossiers et des preuves d'internement par la Gestapo, et certains portaient même des cicatrices de flagellation. Un agent interroge la police locale, le facteur, le propriétaire de la boutique où Schultz fait développer ses photographies et, enfin, Schultz lui-même. L'agent constate que Schultz est un vieillard inoffensif qui aime photographier les fleurs.

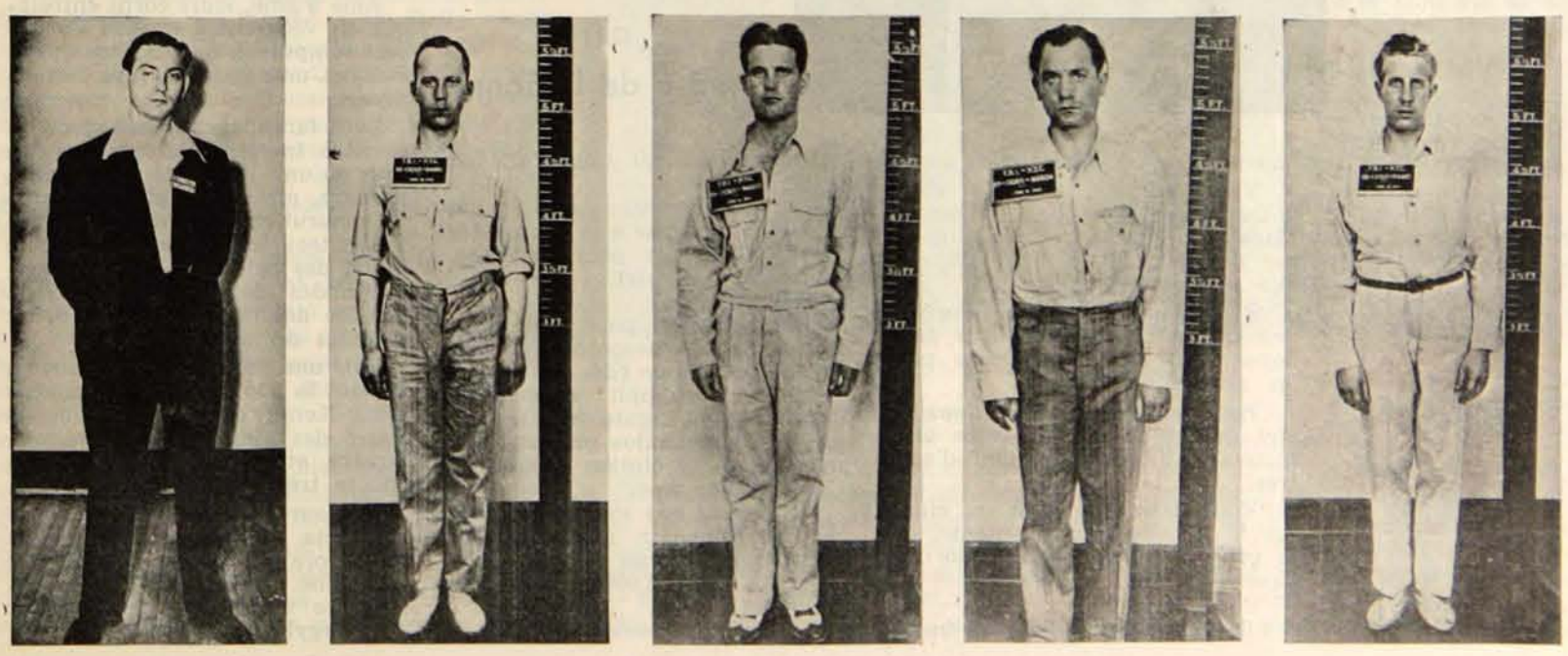
Signor Benito Ricco, le propriétaire de la taverne fut trouvé moins inoffensif. Il fut une fois arrêté pour un acte de félonie et libéré par un juge politicien d'honnêteté douteuse. Il était membre du parti fasciste de New-York. Il alla en Italie et reçut une décoration fasciste. Ses dernières activités avaient échappé à la connaissance du FBI. L'agent qui

va chaque soir à la taverne de Signor Ricco pour y prendre un verre et casser la croûte trouve que les rapports du voisin sont exacts: Des Italiens d'allure suspecte fréquentent l'endroit, qui sent la conspiration. L'agent en charge décide leur surveillance. Sur un ordre de la cour, la compagnie de téléphone branche un fil qui conduit à un poste d'écoute du FBI. Chaque fois qu'on utilise le téléphone de Ricco, une lumière s'allume à ce poste d'écoute et un agent enregistre la voix sur un dictaphone. Les conversations enregistrées ne sont pas admises en preuve devant le tribunal, mais ordinairement elles font si peur à l'accusé qu'il fait des aveux complets.

Durant ce temps, près de la taverne de Ricco il y a toujours dans un automobile deux hommes qui attendent.

Si Ricco ou un de ses amis part en voiture le FBI le suit. S'il part à pied, un des G-men s'attache à ses pas. C'est ici que la filature demande de la ruse. La poursuite est la plus dure partie du métier, la plus ennuyeuse et la plus difficile. Elle est exclusivement réservée aux spécialistes. L'espion entraîné est mis en garde contre la filature. Il connaît un tas de trucs. Par exemple, il entre dans le métro, juste comme la porte va se fermer, il saute sur la plate-forme. Si un autre individu fait la même chose, l'espion est passablement certain qu'on est à ses trousses.

Dans un grand édifice, le suspect qui a la puce à l'oreille prend l'ascenseur pour atteindre un étage quelconque, ensuite il se tient devant l'indicateur des adresses de cet étage, faisant mine de chercher à quelle chambre il doit aller. (S.V.P., lisez la suite en page 28)



De gauche à droite, Herman Otto Neubauer, Heinrich Edward Henck, Edward John Kerling, Werner Thiel et Robert Quirin, cinq agents nazis descendus d'un sous-marin pour organiser le sabotage de l'effort de guerre des Américains, arrêtés grâce à l'excellent service de contre-espionnage du F. B. I., ont été trouvés coupables par une cour militaire et exécutés l'automne dernier.

"Moins trois".

"A midi juste décida Douglas O'Kirk, je me suicide."

Il essaya un sourire qui voulut être ironique et ne fut que funèbre.

"Je regrette, déplora-t-il, avec une amertume indicible, d'avoir dilapidé ma fortune pour les ingrates et les cyniques qui, le jour venu, m'ont refusé l'aide qui m'eût sauvé la vie."

"D'ici dix secondes songea encore Douglas avec une sueur d'agonie, je me tue."

Il eut un geste mécanique vers l'arme et à cet instant, deux petites mains se posèrent sur ses yeux, tandis qu'une voix questionnait avec une joie d'enfant.

"Devinez qui? devinez qui?"

Il se libéra sans violence et se retournant, vit une belle fée souriante qui lui faisait une profonde révérence.

Puis Dora Dear, la danseuse étoile du Cirque de l'Empire s'élança vers Douglas, lui étreignit les deux mains et dans un gracieux gazouillis, l'accabla de phrases tour à tour tendres, interrogatives, amicales.

"Dear friend, répéta-t-elle, que je suis heureuse d'être de retour. Un an déjà que je vous ai quitté. Grâce à vous Dora est devenue une grande vedette.

"Vous avez appris mes succès par mes lettres et les journaux du Nouveau Monde.

"J'en reste confondue, mais je n'avais qu'une pensée: revoir le vieux pays, home, sweet home, et vous Douglas.

"Je suis arrivée avant le câble car de Paris, comme dans le plus charmant des films, j'ai volé vers la joie de notre rencontre dans un grand aéroplane tout blanc."

Tant de gratitude au moment où tout et tous l'abandonnaient, éblouit Douglas O'Kirk, qui devint livide et s'appuya à la corniche d'un meuble pour ne pas tomber.

"Croiriez-vous, poursuivit avec indignation l'artiste, que sans Madame Simpson, qui avait l'air toute chavirée, entre parenthèses, votre porte m'était refusée sous le prétexte formel et sans réplique que vous ne vouliez voir personne.

"Usant d'autorité, la bonne vieille dame m'a fait entrer de force heureusement.

"Mais qu'avez-vous Douglas? Pourquoi cette pâleur et que signifie cet affreux presse papier?"

Elle montrait un long browning à crosse plaquée de celluloid grjs perle qui écrasait un pli scellé de cinq cachets.

"Souvenir des Flandres... Cameron Hidlanders... un bataillon de joyeux drilles et un état-major de damnés sacrés aimables vieux bons garçons" tenta de plaisanter l'homme.

Les bruits sinistres qui couraient sur le compte de la mauvaise fortune de Douglas n'étaient sans doute pas étrangers au retour brusque de Dora et une ligne entrevue sur l'enveloppe précisa ses soupçons.

"Oh! Douglas; s'écria-t-elle tout à coup, les yeux agrandis, vous n'alliez pas faire cette horrible chose!"

"Une dette de jeu, 2,000 guinées à régler demain et pas un penny pour payer, avoua humblement l'interpellé alors..."

Il eut un geste las.

"Vous ne vous êtes donc plus rappelé Douglas, gémit la jeune

femme sur un ton de reproche, passionnée, la petite mendiante qui attendait, une nuit, les pieds dans la neige à la porte d'un grand restaurant à la mode, avec quelques fleurs fanées, dans une corbeille.

"Vous êtes arrivé dans un groupe de gais convives et rien qu'à vous voir, j'ai su que c'était vers vous qu'il fallait tendre mes horribles fleurs.

"Vous m'avez regardée et votre figure a changé.

"Quelle jolie expression de pitié, tendre et bonne vous aviez et qu'il faisait tiède dans votre auto lorsqu'elle a dérapé au milieu de l'ovation amusée et des

pur que la note la plus élevée d'un arpège sur le clavier d'une âme.

"Cependant Dieu sait de quel coeur je vous l'aurais donné!"

"Alors j'ai travaillé, comme j'ai travaillé pour devenir aussi séduisante que vos ladies dans leurs robes de soie. Je songeais que chaque effort, chaque succès me rapprochaient de vous.

"J'ai connu le succès foudroyant, inespéré.

"J'ai essayé de devenir coquette, de plaire.

"Ils disent que j'ai réussi, mais, malgré tous leurs efforts, jamais je n'ai rien fait de mal."

Elle fixa dans les yeux de Douglas, les miraculeuses topazes de

"Ils vous ont bluffé, dupé, volé, comme toute votre vie durant. Pauvre pigeon plumé, votre entêtement est stupide à la fin!"

"Les dettes de jeu ne sont pas reconnues par la loi, ne payez pas et voilà tout!"

"Vous n'y pensez pas, petite amie, reprouva Douglas, profondément choqué, ce ne serait pas "correct".

Dora se mit à réfléchir. Tout à coup son visage s'éclaira.

Elle se prit à siffler avec cette irréprochable perfection qu'atteignent seules les Américaines.

Puis lentement avec une oscillation imperceptible de tout le corps, elle s'avança vers Douglas et lui imprima, une main posée sur l'épaule, l'autre au poignet, d'abord le rythme, sorte de mouvement très doux.

Douglas inconsciemment s'abandonnait à la femme qui le guidait et l'instant d'après le gros Boudha ventru de la cheminée souriait avec indulgence en contemplant cet étrange couple d'un homme qui aurait dû être mort dansant un impeccable tango avec une jolie fille qui sifflait: "Manelas-flirt".

"Douglas, commença-t-elle, tout à coup, je vais vous dire une bonne chose."

L'interpellé devint attentif.

"Douglas, reprit-elle au bout d'un moment, avec une conviction impressionnante vous êtes plus grand que Sir Douglas Haig; plus grand que le Maréchal Foch; plus grand que Charlie Chaplin; plus grand que Lindberg!"

Le visage de son interlocuteur exprima un ahurissement profond. Vraiment, en toute sincérité, il ne se croyait pas si remarquable.

"Douglas, articula-t-elle lentement, vous êtes le meilleur danseur du monde: alors c'est très simple, je ne peux pas danser seule, ce n'est pas "propre". Il me faut un danseur et je ne m'accorde qu'avec vous. Nous gagnerons des Elderados et ce sera délicieux. Pour commencer vous prenez 2,000 livres d'acompte sur votre part. Vous ne pouvez pas dire non. Jusqu'à ce jour, vous ne m'avez rien refusé, Douglas.

"Vous ne pouvez pas me refuser, My Love!"

Ce fut délicieux en effet. Ils furent ce couple de "danseurs mondains masqués" qui parcourut l'Europe et fit fureur dans les dancings élégants des grandes capitales.

Ame à âme, leurs corps entrelacés, ils vécurent à travers les décors somptueux des Casinos et des Palaces, un admirable rêve de tendresse.

Leur farandole joyeuse se poursuivit à travers l'Europe jusqu'au jour où un vieil oncle de Douglas, pédagogue, atrabilaire et misanthrope, mourut en laissant à son neveu un château historique avec, sur le gazon des pelouses, des vases enguirlandés de roses et, sous la feuillée des charmilles, des bancs veloutés de mousses.

Puis une plantation de cannes à sucre à la jamaïque, une banque à Hong-Kong, des mines dans le Rand, des gratte-ciel à Madison-Square, et un tas d'autres choses encore très appréciables.

Ce jour-là, vite, vite, Douglas contracta mariage et c'est ainsi que Dora la petite bouquetière irlandaise devint milady O'Kirk, seizième vicomtesse de Montrose et d'Argyle.

"O Douglas, pauvre Douglas.

Le meilleur danseur du monde



par
André de Labonne

hourras de vos fashionables amis.

"Vous m'avez conduite chez votre femme de ménage la bonne Madame Simpson, qui m'a soignée car j'avais quelque chose comme une vilaine angine.

"Puis, comme la petite fleuriste dansait bien, vous lui avez fait donner les meilleurs leçons par les grands maîtres.

"Pourtant, vous ne me connaissez guère; j'aurais pu être une mauvaise fille comme tant d'autres."

"Vous avez été chic, si chic, reprit la belle voix chantante, et le prix, le prix, jamais vous ne l'avez demandé.

"Cependant..."

Elle eut un cri d'amour aussi

ses prunelles dont rien n'altérerait la pureté.

"Lorsque je reviens enfin toute frémissante de joie à la pensée des vacances passées près de vous, vous parlez de mort.

"Nonsense.

"Ce n'est rien pour moi, cette somme, la joie inespérée d'acquitter une dette et un film à tourner".

"No" interrompit violemment Douglas et sa figure maigre aux grands traits tendus prit une expression de résolution invincible.

"Travaillez alors".

"Je ne sais que soigner un cheval et composer des cocktails. Jamais un barman si bien payé fût-il, n'a gagné 2,000 guinées dans une nuit".

Mauvaise tête n'est pas synonyme de mauvais coeur. C'est bien ce qui ressort de l'histoire pathétique de Robert Harwood, de Miss Brent et du petit Trott.



LE LÉGION
de
MISS
BRENT

par ROBERT D'ESTEZ

AUNT DOLLY — tante Dolly — sortit des bureaux de la Peninsular, ouvrit son ombrelle au-dessus de son casque, et s'engagea bravement, à pied, sur la pente de l'avenue Stanley.

Elle habitait l'Adelphi, le meilleur hôtel de l'île, et la distance était insignifiante. Aussi ne répondait-elle que par des regards méprisants aux appels des indigènes assis sur le marchepied de leurs petites voitures, côté ombre.

L'animation était plus grande qu'habituellement. Le drapeau de l'Empire flottait un peu partout au-dessus des terrasses blondes. Cela, et le discours mâché par la T. S. F. qui vous poursuivait de maison en maison, cela donnait un air de fête insolite à cette heure qui était la plus chaude. Au bas de l'avenue, un immense triangle de la mer de l'Inde brillait au soleil comme un couperet d'acier bleu, d'un bleu si jaillissant qu'il semblait hors de sa place dans le paysage.

Depuis quelques heures qu'on savait la guerre déclarée, là-bas, en Europe, tante Dolly vivait dans une sorte d'enthousiasme. Elle avait fait tout ce qu'il fallait faire. D'ailleurs, en toutes circonstances, elle n'ignorait jamais comment il convenait d'agir ou de parler. Elle était surtout contente d'avoir mené à bien sa démarche à la Peninsular et conquis de haute lutte une double cabine sur le *Princess of India* qui partait le lendemain.

Cela n'avait pas été chose facile. On ignorait quelles consignes allaient recevoir désormais les compagnies et comment pourraient s'effectuer les départs. Aussi tous ceux que leurs projets ou leurs obligations poussaient vers le continent s'arrachaient les derniers coupons de passage. Miss Dolly avait dû mettre en avant le nom de son beau-frère, sir Edward Grenhor, attaché au War Office et bien connu à Ockley, comme partout où il eût tant soit peu séjourné. Elle avait parlé haut et ferme et obtenu gain de cause. Tout était en ordre. Comme toujours, elle avait dominé l'événement.

Elle ferma son ombrelle en franchissant le seuil de l'Adelphi et retira son casque en péné-



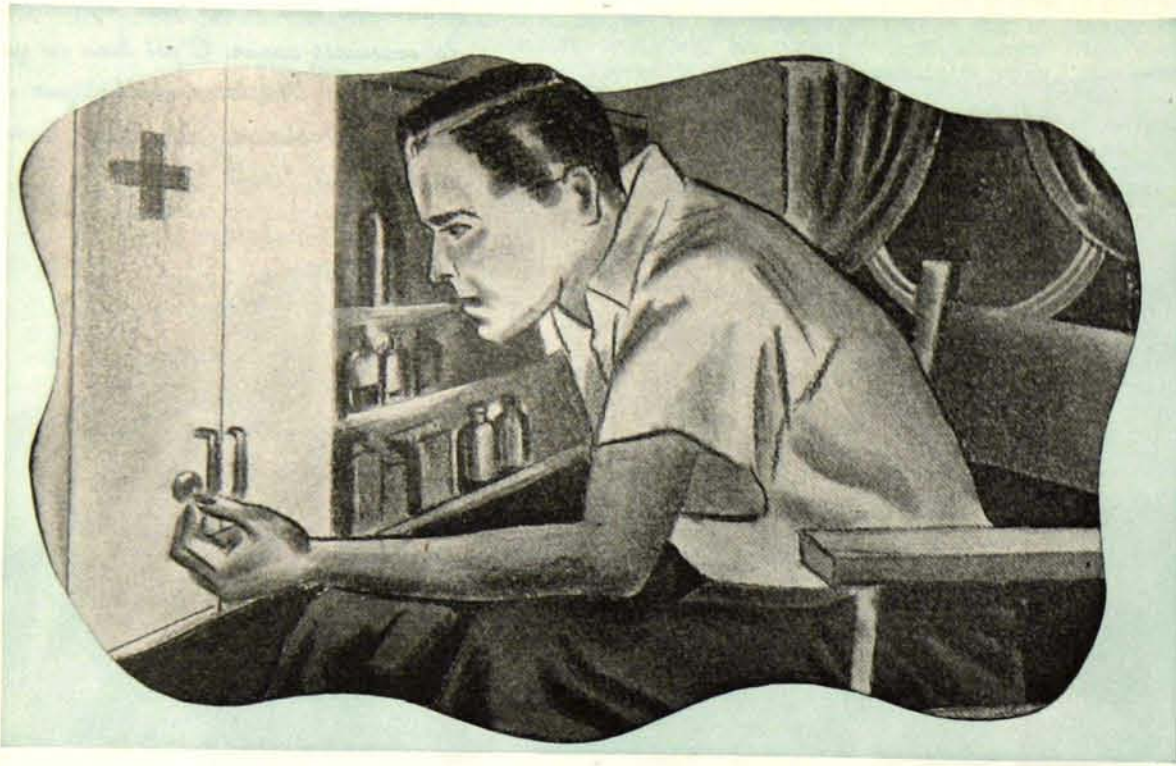
trant dans son appartement du rez-de-chaussée.
— Comment va Trott?

Sans s'attarder dans l'entrée, elle avait poussé la porte de la chambre aménagée en nursery. Poal, la vieille servante transformée en nurse, leva son joyeux petit visage ridé, posa son fer électrique et mit un doigt devant ses lèvres:

— Trott va très bien. Il dort.

Elle avait eu un clin d'oeil vers le berceau

enseveli sous sa moustiquaire, devant la fenêtre ouverte. Miss Dolly y était déjà penchée. Elle retenait son souffle pour ne pas troubler l'air qui appartenait à l'enfant. Elle se releva enfin et vint s'établir devant la glace pour faire mousser sur ses tempes ses cheveux collés par la sueur. Ses cheveux gris fer convenaient à son visage coloré que le soleil de l'Inde enflammait sans le brunir. Cela tenait, disait-elle, à ce



qu'elle ne souffrait pas du foie. Dieu soit loué. Sa santé était excellente.

Poal regardait sa maîtresse se poudrer le nez, bien en vain à son avis. Elle la regardait affectueusement, car elle avait une chose désagréable à lui annoncer, mais elle ne se pressait pas.

— Poal! Vous m'écoutez? J'ai les cabines. Deux pièces communicantes, un peu comme ici. Une pour moi. Une pour Trott et vous. On vous y servira vos repas. Je mangerai à table avec tout le monde. Je veux dire à la table du commandant, bien entendu. Nous nous occuperons des bagages ce soir.

Toutes les rides de la petite vieille exprimaient l'admiration, pleine et entière. Il fallait pourtant qu'elle prit sur elle de se décider. Elle le fit brusquement: — Miss Brent... Quelqu'un est venu...

Quelqu'un... Elle avait prononcé le terme imprécis avec une nuance d'imprécision supplémentaire, une nuance à quoi tante Dolly ne devait pas se tromper. Elle se retourna d'une pièce.

— "Il" est ici?... Bien entendu, il a dit qu'il reviendrait?

— Ce soir...

— C'est bien, je le verrai...

Son visage avait marqué de l'effacement mais c'était déjà fini. Elle avait songé que, décemment, elle ne pouvait être effarée devant Poal. Elle enchaîna:

— Je me demande si ce bridge tient toujours à cinq heures, chez les Wonder.

Pour elle, c'était déjà trop que la question pût se poser. Guerre ou pas guerre, un bridge était un bridge. Une voix menue se fit entendre sous la moustiquaire:

— Trott, Trott...

Les premières syllabes que les lèvres du bébé eussent formulées et qu'elles retrouvaient d'abord au réveil.

— Oh! Oh! fit tante Dolly. Serait-ce déjà l'heure de la petite soupe?

Le repas du bébé eut lieu avec

le cérémonial habituel. Après quoi, l'enfant roulé dans du linge frais comme une pâtisserie qu'on va mettre au four, se rendormit et miss Dolly s'en fut téléphoner dans sa chambre.

Naturellement, le bridge tenait. Miss Dolly s'étendit pour faire un somme en attendant. Plus que jamais il s'agissait de garder intacts ses moyens. A l'heure précise où la Home-Fleet mobilisait, elle se sentait parfaitement capable de contrer cinq trèfles, si on les demandait imprudemment.

* * *

Miss Dolly — mais il y a peut-être de l'irrévérence à la nommer ainsi familièrement et l'irrévérence à son égard était ce qu'elle admettait le moins — miss Dolly Brent, n'avait, personnellement, pas d'histoire. Ou plutôt son histoire tenait en quelques mots: elle ne s'était pas mariée.

Elle avait eu deux sœurs, l'une un peu plus jeune qu'elle, l'autre beaucoup plus jeune, et ces deux-là avaient connu la vie, les fiançailles, le mariage... Toutes deux étaient mortes. La dernière avait épousé sir Edward Grenhor, du War-Office, récemment promu brigadier général. Sir Edward devait passer deux ans dans l'Inde et il avait emmené sa femme. Au moment où Trott allait naître, on avait câblé à tante Dolly qui était accourue, flanquée de Poal. Cette naissance, dans la clinique d'Ockley, avait été un drame. La maman n'avait pas survécu. L'enfant avait été sauvé, et miss Brent y était bien pour quelque chose. C'était elle qui connaissait la place des médicaments, elle qui savait toujours l'heure, elle qui faisait marcher le personnel indolent de la clinique. Le brigadier général, encore plus avare de paroles depuis son deuil, disait:

— Il n'y a pas au monde une autre belle-soeur comme vous!

Chez elle, le chagrin avait été en quelque sorte effacé par un sentiment nouveau: la certitude d'avoir

désormais à elle le petit être qui lui devait un peu d'exister.

* * *

La nuit était venue, enfin. Miss Brent soupira d'aise. Elle avait assisté, comme chaque soir, à la toilette de Trott, puis diné légèrement. Auparavant, chez les Wonder, si l'occasion ne lui avait pas été donnée de contrer cinq trèfles, du moins s'était-elle tirée avec honneur de quelques situations difficiles. L'ennui, maintenant, c'est qu'il fallait remettre à plus tard la confection des bagages, puisqu'elle attendait "quelqu'un". Poal devrait veiller, mais la bonne vieille en avait l'habitude depuis la naissance de Trott. D'autre part, il restait encore aux deux femmes la matinée du lendemain. Le *Princess of India* ne quitterait Ockley qu'à cinq heures.

Elle avait donné ses ordres et s'était installée pour attendre dans le jardin de l'Adelphi, sous les palmes. Elle avait soigneusement choisi son fauteuil. Elle gardait un livre sur ses genoux mais elle ne lisait pas, quoique l'éclairage du dernier lampadaire de la terrasse fût suffisant. Au-dessus d'elle, au-dessus des larges feuilles sombres, c'était le ciel de l'océan Indien, ce ciel unique à la coupole duquel semblait tendu un voile palpitant, plus foudroyant d'astres que partout ailleurs.

C'est à peine si elle entendit approcher celui qu'elle attendait.

— C'est moi... Bonsoir, tante Dolly!

Elle le regarda d'abord sans répondre. Il lui semblait étrange qu'il ne changeât pas, qu'il fût toujours aussi jeune — elle faillit penser: aussi séduisant. Exactement son portrait à elle, à cet âge-là. Mais ce que les traits de miss Brent avaient d'un peu trop prononcé ajoutait au contraire de l'intérêt à ce profil mâle. Elle pensa encore: "Beau... bien trop beau, scandaleusement". Et elle dit:

— Je vous ai défendu, une fois pour toutes, de m'appeler tante Dolly.

— Pardon... Oh! excusez-moi...

J'étais venu cet après-midi, à l'heure de la sieste, pensant...

— Vous cherchiez, je suppose, à ne pas attirer l'attention sur votre personne?

— Je vous remercie de m'avoir reçu ce soir. Vous savez que je ne suis pas un mauvais garçon.

Elle l'avait jusqu'ici regardé de biais. Elle le regarda bien en face:

— Je sais exactement quel garçon vous êtes. Je vais résumer, ne fût-ce que pour vous prouver deux choses: d'abord que j'ai de la mémoire, ensuite que je suis renseignée. Vous êtes mon neveu, quoique je vous défende de m'appeler ma tante. Vous avez quitté l'Angleterre alors qu'à peine majeur vous étiez déjà perdu de dettes, de vilaines dettes, et compromis dans une abominable histoire. Vous êtes passé en Amérique et votre conduite sur le bateau fut telle qu'on vous mit en prison à votre arrivée. Vous y êtes resté deux mois et, en sortant, vous faisiez partie d'une bande de filous. Il y a de cela cinq ans. C'est vous maintenant qui êtes chef de bande et il paraît que la chose est exceptionnelle à votre âge. Il est vrai que parfois, dit-on, vous opérez seul. Ces cinq dernières années se marquent pour vous par trop d'exploits pour que j'en sache le nombre. Trois fois on vous a pris et condamné au *hard labour*, trois fois vous avez eu l'art de vous échapper. Car vous êtes intelligent. Votre réputation est venue jusqu'à votre pays natal. Heureusement, on ne vous y connaît pas sous votre vrai nom. On considère que vous êtes le plus moderne perceur de blindages et ouvrier de serrures de votre temps. Les journaux à grand tirage disent de vous: "Le plus dangereux". En attendant votre tête est mise à prix par toutes les polices. Vous êtes la honte et le désespoir d'une famille honorable. Ma première soeur, votre mère, est morte de chagrin à cause de vous.

Elle se tut. L'homme, auprès d'elle, regardait le ciel à son tour.

— Ce sont les femmes qui m'ont perdu...

Tante Dolly se surprit à tressaillir. Ce qu'il disait là devait être vrai. Du moins elle l'imaginait ainsi. Elle ne voulait pas réfléchir que c'était lui qui était taillé de sorte à faire souffrir les femmes. Elle comprenait seulement que toutes les passions pouvaient s'expliquer, suscitées par un tel visage, et elle n'aimait pas s'avouer qu'elle comprenait cela. D'ailleurs là n'était pas la question. On n'est pas cambrioleur. Il n'y a pas de cambrioleurs dans les familles. Cela ne convient pas.

Il reprit, toujours de la même voix légère:

— J'ai appris que j'avais un petit cousin...

Trott! Son cousin, en effet! Une nouvelle horreur!

— J'aurais bien aimé le voir...

Elle poussa presque un cri, tant elle était frappée d'indignation.

— Ecoutez-moi, dit-elle. Il faut en terminer. Vous n'êtes pas venu ici pour vous attendrir en famille. Voici la troisième fois que vous traversez les mers pour me trouver. Les deux premières fois, je vous ai donné de l'argent. J'étais même disposée à continuer, dans la mesure de mes moyens, tant que vous continuerez à porter votre dégoûtant sobriquet de Hervé (S.V.P., lisez la suite en page 28)

Le général SIKORSKI

QUELQUES jours s'étaient à peine écoulés, et déjà la sanglante guerre-éclair imposée par Hitler à la Pologne approchait de sa fin.

Les villes polonaises étaient encore plon- gées dans une brume âcre de fumée et de sang — les rues, routes et champs étaient jon- chés de cadavres, et Varsovie — la ville-martyre — venait à peine de se livrer à l'oppresseur, après trois semaines de résistance héroïque...

C'était le 1er octobre 1939.

Dans une modeste chambre d'hôtel de la rue Jacob à Paris, un groupe de patriotes polonais s'était réuni. Ces hommes ont pris la décision de constituer un gouvernement polonais et de for- mer une armée polonaise en exil, répondant ainsi à l'appel de la Patrie en danger et à la volonté du peuple polonais de continuer la lutte aux côtés des alliés.

Ils ont élu comme Chef du Gouvernement et de l'Armée l'homme dont le corps de solide carrure semblait dominer l'assemblée et dont la figure ferme et mâle était animée d'un esprit farouche de combat: Ladislas Sikorski.

On pourrait presque croire que le général Sikorski reçut de la main du Destin la mission de sauver la Pologne ressuscitée, chaque fois qu'elle était en danger.

Le général Sikorski avait déjà été en 1922 Chef du Gouvernement polonais; le 16 décembre de cette année, Gabriel Narutowicz grand savant et démocrate, à peine élu Président de la République polonaise fut assassiné par un fanatique, un certain Niewiadomski. Ce meur- tre eut de graves répercussions dans le pays et menaçait de jeter le peuple dans une révolution. Le Gouvernement démissionna, ayant perdu tout contrôle. Pour dominer la situation il fallait un homme résolu, au dessus des partis politiques, sachant agir rapidement et prendre ses respon- sabilités.

C'est alors que le général Sikorski prit la tête du gouvernement et ramena l'ordre et le calme dans le pays, sans user de violence ou des mesures draconiennes, grâce uniquement à son autorité personnelle et à sa connaissance de l'âme du peuple polonais.

Le peuple l'aimait, mais les partis politiques lui étaient hostiles et lui reprochaient ses idées démocratiques "trop avancées".

Il n'a été Chef du Gouvernement que pendant cinq mois. Durant ce temps le maréchal Foch est venu en visite officielle en Pologne et cette visite a inauguré l'alliance franco-polonaise. La nation polonaise a fait au maréchal Foch une réception enthousiaste.

Le général Sikorski est parvenu à réaliser, durant ce court espace de temps, quelques-unes de ses idées de démocratisation et de modernisa- tion de la Pologne. Il réussit à faire accepter par la Diète polonaise son projet d'assurances socia- les, qui sont devenues depuis un modèle pour plusieurs pays en Europe.

Il a aussi conçu et mis en exécution le plan de transformation du petit village de pêche Gdynia en un plus grand port maritime sur la

Baltique, libérant ainsi la Pologne de sa dépen- dance de Dantzig.

Au mois de février 1924 Sikorski est de nou- veau entré dans le Gouvernement polonais, cette fois comme Ministre de la Guerre.

Quand le maréchal Pilsudski a fait au mois de mai 1926 son fameux "coup d'état", il a transféré le général Sikorski à Lwow, en le nommant Commandant militaire de cette ville. Cela signifiait la disgrâce et son écartement complet de la vie politique de Pologne.

En 1928 il a été mis en retraite et s'est retiré du service actif dans l'armée.

Ces onze années de retraite forcée ont donné au général Sikorski pour la première fois — dans sa vie si active et mouvementée — l'oc- casion de se consacrer à la science militaire et à l'histoire, qui le passionnaient depuis tou- jours.

*Une grande
armée polonaise
combat avec les
Alliés "pour
votre et notre
liberté".*

par ROSALIE SLIWOWSKA



Le général Sikorski à sa table de travail, en compagnie de l'un de ses aides-de-camp.

Il publia plusieurs livres, qui l'ont mis au premier rang des historiens militaires. Parmi ses oeuvres figurent: "Ferdinand Foch", "Le Problème de la Paix et le Jeu des Forces Politiques en Europe Centrale".

Partisan acharné du réalisme, il attribue pourtant une haute importance aux forces morales du soldat et du citoyen et aux valeurs spirituelles des nations.

C'est ainsi que dans son livre "Sur la Vistule et Wkra", où il analyse la campagne militaire polono-soviétique de 1920 — et dans l'issue glorieuse de laquelle l'armée, sous son commandement, a eu une si large part — il écrit:

"Je voudrais déclinier les faux jugements, qui portent à sous-estimer les forces morales pendant la guerre, car une armée possédant même le meilleur équipement du monde est vouée à la destruction, si elle n'est pas animée par

une grande idée, soutenue par un peuple conscient de sa mission, uni et solidaire".

Le général Sikorski avait aussi prévu le rôle prépondérant de l'armée motorisée et mécanique dans son oeuvre "La Guerre Future".

Le général Sikorski est sorti de la retraite où l'a mis "le régime des colonels" — à l'heure où la Pologne vivait sa plus grande tragédie, pour devenir le Défenseur de Sa vie et de Son honneur.

Le credo moral du général Sikorski ressort de ses actions, de ses oeuvres et de ses déclarations:

"Il n'y a aucun Polonais qui ne soit pas prêt à porter les plus grands sacrifices à l'autel de la Patrie. De vos sacrifices renaîtra une Pologne démocratique, juste pour tous les citoyens, basée sur des principes d'égalité et de justice sociale" — disait Sikorski dans son allocution radiodiffusée le 18



Le général dirige l'évacuation des troupes polonaises de France.



Le général Ladislas Sikorski en conversation avec M. Wendell Wilkie, lors de l'arrivée du général aux Etats-Unis.



Le général Sikorski, premier ministre de Pologne, en uniforme, serre la main du premier ministre du Canada, lors de son arrivée récente à Ottawa.

octobre 1941, en s'adressant aux Polonais déportés et prisonniers de guerre en Russie.

Le général Sikorski n'est pas un démocrate de date récente.

Etant né à l'époque où la Pologne se trouvait sous la triple domination étrangère, partagée entre l'Allemagne, la Russie et l'Autriche, il voyait dans l'idéal démocratique, le libérateur futur de sa patrie.

Tandis que le peuple polonais était opprimé et privé de toute liberté culturelle et nationale, sous la domination russe et allemande, les Polonais avaient le droit d'autonomie nationale dans la partie sous la domination d'Autriche et ils pouvaient librement y nourrir leur culture et leur langue, et leurs écoles étaient officiellement reconnues.

Ladislas Sikorski est né dans la partie de Pologne autrichienne, dans une petite localité Tuszow, le 22 mai 1881. Il provenait d'une famille de modestes conditions et perdit ses parents en bas âge. Une tante à Lwow s'est chargée de son éducation. Ne voulant pas être à la charge exclusive de sa parente, le jeune Sikorski donnait des leçons, étant à peine étudiant du gymnase (collège). Il était brillant élève et très aimé par ses camarades et par ses professeurs.

Sikorski reçut en 1908 le diplôme d'ingénieur civil de l'Ecole Polytechnique de Lwow.

Le jeune Ladislas était animé, comme toute la jeunesse polonaise de son temps, d'un ardent patriotisme. La libération et l'unification de la Pologne étaient le thème invariable des étudiants. Sikorski défendait non seulement l'idée d'une Pologne indépendante, mais encore la structure future du pays, où chaque citoyen devait avoir sa place au soleil. Durant ses années d'études il fut plusieurs fois président de l'Association Etudiante d'Assistance Mutuelle et il fonda à Lwow l'organisation paramilitaire "Le Franc Tireur".

Sikorski a fait son service militaire dans l'armée autrichienne et il en est sorti en 1906 comme lieutenant de réserve.

En 1914 quand éclata la guerre,

il a été appelé sous les drapeaux comme lieutenant-colonel et transféré dans la Légion Polonaise, qui venait d'être formée par Pilsudski, en entente avec le gouvernement autrichien. Il était en 1916 commandant du III^e Régiment sur le front de Wolyn.

Après la défaite de l'Autriche et de l'Allemagne, il est devenu général dans l'Armée de la Pologne libérée, dont il était l'organisateur principal.

Il s'est couvert de gloire immortelle durant la guerre polono-bolchévique en 1920. Comme commandant de la cinquième armée, il a battu l'armée rouge et le fameux corps de cavalerie de Budenny sur les rivières de Wkra et de la Vistule. Cette victoire a joué un rôle décisif dans la défense de Varsovie et elle a permis de vaincre l'armée soviétique dans la bataille, qui est entrée dans l'histoire comme "La vingtième bataille décisive du monde" — et que les Polonais ont appelée "Le Miracle sur la Vistule".

A la fin de cette campagne Sikorski fut nommé Chef de l'Etat Major Polonais.

Ce glorieux Soldat prit au mois d'octobre 1939 la charge de faire revivre le vieux mot d'ordre de la Pologne Combattante: "Pour votre et notre liberté", qui était gravé sur les bannières et dans les coeurs de Kosciusko et Pulaski qui combattait pour l'indépendance de l'Amérique.

Six mois après l'invasion de la Pologne, le général Sikorski disposait déjà d'une division de grenadiers, d'une division d'infanterie, d'une brigade motorisée, et d'une brigade de chasseurs de Carpathes. L'aviation polonaise était en voie de se former en France et en Angleterre et la flotte polonaise — elle n'a jamais arrêté le combat.

L'armée polonaise en France recevait un courant continu d'hommes combattifs, brûlant de haine et d'envie de vengeance contre les nazis.

Ces hommes arrivaient de partout. — Aux émigrés polonais en France et en Belgique, qui sont venus les premiers former le (S.V.P., lisez la suite en page 30)

Ce qu'on écrit

par **ROGER DUHAMEL**

SUZANNE ET LES JEUNES HOMMES

Georges Duhamel,
Editions de l'Arbre.
\$1.25

Nous avons bien connu la famille Pasquier, nous avons pénétré dans l'intimité de cette cellule familiale où chaque personne se forme à elle-même son propre univers. Duhamel nous a présenté tour à tour l'étonnant docteur Pasquier, sa femme, douce et effacée, Joseph, l'arriviste enrichi, Laurent, le savant et comme le propre juge de sa tribu, Ferdinand, si obscur, Cécile, musicienne ailée. Et voici maintenant la petite Suzanne, devenue une belle actrice du théâtre des Carmes, sous la direction d'Eric Vidamme, qui ressemble à Jacques Copeau.

Ils sont entiers, ces enfants Pasquier! Laurent s'est donné à la science, Joseph, aux affaires, Cécile à la musique, et Suzanne elle aussi ne vit que pour son art. Pour elle, la réalité ne prend corps que sur le plateau, alors qu'elle n'est plus Suzanne, mais l'une des grandes héroïnes classiques à qui elle prête tout son être. Sa personnalité propre s'abolit dans ces créatures de fiction. Et l'amour? Suzanne sait-elle aimer? Les jeunes hommes Beaudoin qu'elle enchante de la séduction de sa présence en subissent un véritable charme ma-

léfique. Les trois frères, Philippe, Hubert et Marc sont épris de cette femme merveilleuse qu'ils ont amenée dans leur pays un peu féérique de Nesles vivre pendant quelques semaines l'existence patriarcale de la famille. Elle partira un jour pour ne plus revenir. Le démon du théâtre sera plus fort que tout; la vie simple et radieuse n'a pas réussi à l'exorciser. Suzanne s'en va en tournée et la veille de son départ, elle se donnera, désespérée, à Hubert.

Suzanne et les jeunes hommes possèdent beaucoup de ces pages de plénitude lyrique où excelle le sensible écrivain qu'est Georges Duhamel. Son écriture voisine toujours l'émotion, sans se priver d'un humour sain, de bonne compagnie. Il a décrit merveilleusement le milieu du théâtre et les passions qui s'y jouent et l'emprise qu'exerce sur ses fidèles cette religion exigeante. *La Chronique des Pasquier* est l'une des oeuvres maîtresses des lettres contemporaines. Réjouissons-nous qu'elle soit toute rééditée à Montréal.

TROIS EPREUVES

Daniel Halévy,
Editions Variétés.
\$1.00

Les années présentes sont propices à la méditation et à la réflexion. Surtout pour les Français qui, plus que tout autre peuple, ont souffert cruellement du déchainement des forces mauvaises. (S.V.P., lisez la suite en page 32)

On peut se procurer tous les ouvrages mentionnés ici en s'adressant au service d'édition et de librairie de la Revue Moderne. Il faut ajouter au prix indiqué 10 cents pour les frais de poste.

GEORGES DUHAMEL
DE L'ARBRE
—
CHRONIQUE DES PASQUIER

Suzanne et les
jeunes hommes
ROMAN

PARIS
MCHL

DENIS DE ROUGEMONT

LA
Part
DU
Diable

VALIQUETTE

DANIEL HALÉVY

TROIS
ÉPREUVES

1814. 1871
1940

PLON

HENRI GHÉON

LA JAMBE
NOIRE

roman



Flammarion

PAUL SIMON

UN SEUL ENNEMI:
L'ENVAHISSEUR

Avec Préface du GENERAL DE GAULLE



THE CONTINENTAL PUBLISHERS
AND DISTRIBUTORS LTD.
(formerly HACHETTE)



Portrait de l'artiste
peint par lui-même.

*L'enfance, les études, les succès
d'un artiste dont les œuvres tra-
duisent une poésie prenante.*

UN PEINTRE,

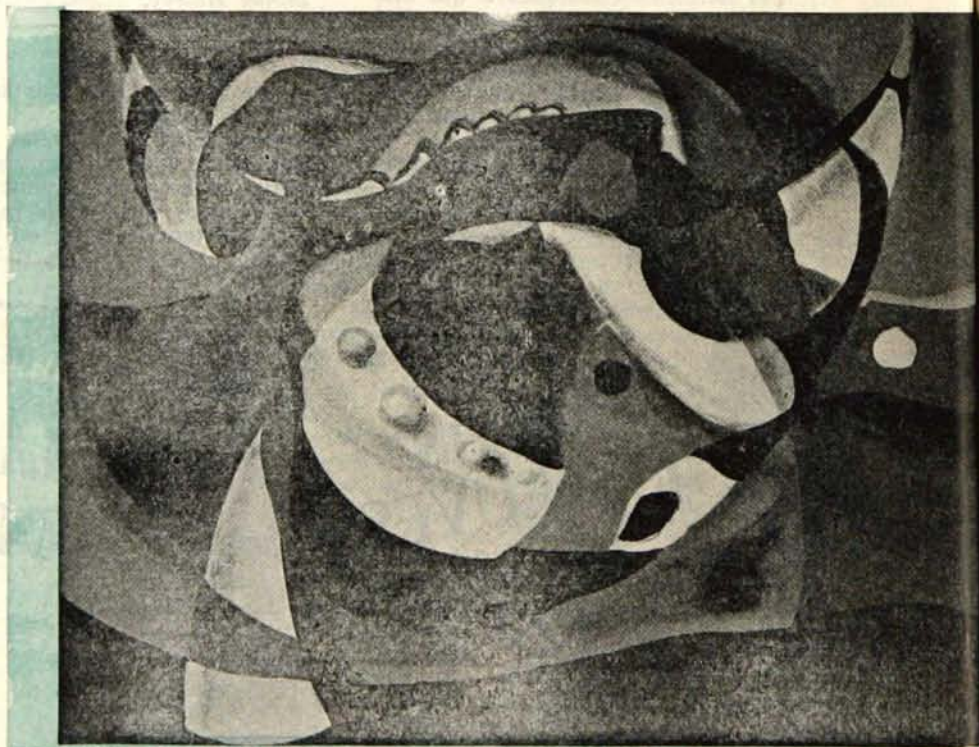
Borduas

LE pays de Saint-Hilaire, villégiature fashionable, se présente autrement et mieux à nous. Il est stabilité, il est hauteur permanente, fortement assise, qui dévale jusqu'à la rivière au nom du cardinal célèbre dans l'histoire: Richelieu. Il semble que la montagne ait drainé à elle toute l'activité de la région: elle est site, intérêt, vedette. Autour d'elle rayonne une culture qui fait le propriétaire aisé et facilite les loisirs. Le milieu, s'il n'explique pas totalement les personnalités qu'il suscite, est loin de leur être indifférent. C'est bien pour cela que cette terre voit surgir des écrivains, des artistes: un docteur Choquette, auteur de l'inoubliable roman canadien: *Claude paysan*; un Guy de la Haye, poète des *Phases* et de *Mignonne, allons voir si la rose...*; un Ozias Leduc, sage et magnifique dans sa retraite toute de solitude, beau peintre religieux intarrissable; les McKinnon-Pearson entièrement voués à la cause de l'artisanat dont ils soutiennent la tradition en l'animent d'une sève authentique et d'un goût délicat; enfin, Borduas

est de Saint-Hilaire. Il est d'une lignée de source féconde et généreuse.

En présentant au public de *La Revue Moderne* des reproductions de toiles de ce maître, mon intention n'est pas de le faire connaître sous le jour et au rang qu'il a pris dans la peinture canadienne (toute chose dont nous avons déjà traité), mais d'illustrer quelques aspects de son enfance, de ses études et de ses succès qui l'ont placé si éminemment.

Le don d'invention fut celui du jeune homme, même de l'adolescent. Des conversations m'ont appris son ingéniosité à monter des machines qui le retenaient des heures par la complication de leurs combinaisons. L'agencement de ces réalités mécaniques aboutira plus tard à composer, dans l'espace vrai, une architecture d'un modernisme achevé (quoique Borduas se défende bien d'être architecte) et, dans l'espace irréel, tout illusoire des tableaux, des formes auxquelles il imprimera sa poésie prenante.



Gouache, 1942 — collection de l'auteur.

Ozias Leduc fut son premier maître en peinture; quel professeur idéal que celui qui laissait se dessiner devant lui une personnalité qui n'avait besoin que d'une directive pour s'épanouir. Borduas fut le premier élève de l'École des Beaux-Arts de Montréal. Il devait, ses études terminées au Canada, séjourner quelques années à Paris, et là, travailler aux *Ateliers d'art sacré* sous la direction de Maurice Denis et de George Desvallières.

Revenu au pays, de longues années de recherche se poursuivent. Borduas est aux prises avec lui-même. Aucun soin étranger ne saurait lui faciliter la tâche. Entre ce qu'il a appris et ce qu'il va devenir, il y a tout le tourment de l'affirmation d'une individualité bien trempée, il y a tout le chemin qui sépare le jeune homme étudiant de la maîtrise. Les tableaux se multiplient: peu résistent au décapant que le peintre verse abondamment sur des toiles dont il n'est pas satisfait. Dures épreuves et combien louables: le sacrifice est nécessaire à l'oeuvre d'art.

La *Société d'art contemporain*, la seule association canadienne d'esprit et de coeur vivants, reconnaît sa valeur et bientôt Borduas y occupe le poste de vice-président. A l'une des expositions de cette société, il exposait le portrait de Mme B... (reproduit ci-contre), plat et raffiné comme un tissu oriental.

Puis c'est l'exposition retentissante que faisait à Québec et à Montréal le Révérend Père Marie-Alain Couturier, o. p., où Borduas figure avantageusement et où plusieurs ont remarqué des *Natures mortes* d'une étonnante qualité lunaire et cette non moins belle composition qu'est le portrait de Mme G... (également reproduit ici) sculpté dans la somptuosité sourde d'un ébène aux éclats métalliques.

Je ne sais pas, enfin, de plus entière consécration de sa carrière que celle qu'il obtenait lors d'une exposition de quelque cinquante gouaches que j'ai eu l'honneur de présenter au public montréalais, à l'Ermitage, en mai dernier. Cette exposition conquit d'emblée et, ce qui n'est pas négligeable et fort exceptionnel chez nous, presque tous ces tableaux trouvaient acquéreur. Dans cette page, le lecteur verra une photographie d'une de ces oeuvres si denses de vibration.

Borduas eut pour lui les meilleures critiques. Jacques-G. de Tonnancour écrit à son sujet, dans *La Nouvelle Relève* du mois d'août: "Vous avez retrouvé dans vos gouaches cette pureté plastique qui fait que la peinture est ce qu'elle est et l'intégrité d'une discipline vécue. A mon sens, on peut situer très haut parmi les magnifiques réussites de la production universelle ces oeuvres dernières. Et dans l'histoire de la pensée picturale au Canada elles constituent un apport de tout premier ordre."

par MAURICE GAGNON

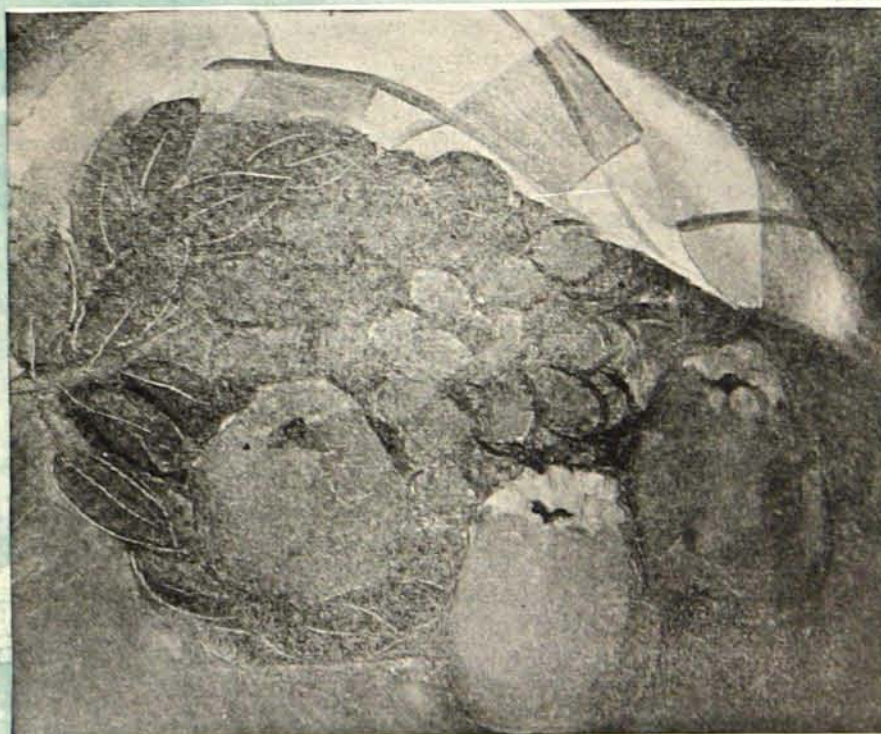
Portrait de Mme G...
collection de Maurice Gagnon, Montréal.



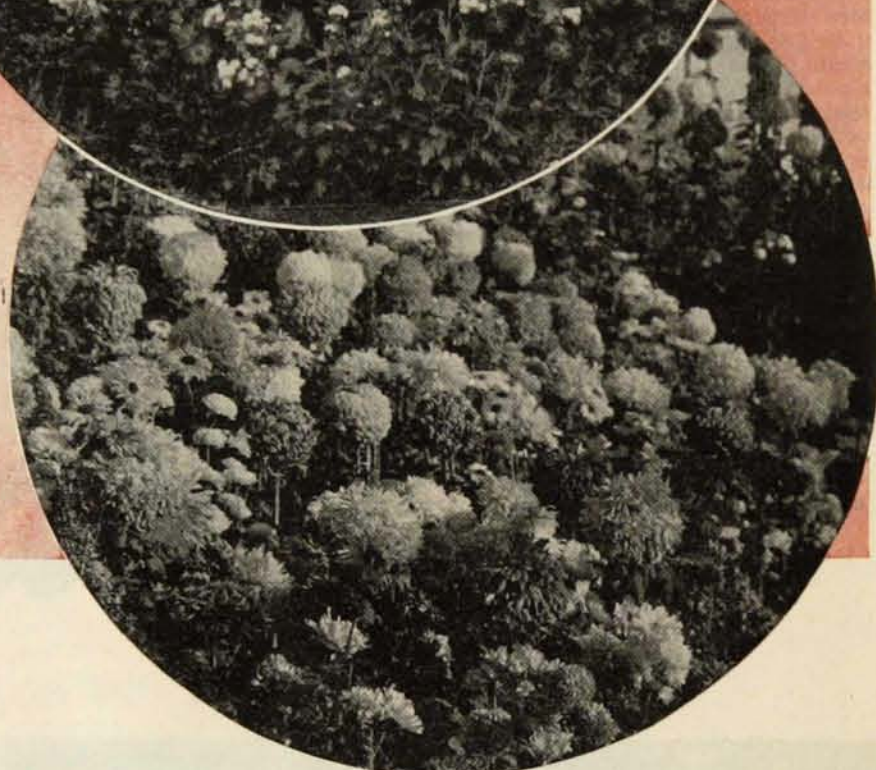
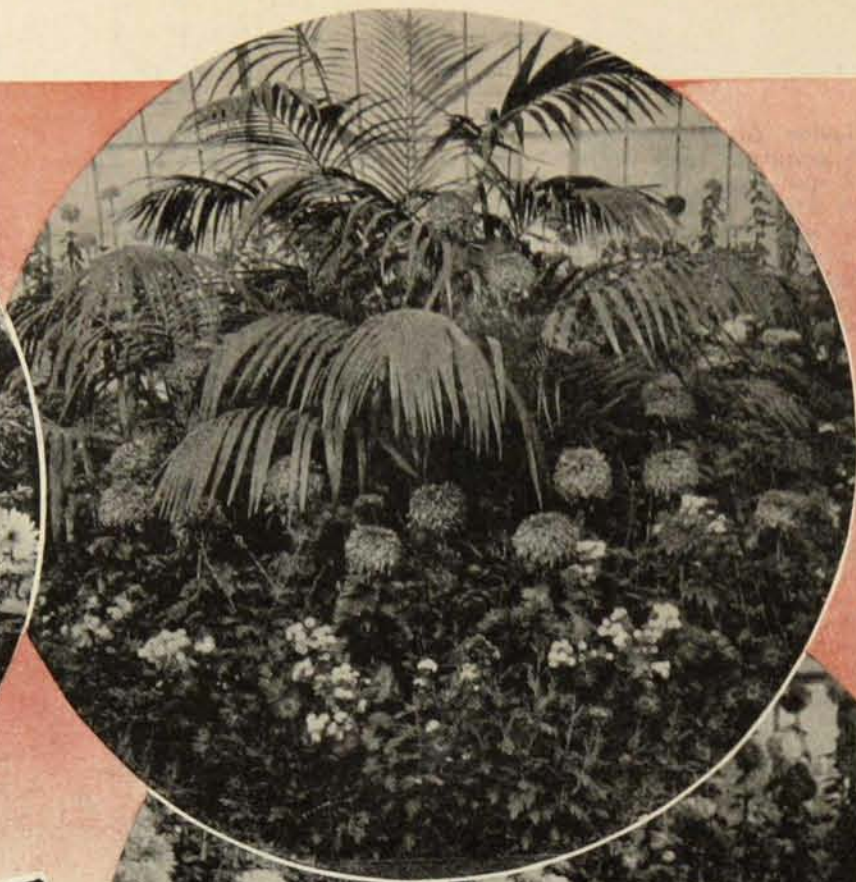
Printemps pluvieux
appartient à M. Gilles Beaugrand,
Montréal.



Portrait de Mme B...
collection de l'auteur.



Nature morte:
peinture acquise par l'Art Association
of Montreal.



CHRYSANTHEMES

BLANCHARD, le Marseillais, était loin de penser que les chrysanthèmes qu'il apportait de l'Orient deviendraient un jour l'une des fleurs les plus recherchées de l'univers. Et oui! c'est en l'an mémorable de 1789, alors que les esprits étaient échauffés, prêts aux émeutes, que cette superbe fleur orientale vit le jour en France, et cela, fort heureusement pour les amateurs de fleurs, car que serait devenue l'humble fleur jaune de Chine, de l'Inde et du Japon sans le savoir-faire horticole des chrysanthémistes français? N'oublions pas que trente-cinq ans auparavant les Anglais avaient importé dans leur pays des spécimens de cette fleur, mais ce peuple avait montré si peu d'engouement pour cette plante que dix ans plus tard il n'en restait qu'un pied au jardin botanique de Chelsea. Les belles dames de l'aristocratie anglaise, toujours attirées de l'autre côté de la Manche, même en temps de péril, ne tardèrent pas à être séduites par les merveilleux hybrides résultant des croisements pratiqués sur les chrysanthèmes en France. Ainsi, grâce à milady, la culture du chrysanthème connu à partir de ce moment-là une vogue qui ne devait cesser de s'accroître. Ce que femme veut Dieu le veut, dit le proverbe. Rien de plus vrai pour ce qui est de l'Anglaise, et si jamais femme a eu la haute main dans les destinées d'un pays, c'est bien en Angleterre qu'on la trouve. Aussi, sous pareille tutelle et sous la main habile des chrysanthémistes français et autres, le chrysanthème s'achemina vers son apothéose.

Bien des fleurs sont remarquables par leur beauté ou leur parfum, mais nulle ne jouit d'autant de faveur que le chrysanthème pour les

expositions. D'ailleurs, cela est bien naturel quand on considère qu'il y a des milliers de variétés de cette Composée aux multiples couleurs et nuances, les unes grandes comme des "soleils", d'autres minuscules, plus petites que des fleurs de pissenlits.

A cela, il faut ajouter la facilité avec laquelle s'adapte cette reine des fleurs orientales à la taille, à la greffe, à l'édrageonnage et à l'ébouffement, à tel point qu'avec la même variété il est possible d'avoir, soit une seule grande fleur, soit une centaine de gracieuses petites fleurs sur un même pied. Grâce à la greffe, par exemple, il est possible de produire sur une même plante plusieurs variétés de chrysanthèmes. Quoi de plus charmant que ces cascades de vert, de jaune, de rouge, de blanc pur, de pourpre, représentant autant de nuances que de variétés. Rien de surprenant que Confucius ait choisi cette fleur de préférence à tant d'autres.

S'il est vrai que beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis la disparition de ce grand philosophe, il est vrai également que des progrès étonnants ont été faits dans la culture de cette fleur magnifique. Si on se rappelle qu'à l'état primitif le jaune prédominait dans cette fleur orientale, il faut admettre que l'on n'est pas

parvenu à avoir les belles fleurs d'aujourd'hui sans y avoir consacré beaucoup de temps, de travail et d'argent.

Sait-on que, de nos jours, il se dépense annuellement des millions et des millions de dollars en chrysanthèmes? Les chrysanthémistes ont pour leur part plusieurs millions placés tous les ans pour répondre aux besoins du commerce et des expositions. Il s'en vend beaucoup, chaque automne, pour l'ornementation de nos salons, des salles publiques et des hôtels.

Des expositions uniquement de chrysanthèmes sont tenues sur presque tous les continents. Cela ne date pas d'hier, naturellement, puisque la première eut lieu, paraît-il, en l'an 910 à Tokio, sous le patronage de l'empereur du Japon. En Angleterre, en France et aux Etats-Unis, de grandes expositions attirent tous les ans des millions d'amateurs de fleurs. Ici même au Canada, à la Ferme expérimentale d'Ottawa, l'exposition automnale de chrysanthèmes était visitée avant la guerre par vingt-cinq mille personnes le dimanche, tant l'amour de cette fleur était ancré dans le cœur des gens. Qu'en diraient Blanchard, Robert Fortune et les belles dames anglaises qui introduisirent cette plante en France et en Angleterre? A n'en pas douter, ils en seraient émerveillés.

par J.-A.-P. HURTUBISE

Correspondant français de la ferme expérimentale centrale à Ottawa.

FACE AU

VENT



Par **LUCIENNE**



LA montagne de Montréal devient une véritable fourmillière les jours de congé. Des skieurs nombreux la parcourent en tout sens et malgré la chute abondante d'une neige molle, les sentiers prennent vite l'aspect de pistes entretenues pour les descentes-express et les "slalom" ou "kreisleriana" savants.

Notre beau Nord impeccablement blanc demeure toutefois l'endroit idéal pour les as de ce sport élégant et salubre, mais, avec la réduction de l'essence, les trains deviennent un moyen de transport presque impossible à cause du nombre augmenté des voyageurs, et quantité de gens préfèrent rester dans les parages. Heureusement notre placide montagne est là, et dorénavant ce sera aussi "chic" de s'y rencontrer que de se donner rendez-vous dans une station connue...

Il y en a parmi nous qui n'aiment pas les exercices violents ou les chutes parfois douloureuses... pour celles-là la marche demeure un exercice agréable, aussi bon pour la santé d'ailleurs. Nous vous donnons sur cette page un modèle charmant, convenant très bien à celles qui veulent avoir l'air de faire du sport! Le manteau ample en tissu à couverture Kenwood se fait en blanc; il est léger et chaud. Sur les poches sont brodés des coeurs dont la couleur rouge vif fait ressortir la blancheur du manteau. Les larges poches protègent les mains et avec un pantalon long et des bottes, tel qu'illustré sur la photo ci-contre, vous pourrez entreprendre de longues randonnées. De grâce couvrez votre jolie tête, ne provoquez pas la sinusite dangereuse, simplement pour faire comme les autres.

La vraie skieuse portera le costume bien combiné de Hannes Schneider en gabardine de laine, rehaussé d'un galon jaune canari. La casquette à oreillères se noue sous le menton avec un ruban jaune, et les mitaines sont brodées du même ton. En route, belles sportives!

DU MATIN



2364 BUTTERICK.—Le costume tailleur impeccable; d'usage courant, il a sa place partout, à la ville comme à la campagne. Grandeur, 16 ans; 1 $\frac{3}{4}$ vge de 54 pces. Tailles: 12 à 20; 30 à 48. Prix: 50c.

2347 BUTTERICK.—La robe illustrée ici, est une version bien féminine de la robe-chemisier. A noter le col à même le corsage. Grandeur, 16 ans; 3 $\frac{1}{8}$ vges de 39 pces. Tailles: 12 à 20; 30 à 44. Prix: 35c.

2371 BUTTERICK. — L'empècement des épaules, est d'une nouveauté agréable, si on le fait de couleur différente de la robe. Grandeur, 16; 2 $\frac{1}{2}$ vges de 54 pces. Tailles: 12 à 20; 30 à 44. Prix: 35c.

2362 BUTTERICK.—La mode favorise maintenant le port du pantalon pour dames. Celui-ci est en tissu quadrillé. Grandeur, 16; 1 $\frac{5}{8}$ vge de 54 pces pour la jaquette; 2 $\frac{1}{8}$ vges pour le pantalon. Taille: 12 à 20; 30 à 44. Prix: 50c.

2377 BUTTERICK.—La robe de lainage est toujours utile. Grandeur, 16 ans; 2 $\frac{3}{8}$ vges de 54 pces. Tailles: 12 à 20; 30 à 42. Prix: 50c.

2360 BUTTERICK.—Tenue de travail, pour celles qui se rendent aux usines de guerre. Les poches sont larges et commodes. Grandeur 34 à 36. Toutes les tailles. Prix: 25c.

AU SOIR

Si ces patrons Butterick ne sont pas en vente dans votre localité, vous pouvez les obtenir en écrivant à The Butterick Co., Inc., 468 rue Wellington W., Toronto, Ont. Tous les patrons Butterick en vente dans la province de Québec sont expliqués en français et en anglais.



2384

2382

2348



2344

2384 BUTTERICK.—De ligne sobre et nette, ce deux-pièces en lainage habille bien les tailles minces. Grandeur, 13 ans; $3\frac{3}{4}$ vges de 39 pces; $\frac{1}{2}$ vge de 35 pces. Tailles: 12 à 20; 30 à 40. Prix: 50c.

2348 BUTTERICK.—Voici une charmante version de la robe "peg-top". Surtout pour les tailles délicates. Grandeur, 13 ans; $2\frac{1}{2}$ vges de 54 pces. Tailles: 11 à 15; 29 à 33. Prix: 50c.

2382 BUTTERICK.—Cette robe en deux pièces dont le corsage est agrémenté de lacets convient surtout aux tailles menues. Grandeur, 13 ans; $2\frac{3}{8}$ vges de 54 pces. Tailles: 12 à 20; 30 à 38. Prix: 50c.

BUTTERICK 2344.—Modèle simple sans prétention dont on ne se fatigue pas. La ligne amincissante fait valoir une jolie taille. Le col légèrement drapé referme bien l'encolure, avec ou sans fermeture-éclair. Sous le blouson du corsage se noue une ceinture qui ne requiert que le métrage réglementaire. Jupé à cinq godets et manche taillée en deux morceaux. Taille 16 ans; tissu exigé, $2\frac{7}{8}$ vges en 39 pces; $2\frac{1}{8}$ vges en 54 pces. Patrons 12 à 20 ans. Tailles: 12 à 20; 30 à 38. Prix: 50c.

VINGT DOIGTS

gracieux



(Photo Peggy Sage)

LES ennuis des uns font parfois le plaisir des autres. J'explique sans tarder cette phrase péjorative... il s'agit ici de la pénurie d'essence qui, empêchant la croisière annuelle de mes amis "yachtmen", me valut à moi la faveur de belles promenades sur le lac St-Louis, l'été dernier. Ne pouvant entreprendre de longues randonnées, le propriétaire accueillant de "l'Ogopogo" et son joli mousse décidèrent de faire profiter leurs amis d'un contretemps... qui n'en était un que pour eux! Au cours d'une de ces ballades marines j'entendis le "Skipper" énoncer une phrase qui me surprit vivement, tant elle était inattendue. Il dit ceci; "Il est vraiment déplorable de constater combien peu de gens prennent soin de leurs pieds; pourtant la même attention s'impose pour ceux-ci que pour

toute autre partie du corps, non seulement pour l'esthétique mais aussi pour la bonne tenue et la santé."

C'était la première fois que, devant moi, un homme remarquait cette négligence quasi-générale. Très souvent j'avais noté sur les plages un laisser-aller évident dans la toilette des femmes; bien vêtues, bien maquillées et coiffées, tout dans l'ensemble était plaisant jusqu'au moment où les yeux s'arrêtaient sur les doigts de pieds, libres dans des sandales décollées. A côté des ongles bien taillés et vernis des mains, ces dix autres doigts faisaient figure de cousins pauvres. Parce qu'ils sont presque toujours cachés on ne s'en soucie guère et faute de soins ils vieillissent vite et mal. Combien de jolies femmes pourraient à n'importe quel temps montrer leurs petits pieds comme elles exhibent leurs mains soignées? Pourquoi mépriser les pieds qui nous sont si nécessaires, quand ce ne serait que pour nous amener auprès de l'être aimé? Autrefois une femme n'était

pas classée belle si sa marche était déformée par des pieds malades ou mal entretenus. Regardez les oeuvres d'art de cette époque, il est à remarquer combien la forme des pieds est idéalisée par les

artistes; la sculpture célèbre de Pauline Borghèse à Rome et le non moins célèbre portrait de Madame Récamier au Louvre nous donnent un exemple parfait de beauté. On peut dire de ces femmes illustres qu'elles étaient belles "de la tête aux pieds".

Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et comme je ne peux vous recommander d'aller consulter un pédicure chinois — spécialistes dans l'art de soigner et d'embellir les pieds très populaires à Paris avant la guerre — je vais vous donner quelques conseils très simples pour rendre à vos pieds leur beauté perdue.

Si vous avez des durillons, des cors, etc., procurez-vous ces isolateurs gommés, qui à la longue ramollissent la peau durcie et finissent par la faire disparaître. Le premier soin est de faire tremper les pieds dans une eau chaude savonneuse — même procédé en somme que pour le manucure; — essuyez bien et avec de l'huile tiède dégagez les ongles en vous servant pour cela du repoussoir d'acier; travaillez avec le bout spatulé et prenez soin de ne pas vous blesser car une entaille sur la peau des pieds prend plus de temps à guérir à cause du poids du corps qui retarde la cicatrisation. Ne coupez jamais les petites peaux, tous les soirs enduisez le bourrelet d'un liquide émollient, ceci dissout peu à peu les peaux superflues. Massez bien tout le pied jusqu'à la cheville avec l'huile tiède et restez ainsi toute la nuit. Comme il est fort désagréable de dormir lorsque les pieds collent aux draps, achetez des socquettes en coton blanc que vous garderez toute la nuit. Refaites ce traitement plu-

Par LUCIENNE

sieurs jours de suite; lorsque vous êtes dans votre baignoire poncez au savon, très doucement, les parties cornues du talon ou du dessous du pied. Lorsque vos pieds auront (S.V.P., lisez la suite en page 30)

LA REVUE MODERNE — FÉVRIER, 1943

SONNETTE d'alarme



Par Line Granpré

LES derniers rapports sur les terribles progrès de la tuberculose et sur la mortalité infantile — plus élevée dans la province de Québec que dans toute autre du Dominion — sont assez alarmants pour que l'on comprenne l'importance de la campagne de nutrition préconisée et organisée par le gouvernement. L'urgence des dispositions à prendre pour éclairer le peuple sur la question de l'alimentation éclate aux yeux de tous, car si la maladie, les logements insalubres, le manque de soins sont des causes de dépeuplement, il faut bien admettre qu'une mauvaise nutrition est souvent l'agent provocateur de désordres organiques qui peuvent entraîner des complications mortelles.

La menace qui pèse lourdement sur l'avenir de notre nation devrait inquiéter chacun de nous et il est grand temps d'envisager les

moyens à adopter pour prévenir l'affaiblissement physique et psychique (l'un entraînant l'autre) de notre peuple.

Cette campagne de nutrition ne peut réussir sans le concours des femmes parce que c'est à elles qu'incombe le soin de surveiller et d'approprier la nourriture. Ce cri d'alarme s'adresse donc à elles tout particulièrement. Il n'est heureusement pas trop tard pour parer au danger national, à condition de commencer immédiatement la lutte contre la nutrition fautive. Dans un numéro précédent, celui de novembre, je vous avais donné ici même un tableau des aliments protecteurs à consommer tous les jours. Chaque

A l'heure du goûter, donnez toujours du lait aux enfants.



(Photo Nouveaux-Tricots-Lux)

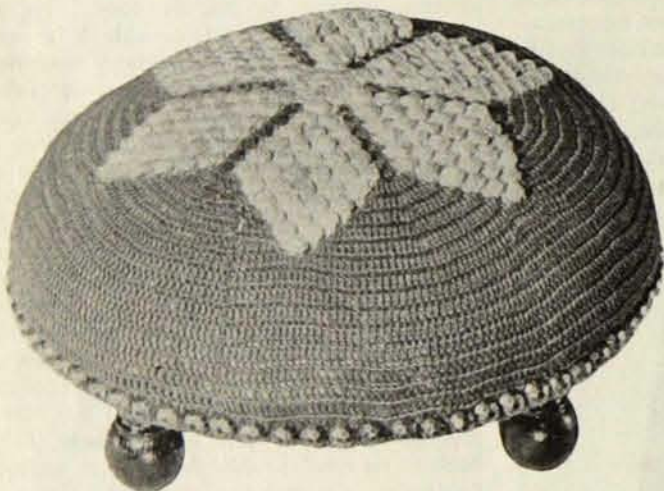
ménagère devrait le découper et le placer bien en vue dans sa cuisine; ceci faciliterait grandement sa tâche au moment de faire les provisions.

La mauvaise habitude de manger n'importe quoi, n'importe où et n'importe comment, habitude hélas! assez répandue chez-nous, doit être le premier point à étudier et à changer. Il faut à tout prix que l'on comprenne la nécessité de prendre le temps de manger "lentement" des aliments choisis pour leur valeur nutritive. Malheureusement trop de gens ne mangent que ce qui leur plaît, mettant ainsi de côté des plats qui doivent figurer aux menus de la semaine. Celui-ci n'aime pas le poisson et les jours malgré il ne mange que des oeufs ou des pâtes; c'est une grave erreur puisque l'iode et le fer sont indispensables au bon fonctionnement de l'organisme. D'autres capricieux exigent tous les jours leur "steak"... faute aussi car les abattis, comme le foie, le coeur, les rognons constituent un apport favorable à la santé. J'ai vu des enfants refuser pendant des années les légumes offerts sur la table; à mon grand étonnement la mère répondit: "Pourquoi insister et discuter avec lui, il n'aime pas cela". Pauvre excuse à l'indolence maternelle. Autre cas non moins extraordinaire que celui d'un homme qui n'avait jamais goûté aux oeufs avant l'âge de cinquante ans! Je pourrais vous citer quantité d'exemples de même ordre, mais ici je note avec regret combien la faiblesse des mamans — souvent confondue avec la bonté — peut amener des perturbations dans la santé de ceux qui sont à leur charge. La mère doit être énergique, ce qui est donné aux repas ne doit pas être dédaigné ou remplacé par autre chose, car aucun budget ne peut se boucler s'il est assujéti aux fantaisies de chaque membre d'une famille nombreuse.

Ne nous plaignons pas trop des privations qu'entraîne cette longue et lourde guerre, considérons avec joie la réduction du prix de certaines denrées comme le thé et le café, et surtout le lait et les oranges, absolument indispensables au régime quotidien. D'après un recensement, fait sur une période de vingt-quatre heures, les statistiques ont prouvé que, dans son alimentation, le Canadien néglige surtout le lait, les fruits citriques (le pamplemousse, le citron, l'orange, la tomate) et les autres fruits que l'on doit consommer tous les jours. Consultez à nouveau le tableau précité, qui nous avait été fourni par les soins de ceux qui s'occupent activement de la campagne de nutrition.

Il faut que chacun s'intéresse à cette question afin que le problème qu'elle pose soit rapidement résolu par l'effort de tous collectivement. Pour bien se porter il faut "bien" manger; bien manger ne veut pas dire "beaucoup" manger, mais tout simplement se nourrir d'une façon logique en suivant les directives données par les diététiciens qui tentent d'améliorer tous les jours la façon de choisir et de cuire les aliments nécessaires au développement et à la conservation de l'individu.

Coussin et tabouret



(Photos The Spool Cotton Company)

COUSSIN No 9091-A

Fournitures: Coton Perlé "Anchor" de Clark, grosseur 5; 3 pelotes de couleur unie et 2 pelotes de couleur ombrée.

Crochet en acier "Ship Brand" de Milward, No 8.

Une demi-verge de tissu à doublure de teinte assortie au fil de couleur unie.

Un petit coussin mesurant environ 10 pouces de diamètre et 2 pouces de profondeur.

Commencer au centre, avec la couleur ombrée; faire 4 p. de ch. 1er

tour: 11 m. d. dans le 4e p. de ch. à partir du crochet, joindre la dernière m. d. au 4e point de la ch. de 4 par un point coulé. 2e tour: Faire 3 p. de ch. (pour compter comme 1 m. d.), 1 m. d. dans le point coulé, 2 m. d. dans chaque m. d. tout le tour (on a 24 m. d.). 3e tour: Faire 3 p. de ch., * dans la m. d. suivante faire 1 p. de blé d'Inde. — Le point de blé d'Inde se fait comme suit: 1 p. de ch., 5 m. d., retirer le crochet de la bouclette, introduire le crochet dans le p. de ch. et attirer la bouclette à travers — Jeter le fil, piquer le crochet dans la m. d. suivante, jeter le fil et l'attirer à travers

Puisque la laine se fait de plus en plus rare et difficile à trouver, le plus simple est de faire du crochet en attendant que les stocks épuisés soient à nouveau comblés. On nous assure que cette pénurie de laine n'est que passagère, souhaitons-le et pour ne pas demeurer oisives occupons nos loisirs à quelque chose d'utile quand même. Nous avons toutes une grand'maman, une vieille tante ou une amie âgée que le poids des ans a affaiblie; pensons à elle et crochetonons à son intention ce coussin pour reposer son dos courbé par le temps, et faisons aussi ce tabouret qui reposera ses pieds las du voyage de la vie.

Celles qui ne savent pas faire de la tapisserie, ordinairement indiquée pour ces ouvrages, seront enchantées de ces deux modèles une fois terminés. Ils sont faciles à exécuter et feront grand plaisir à celles qui les recevront.

2 bouclettes. Laisser la couleur ombrée; nouer le fil de couleur unie et attirer à travers les 2 bouclettes sur le crochet; travaillant par-dessus la couleur ombrée pour la cacher, faire 3 m. d. de couleur unie dans la m. d. suivante (2 m. d. de plus), compléter la 3e m. d. avec la couleur ombrée. Avec la couleur ombrée faire 1 m. d. dans la m. d. suivante, cachant la couleur non utilisée comme auparavant. Répéter de * tout le tour. Joindre. 4e tour: 3 p. de ch. et compléter 1 p. de blé d'Inde, * 1 m. d. au bout du p. de blé d'Inde suivant, 1 p. de blé d'Inde dans la m. suivante, 1 m. d. dans la m. d. suivante, laisser la couleur ombrée et nouer le fil de couleur unie; 3 m. d. dans la m. d. suivante (2 m. d. de plus), laisser la couleur unie; reprendre la couleur ombrée; 1 m. d. dans la m. d. suivante, 1 p. de blé d'Inde dans la m. d. suivante. Répéter de * tout le tour. Joindre. Continuer de cette manière, faisant 3 m. d. dans la m. d. du centre de chaque partie de couleur unie et faisant alterner les m. d. avec les p. de bl. d'Inde le long des parties ombrées jusqu'à ce qu'il y ait 6 p. de blé d'Inde dans chaque partie. Tour suivant:

3 p. de ch., * 1 p. de blé d'Inde dans la m. d. suivante, m. d. dans le p. de blé d'Inde suivant, p. de blé d'Inde dans la m. d. suivante, m. d. dans le p. de blé d'Inde suivant; laisser la couleur ombrée et reprendre le fil de couleur unie, m. d. dans les 2 m. d. suivantes, 3 m. d. dans la m. d. suivante, 2 m. d. dans les 2 m. d. suivantes; laisser la couleur unie, reprendre la couleur ombrée; (1 m. d. dans le p. de blé d'Inde suivant, 1 p. de blé d'Inde dans la m. d. suivante) 3 fois, 1 m. d. dans le p. de blé d'Inde suivant. Répéter de * tout le tour. Joindre. Continuer de cette manière, augmentant comme avant et faisant 2 m. d. de plus en couleur unie à chaque tour dans les parties en couleur unie jusqu'à ce que tous les points de couleur ombrée soient remplacés par des points en couleur unie. Couper le fil de couleur ombrée et faire des m. d. en couleur unie tout le tour, augmentant de 12 m. d. à chaque tour (voir à ce que les augmentations ne soient pas prises après les précédentes) jusqu'à ce que le morceau mesure environ 11 pouces de diamètre. Ne pas arrêter le

(S.V.P., lisez la suite en page 30)

que j'étais au marché à poisson, vide à cette heure, évidemment.

J'étais un peu fatigué, j'avais soif. Sur un côté de ce petit espace il y avait une façade illuminée, une seule: un estaminet. J'y entrai, un peu gêné de ma mise d'étranger et de touriste.

Pas d'erreur, c'était un trou. Et sans pittoresque encore. Sept ou huit tables de marbre gras; à gauche le comptoir de zinc surmonté des robinets à bière où pleurait une goutte indécise. Le décor classique du café-bar populaire dans toute son écoeurante banalité. Derrière les bouteilles aux étiquettes criardes, une glace dont la fumée avait à la longue rongé le tain. Dans le coin, quatre individus à face de naufrageurs plutôt que de corsaires, et qui faisaient claquer les cartes de leur manille.

Je choisis une table près de la porte. Je n'étais pas à l'aise tout en sentant le ridicule de mon inquiétude. Ah! la littérature! J'essayai de me mentir en me disant que près de la sortie l'air serait plus frais et moins chargé du parfum lourd des harengs et des langoustes. Mais jamais je n'avais vu pareil lieu.

Une serveuse s'approcha; je commandai un vermouth-cassis et me mis à feuilleter mon guide. Un des habitués, un sec avec un mouchoir sale autour du cou, me regardait de temps à autre à la dérobée. Je le vis murmurer quelque chose. Il n'y avait pas de quoi me mettre à l'aise.

La porte du fond s'ouvrit brusquement. En manches de chemise, traînant d'innommables savates, c'était évidemment le patron. Il était gros et costaud, le ventre en barrique, les bras solides, des bras habitués à vider la place à l'heure de la fermeture. Le visage était mou, avec des sillons gras et une moustache qui roussie par le tabac et le tord-boyau faisait un rideau sordide devant la bouche comme devant un mauvais lieu. Je regardai les yeux.

Mais ce que je vis, ce fut le front. Pur et net, il s'éclaircissait comme le fronton d'un temple miraculeusement préservé parmi l'éboule de la façade. "C'était une surface divine..." Pas possible!... Sabourin! Ce front là c'était, ce ne pouvait être au monde que mon Sabourin! Je lui fis signe. Il me regarda lourdement et vint vers moi.

— Qu'est-ce que c'est?

Il se penchait un peu, la tête affalée sur l'épaule, les yeux bestiaux à la fois vagues et fixes. Je ne disais rien, regardant son front, attendant qu'il me reconnût, oubliant moi-même, comme on l'oublie si facilement, que j'avais vingt-cinq ans de plus.

— Eh bien! alors! quoi? Qu'est-ce vous avez à me dire?

Cette façon de parler si particulière à nos gens aurait levé mes derniers doutes si j'en avais eu. Mais il commençait à s'impatisser. Ses pupilles étaient deux mires noires qui me visaient menaçantes.

— Non sans blague, ça va durer longtemps? Faudrait voëre à pas se payer la gueule à Sabourin, non?

Je vis ses biceps se dilater de colère. A mi-voix, car les manilleurs s'étaient arrêtés, je récitai:

Les torches des cyprès ornent
[le crépuscule
Le soleil va s'offrir au bûcher
[du couchant
Ah! ma peine!
Ah! mon coeur! astre mort où plus
[rien n'est vivant
O tombeau majuscule
Crypte où s'évanouit le charme
[de l'encens
Offert à l'Anadyomène.

C'était le début de sa Cantate à Vénus, qu'il récitait volontiers dans nos soirées un peu bachiques. Je pensais qu'il allait sursauter comme tout poète en entendant les vers qu'il croit oubliés. Je vis le moment où il allait exploser mais de colère. Je me hâtai, un peu déconfit:

"Puisque tu ne me reconnais pas, je pensais au moins que tu reconnaîtrais tes vers!"

Il se rapprocha de moi, tout près. Je sentis le vent pénible de son haleine. Mais je voyais ses bras qui tout doucement se dégonflaient comme une baudruche.

"Voyons, Sabourin... Montréal?... l'Université?... Marsan, Jacques Marsan?"

Alors la conscience du passé se fit jour en lui. Il se prit le menton, le coude gauche dans la main droite, et se mit à murmurer.

"Ah ben! ah ben!... m... alors!... Non, ça alors!... Ça parle au maudit...! Ah non, alors!..."

Il se tourna brusquement "Josette!" D'une voix de tonnerre "Josette!" la serveuse apparut. "Apporte une bouteille de Saumur, du Saumur de l'éclipse". Et se tournant vers moi, il s'assit en disant encore: "Ah ben non, alors!... Eh ben, mon cochon... par exemple...!"

La bonde avait sauté et le vin de l'amitié jaillit. Ce que je faisais à Saint-Malo? Ce que j'étais devenu? Ce qui s'était passé depuis vingt ans? Il fallut reprendre la vie commune où nous l'avions rompue, à la fin de la guerre. Penché sur la table, remplissant sans arrêt mon verre du Saumur frais comme un soleil de Pâques, il coupait ma phrase commencée: "Et Pharamond, ce vieux Pharamond, où qu'il est...? Et Legendre, le Crésus... hein?" Il guettait alors ma réponse, bouche ouverte, les mains à plat sur la table, attendant l'explication comme un affamé attend la première bouchée. Et quand il l'avait, vidant son verre d'un trait et se renversant sur sa chaise pour redire à mi-voix. "Ah non!... Ah non!... Ah non!..."

Je n'avais pas satisfait sa curiosité sur l'un d'entre nous que des tiroirs du passé il m'en sortait un autre. Et pendant tout ce temps je cherchais le moment où je pourrais à mon tour dire. "Mais toi, mon vieux Sabourin, vas-tu me dire par quel extraordinaire hasard..."

Vint un moment où nous eûmes (S.V.P., lisez la suite en page 26)

Deux lettres importantes à l'adresse du Public Canadien

C'est avec plaisir que la Metropolitan Life Insurance Company reproduit ci-dessous deux lettres rédigées par des Ministres du Cabinet Fédéral.



L'hon. Ian A. Mackenzie,
M.A., LL.B., C.R.
Ministre des Pensions et de l'Hygiène



Major général
L'hon. L. R. Laflèche, D.S.O.
Ministre des Services de Guerre Nationaux

Chers concitoyens,

Nous sommes présentement engagés dans une guerre sans merci d'où nous sortirons vainqueurs seulement au prix de l'effort total de tout autre peuple. Or, pour être complet, cet effort suppose, chez ceux qui le font, une santé aussi parfaite que possible.

Les maladies vénériennes minent la santé et occasionnent une perte de temps considérable. On peut enrayer ou, du moins, réduire les effets nocifs de ces maladies, ainsi que le prouvent les statistiques, dans les localités où l'on a pris des mesures dans ce sens. Les forces armées ont besoin d'hommes forts et robustes; les usines et les fermes, d'ouvriers sains et bien portants. Toute période de chômage due à la maladie constitue une perte sèche dont se ressent notre effort de guerre.

Dans cette lutte contre les maladies vénériennes, l'individu et l'autorité locale sont solidairement responsables. Tandis que la part de l'individu consiste à mener une vie saine et à éviter les sources d'infections, celle des autorités locales consiste à adopter les trois mesures suivantes:

1. La suppression des conditions locales de nature à propager ces maladies.
2. L'organisation d'un programme d'enseignement dont l'objectif serait de faire connaître aux jeunes les maladies vénériennes, la façon de les éviter et les personnes à qui s'adresser pour se faire soigner.
3. Fournir de nombreuses occasions de saine récréation.

La lutte contre les maladies vénériennes constitue un engagement auquel tous les Canadiens peuvent prendre part. Venez donc renforcer nos rangs dans cette lutte pour l'amélioration de la santé publique.

Ian A. Mackenzie

Canadiens:

En temps de guerre, il ne suffit pas que l'individu seul veille à ce que nul élément ne nuise à l'effort national. L'autorité locale doit prêter main-forte à l'individu. La santé de l'individu, dans l'industrie, comme dans la vie militaire, est d'importance primordiale. Or, les maladies vénériennes, même lorsqu'elles sont décelées de bonne heure et lorsqu'on a recours aux moyens de guérison les plus avancés, occasionnent une perte de virilité et de temps précieux. Quoique la vie militaire multiplie peut-être les dangers de contamination, elle favorise l'enseignement, le dépistage précoce et les soins immédiats. Par suite, il se produit une diminution dans les dangers de complication qui affectent pour toujours la santé et l'efficacité de l'individu.

En temps de guerre, on ne saurait nier les effets salutaires d'un programme d'enseignement qui mettrait le public en garde contre le danger des maladies vénériennes et au courant des méthodes de prévention. Un tel programme raffermirait en même temps le pouvoir des services d'hygiène, dans leurs efforts à mettre en pratique des lois visant à refréner la marche de ces maladies.

L. R. Laflèche

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

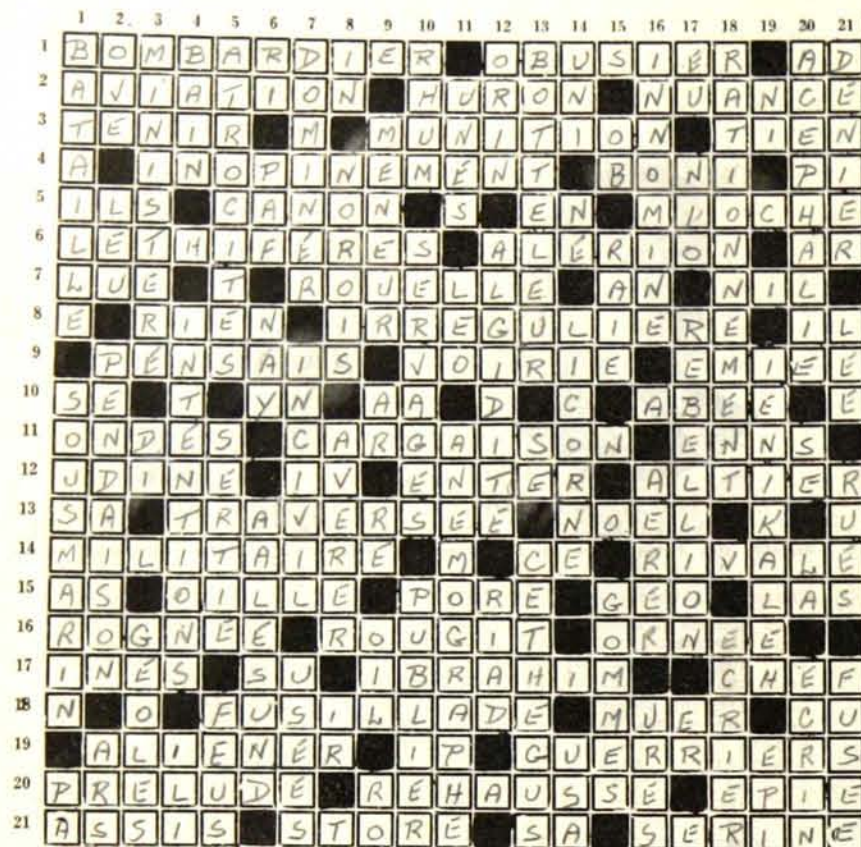
NEW-YORK

Frederick H. Ecker, PRÉSIDENT DU CONSEIL Leroy A. Lincoln, PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

Mercredi, le 3 février 1943, a été proclamé Journée de l'Hygiène Sociale Nationale. Le bureau central de la Ligue d'Hygiène du Canada, 111 Avenue Road, Toronto, Ont., s'empresse de vous envoyer des brochures ou des renseignements, sur demande.

LES MOTS CROISÉS



Horizontalement

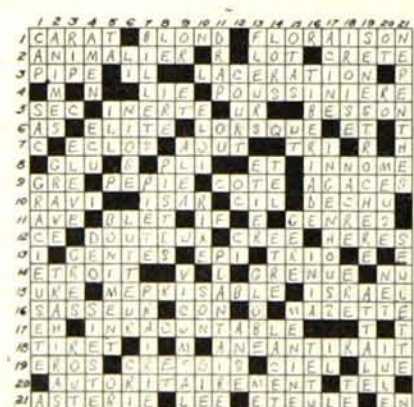
- Avion qui lance des bombes. — Bouche à feu servant au tir plongeant. — Préposition latine.
- Navigation aérienne. — Lac de l'Amérique du Nord. — Différence délicate entre deux choses du même genre.
- Résister. — Ensemble des moyens de subsistance dont on approvisionne une armée. — Qui est à toi.
- D'une manière qu'on n'attendait pas. — Tout bénéfique. — Lettre de l'alphabet grec.
- Pronom personnel. — Pièce d'artillerie. — Marque le lieu. — Jeune enfant.
- Qui donnent la mort. — Aéroplane léger. — Altesse royale.
- Parcourue des yeux. — Tranche coupée en rond. — Douze mois. — Fleuve de l'Afrique.
- Peu de chose. — Qui agit d'une façon capricieuse. — Pronom personnel.
- Avais des idées d'une certaine sorte. — Partie de l'administration qui a pour objet l'entretien des voies publiques. — Emiettée entre les doigts.
- Pronom personnel. — Se suivent dans "syntaxe". — Fleuve côtier de France. — Ouverture par laquelle coule l'eau qui fait mouvoir un moulin.
- Disposés en lignes ondulées. — Ensemble des marchandises qui font la charge entière d'un navire. — Ville d'Autriche.
- Ville d'Italie. — Quatre. — Insérer sur. — Orgueilleux, hautain.
- Adjectif possessif. — Voyage sur mer. — Fête de la nativité de Jésus-Christ.
- Celui qui fait partie de l'armée. — Pronom démonstratif. — Qui aspire aux mêmes avantages d'une autre.
- Le meilleur en son genre. — Potage d'origine espagnole, dans lequel il entre plusieurs viandes et divers assaisonnements. — Très petite ouverture de la peau. — Préfixe indiquant que l'idée de terre figure dans le mot composé. — Fatigué.
- Retranchée sur les bords. — Devient rouge. — Embellie.
- Prénom féminin. — Connu. — Sultan toure de 1640 à 1648. — Celui qui est à la tête.
- Décharge de plusieurs fusils. — Perdre son poil. — Symbole chimique.
- Rendre hostile. — Se suivent dans "pipe". — Qui aliment la guerre.
- Ce qui précède. — Donne plus d'éclat. — Cherche à découvrir.
- Bien établi. — Rideau qui se lève et se baisse devant une fenêtre. — Adjectif possessif. — Petit oiseau.

Verticalement

- Combat général entre deux armées. — Rend la navigation difficile. — Se suivent dans "papa".
- En forme d'oeuf. — Ancien loup. — Peine capitale. — Port dans l'île de Ré.
- L'emploi, la charge qu'on exerce. — Préfixe de duplication. — Prisons.
- Immersion du corps dans l'eau. — Desseins délibérés d'accomplir tel ou tel acte. — Rivière de l'Asie centrale.
- Actions cruelles, horribles. — Pierre

- enchâssées dans un chaton. — Défunt depuis peu.
- D'un verbe gai. — Onomatopée du bruit d'un coup. — Chef-lieu de canton (Basses-Pyrénées). — Ville de Norvège.
 - Etre maître de, maîtriser. — Qui manque de courtoisie. — Détériorées par le frottement.
 - Préfixe. — Qui est du Nord-Ouest. — Vérifier et reconnaître comme vrai. — Terminaison d'infinifit.
 - Personne qui dirige une intrigue. — Altesse royale. — Note de la gamme. Ancienne forme de "oui". — Lettre de l'alphabet grec.
 - Eau-de-vie. — Privations de la liberté d'action. — Imprimer pour la vente.
 - Pronom indéfini. — Prénom masculin. — Appareil enrégistré qui indique d'une façon continue certains caractères du vent.
 - Câble auquel on attache la bouée d'une ancre. — Etat de ce qui est algide. — Ville d'Arabie.
 - Qui lie ensemble des choses de même nature. — Pronom. — Nom d'une illustre famille de Rome.
 - Confondu en un. — Négation. — Animal fabuleux, à corps de cheval. — Fit usage.
 - Fleuve de Russie. — Trait de plume. — Substances mucilagineuses, qui découlent de certains arbres.
 - Qui n'a pas encore reçu de nom particulier. — Donner de l'air. — Bisons.
 - Possédé. — Une des Cyclades. — Soulèvement intérieur. — Terminaison de verbe.
 - Action de faire une répartition de vivres, de combustibles. — D'un verbe pronominal signifiant faire un grand cri.
 - Conjonction. — Forteresse de Crimée. — Tête d'une tige de blé.
 - Absence de tête. — Pronom. — Adverbe de lieu. — Boîte à bijoux.
 - Intérêt d'une somme. — Général américain. — Chemins de ville. — Pièce de feu d'artifice.

Solution du problème de janvier



L'AMANT DE VENUS★ (Suite de la page 25)

ressuscité tout le monde et où il s'arrêta rassasié. Ce fut à moi de questionner.

— Moi? dit-il, Oh! il ne s'est rien passé d'extraordinaire. On vit tout doucement.

— Comment, rien d'extraordinaire? j'insistai.

— Ben, je vais t'expliquer. Et d'abord tu prendras bien une autre bouteille. Mais si! mais si!

Le bouchon arraché, il étala son histoire.

Ses examens de notariat passés avec succès, il était retourné à Lachute, chez son père. Il y avait eu dispute à propos de je ne sais quoi et mon Sabourin en rupture de foyer était revenu à Montréal, avait erré sur les quais et s'était réveillé un matin, engagé comme... aide-cuisinier, à bord d'un transatlantique qui descendait vers la mer!

A Liverpool, il lui avait pris fantaisie de changer; il était parti comme garçon de bord sur un cargo qui transportait du charbon de Cardiff à Gènes. Bref, cela avait duré un an et demi et il s'était trouvé un beau jour à Cherbourg où son bateau faisait escale.

L'air de France lui avait monté à la tête, comme à tout canadien-français d'ailleurs. Il avait déserté, avait pris du service dans un hôtel. Il y avait là une femme de chambre; après trois mois ils étaient liés.

Tout ce temps, je gardais à l'esprit ses amours d'autrefois; je guettais le moment où Vénus sortirait soudain de son récit comme jadis Aphrodite émergea des flots. Nous y étions donc.

"Je me doutais bien" lui dis-je "qu'il y avait là dedans un tour de Vénus."

— Ah! tu te rappelles, mon vieux? La Vénus de Vélasquez! Tu te rappelles. J'avais son image dans ma chambre. C'est un peu pour elle que j'ai traversé l'Atlantique. Sais-tu pourtant que je ne l'ai pas vue; je ne suis jamais allé à Londres! Dans le temps, hein! j'avais son image dans ma chambre. La déesse! J'étais sûr, sûr comme de mon existence, qu'il ne pouvait y avoir rien au monde qui put seulement approcher d'une pareille beauté. Toi, tu blasphemais; tu me disais que ce portrait n'était celui que du modèle; et que ce que j'admiraais si passionnément c'était après tout une femme payée par Vélasquez pour poser nue dans l'atelier pendant une demi-journée, à tant de l'heure. Mais il y avait le peintre, le génie du peintre qui d'une fille, avec quelques tubes de couleur avait fait ce soleil de chair, ce vase de toutes les voluptés; qui pour l'éternité l'avait fixée sur la toile par l'éclat de foudre de son génie.

"Eh bien, je l'avais rencontrée un soir à Cherbourg, ma Vénus, et dans un bal-musette encore! Est-ce croyable? Je n'avais eu qu'à la voir de dos pour la reconnaître. C'était elle, fulgurante! Belle au-delà de toute expression, belle à faire hurler Vulcain à faire déli-

rer Jupiter. Et je l'ai à moi. J'ai eu cette veine insensée. L'Olympe à domicile, mon vieux! Hein! pour moi, Sabourin!

Nous en étions à la troisième bouteille de Saumur et je sentais que l'ambrosie lui chauffait la cervelle. Moi-même je commençais à ne plus savoir si j'étais bien sur terre, ou à mi-chemin entre la terre et l'Empyrée.

Il continuait: "Elle était de Saint-Malo et son père ayant cassé sa pipe, elle a hérité de ça." Il eut un geste large, le geste de Neptune fendant les flots, de Jupiter ouvrant les nuées. Mais ça, c'était le cabaret, ses huit tables de marbre, ses chaises de fer, son comptoir à bière, le panthéon de ses bouteilles, la sciure sur le plancher, les joueurs de manille; le tout flottant comme entre deux eaux dans le relent de marée qui suintait de partout.

"Alors je suis installé ici. Je suis le patron. Monsieur Armand, c'est moi. C'est la bonne vie, tu sais. C'est moi le patron! Louise et moi, c'est comme deux tourtereaux."

A ce moment il se fit un remue-ménage dans l'arrière-boutique. Josette, la serveuse, était disparue; mais on entendait sa voix derrière la porte; une autre voix aussi, solide et un peu aigre, autoritaire. Je devinai. Vénus! J'allais voir Vénus!

Le vantail s'ouvrit brusquement et sur le pas apparut une femme qui s'immobilisa, les poings sur les hanches. Sabourin, qui me faisait face, ne pouvait point la voir. Elle nous regardait fixement.

Elle était laide; non, pas même! Plutôt lourde que grasse, plutôt sans couleur que blonde, vêtue d'un caraco souillé, des mèches pleureuses dans le visage, les yeux d'un noir sans paillettes, à ses lèvres lie de vin pendait un mégot. Elle avait pu être belle, peut-être. Mais aujourd'hui.

Voyant mes yeux fixes, Sabourin eut un sursaut. Il tourna un peu la tête, juste assez pour explorer du coin de l'oeil la porte du fond. Puis il se leva doucement, s'appuyant sur ses mains où quelques poils roux se hérissaient sous l'effort; et sans autrement bouger, il appela d'une voix rude, qui râclait la gorge: "Josette!"

La serveuse s'approcha.

— Dis-donc, espèce de traînée, tu pourrais te grouiller un peu. Il y a une demi-heure que monsieur attend pour régler."

Alors, sa poitrine sifflant péniblement comme un soufflet crevé, les épaules tombées, il me regarda avec des yeux étranges, subitement ternis, des yeux de chien terrifié, des yeux qui me demandaient en grâce de comprendre et de ne rien dire.

"Alors nous disions, un bock et trois bouteilles de Saumur, ça sera vingt et un francs."

Et se tournant vers les habitués il gueula:

"Allez, vous autres, on ferme!"



Vous pouvez m'aider à mieux faire mon travail de guerre...

JE SUIS opératrice de téléphone sur longue distance. En temps normal, mon travail consiste à transmettre promptement et correctement vos appels de longue distance. Mais présentement, tout mon temps est pris par des messages d'importance vitale se rattachant à nos forces armées et à nos industries de guerre. Je sais que la durée de la guerre peut dépendre de la façon dont je

transmets ces appels. *Vous* pouvez m'aider à tenir les lignes de longue distance libres pour les messages de guerre en évitant les appels non essentiels, spécialement aux centres d'activité guerrière, en appelant aux heures de relâche, en demeurant près de votre appareil jusqu'à ce que votre appel soit complété et en faisant chaque conversation brève et du genre affaires. Merci.



TRANS-CANADA TELEPHONE SYSTEM

THE BELL TELEPHONE COMPANY OF CANADA

Alors que le suspect cherche, celui qui le "couvre" doit disparaître. Le suspect presse les deux boutons "haut" et "bas" et saute dans le premier lift qui passe. Si quelqu'un tourne le coin et le poursuit, il essaiera sa dernière chance: il se fauilera à la salle de toilette, surtout si celle-ci possède plusieurs sorties. Inutile de raconter par le menu les ennuis de l'agent qui doit le retrouver dans ce dédale.

Après des mois de travail, l'agent en charge conclut qu'il n'y a rien de sinistre dans les plans de l'Italien. Ses conversations téléphoniques, ses amis et les amis de ces amis montrent qu'ils n'ont aucun rapport avec le système d'espionnage italien et que de plus, ils sont fatigués du Duce. Il organise des réunions à seule fin d'amener ses amis à dépenser à sa taverne. C'est à peu près tout le mal de l'affaire. Mais il pourrait être approché plus tard par le service de l'intelligence italien et devenir alors dangereux. Aussi le signor Ricco sera-t-il visité de temps en temps.

Durant ce temps, l'imprimerie de Mme O'Brien est devenue un cas de premier ordre. Des enquêtes tenues par la police, qui fait beaucoup du travail de bêche du FBI, révèlent que la boutique appartient à un vieux Norvégien qui imprime des cartes de Noël et des dépliants commerciaux. Ses employés sont allemands mais ils sont tous naturalisés américains et possèdent d'excellents dossiers. Il fait de bonnes affaires et paie bien ses taxes. Le téléphone n'a révélé que des conversations régulières. Les employés n'étaient coupables que de visiter les tavernes allemandes avec des amis inoffensifs. Mais l'agent en charge ne peut oublier que Mme O'Brien les a vus brûler

le contenu des paniers. L'Intelligence militaire l'a informé que, quelque part dans ce district, il existe une imprimerie qui fabrique des pamphlets séditieux destinés à être distribués aux camps de l'armée. L'Intelligence navale a trouvé de faux laissez-passer qui ont permis aux saboteurs de visiter les quais et les arsenaux, ces laissez-passer étant du même caractère que celui des pamphlets. Le soupçon de l'agent en chef devient plus précis. Il a une idée!

Le surintendant de l'immeuble est approché et surveillé jusqu'à ce que le FBI soit certain qu'on peut s'y fier. Un agent le traite à la bière. "Oui", raconte-t-il, "il y a des choses étranges au sujet de cette boutique, un homme y dort tous les soirs. Ils ne laissent passer aucun inconnu en arrière du bureau et ils ont un système de photographie très élaboré". L'agent n'est pas très impressionné, mais à la fin, le surintendant ajoute: "Ils font un gros commerce avec les camps de l'armée". Une fois qu'il nettoyait près de la porte de la chambre d'expédition, il les entendit dire: "Celle-ci est pour le camp Dix, celle-là pour le camp McClellan et ainsi de suite".

Cette déclaration achève de convaincre l'agent en charge. Il est évidemment sur une grosse affaire. Le chef d'une telle organisation doit être un nazi important qui amènera au FBI d'autres nazis aussi importants. L'agent sait aussi qu'un seul faux pas donnera l'alarme et fera disparaître l'organisation nazie, qui préférera reprendre ailleurs ses activités. Ici le FBI doit procéder selon les règles d'une véritable science policière.

Au département de la justice, le directeur Hoover a un groupe des meilleurs savants du monde en

criminologie. Ils ont élaboré des méthodes et des trucs qui peuvent se comparer avantageusement à l'organisation nazie. Ils ont de petits microphones qui peuvent être cachés un peu partout. Ils ont des microphones stéthoscopiques capables d'enregistrer un souffle de l'autre côté d'un mur assez épais. Ils ont des dictaphones automatiques qui ressemblent à des serviettes et fonctionnent par batteries; déposés dans la chambre d'un suspect, ces appareils enregistreront chaque mot, pendant 24 heures. Pour les codes et les encres secrètes, ils ont des cryptographes et des chimistes qui peuvent défricher n'importe quel code et faire réapparaître n'importe quelle encre.

Dans l'atelier d'imprimerie "un inspecteur du téléphone" installe un microphone dans la boîte téléphonique. Chaque mot parlé va aux acoustiques d'un agent posté quelques étages plus haut. Les inspecteurs de la poste vérifient les lettres reçues ou expédiées. Dans la bâtisse de l'autre côté de la rue, il y a un agent bien caché avec une camera à télescope. Sur la rue, aussitôt qu'un couple part à la poursuite d'un suspect, un deuxième groupe se place aussitôt en surveillance pour filer le prochain individu à quitter l'endroit; plus de 20 agents peuvent être ainsi affectés à un seul cas.

Les fautes, les désappointements sont inévitables et parfois navrants. Juste comme le propriétaire de la boutique doit rencontrer son chef nazi, il se sert du truc du métro et l'agent doit abandonner la poursuite. Il peut se passer des mois avant de pouvoir retracer le type, mais tant pis! Il faut s'imposer cette prudence afin d'éviter d'attirer l'attention du

suspect. A la fin, les associés de l'imprimeur ont été découverts. Les microphones ont révélé que les imprimeurs sont réellement membres d'une organisation nazie qui envoie de la littérature subversive dans les camps de l'armée. Le service allemand de camionnage qui transporte ces imprimés et la méthode de distribution aux camps, ont été découverts en coopération avec l'Intelligence militaire. Nos G-men ont maintenant ce qui leur faut.

Un matin, à bonne heure, un véritable contingent d'autos sort des garages du FBI. Les maisons des espions ont été étudiées, en cas de résistance, ou de tentative de fuite, et en même temps l'Intelligence militaire entreprend une enquête dans les camps. Le cas de la boutique d'imprimerie est réglé. Il n'y aura plus qu'à faire le procès.

Il y a trois ans, la section de contre-espionnage du FBI était la risée des agents étrangers. Entraînés à lutter contre la pègre américaine, ils avaient peu de connaissance de la technique et de l'organisation des experts de la Gestapo et du Comintern. Les officiers du service de l'Intelligence n'étaient pas considérés à leur juste valeur par Washington, qui maintenait leur personnel au minimum. Le personnel de l'Intelligence du State Department ne comprenait qu'un seul homme. Il y eut fort à faire pour secouer l'indifférence du Congrès et du peuple lui-même et l'on n'y a réussi du reste que depuis quelques mois. Que le pays soit reconnaissant envers ces hommes!

Le FBI et les officiers de l'Intelligence ne reçoivent jamais de médailles, mais ce ne sont certes pas ceux qui en méritent le moins!

LE LEGIONNAIRE DE MISS BRENT ★ (Suite de la page 12)

Monti, tant que vous auriez la pudeur de cacher notre parenté. Je l'aurais fait, mais cette fois tout est changé. Tout est changé parce qu'il y a la guerre, je ne sais pas si vous en êtes informé, et que ces détails ne comptent plus. J'aurais tout supporté autrefois pour que la carrière d'un homme tel que sir Edward n'ait pas à souffrir de votre infamie. A l'heure actuelle cette carrière ne dépend plus de misérables rapports ni même d'un scandale intime. Il va commander dans le corps expéditionnaire et ses actions parleront pour lui. Le reste, je le répète, ne compte plus.

— Bon Dieu! dit-il... Je suis ici depuis trois jours et je suis déjà signalé. Ce n'est plus tenable.

— Parfait. On vous prendra une fois de plus. On trouvera peut-être une prison dont vous ne vous sauverez pas. Savez-vous que pour nous autres, le jour où nous apprendrons que c'en est fini de vous, que vous êtes enterré, ou pendu, ce sera un soulagement, une joie?

— Ne parlez pas ainsi, dit-il. C'est la guerre...

— Alors?

— Je pourrais faire des choses... j'y ai songé. Croyez-vous que j'aime ma vie? Mais vous ne connaissez pas cette barrière-là que j'ai franchie... On ne repasse pas de l'autre côté. Jamais... Ou bien il faut des circonstances exceptionnelles et la guerre en est une!

— Quoi?

— Il y a la légion française. Ce qu'ils appellent la Légion étrangère. C'est vrai, j'étais venu ici pour... naturellement pour vous demander de l'argent. Mais depuis ce matin je ne pense plus qu'à ça: partir sur le continent, jusqu'à l'un des comptoirs français...

Miss Brent connaissait peu son neveu en particulier et encore moins les hommes en général, mais elle était certaine qu'en ce moment le garçon qui lui parlait était sincère. Pourtant, elle objecta:

— Vous êtes bien arrivé jusqu'ici.

— Oui... en calculant juste... et au bout de mon rouleau.

— Je vois...

— Un bateau part demain...

— Je sais. J'embarque sur ce bateau. N'y comptez pas, il ne reste plus une place.

— Je connais un steward des secondes... Il se nomme Alphando. Il me trouverait bien un coin, lui.

— Et... combien vous faudrait-il?

— Alphando demande cinquante livres...

— Attendez-moi.

Rien ne bougea pendant son absence, sur les traits énergiques et nets du jeune homme. Le regard perdu, il subissait la palpitation stellaire. Les pas de la tante Dolly firent crisser le gravier.

— Tenez. Voici cinquante livres, et vingt de plus, pour vous.

Sa voix était rauque.

— Vous saviez que ma soeur Edly, lady Grenhor, était morte?

— On me l'a dit, oui... On m'a parlé aussi du petit... C'est vrai

que j'aurais bien aimé le voir... Tant pis... Et merci!... Je ne vous promets pas... Je ne promets rien, mais vous verrez

Miss Brent trouvait toujours la réplique qui convenait.

— Faites-vous tuer bravement... Je penserai à vous... comme on pense à un neveu.

* * *

— En place pour l'exercice d'alerte!

Sur tout le bateau, la voix des hauts-parleurs couvrait le bruit des conversations:

— Suivez les indications affichées dans les cabines, les coursives et les lieux de réunion! Rassemblement aux postes d'évacuation!

Ce fut le branle-bas que connaissent tous ceux qui ont fait une traversée, même en temps de paix. Cette fois, personne ne songeait à plaisanter.

— Est-ce bien la peine de faire

participer Trott à l'exercice? avait demandé miss Brent.

— Le bébé? Mais certainement, Madame. Tous les enfants.

Poal défendait comme elle pouvait son précieux fardeau dans la foule.

— Avancez donc! criait le chef d'embarcation. Les enfants avec leur mère, en tête! Pas vous! (Ceci s'adressait à miss Brent qui voulait suivre). Vous, la petite dame au poupon...

Poal parvenait à se dégager, à prendre sa place, tout en rajustant l'habillement de l'enfant. Le médecin du bord se trouvait là, fumant sa pipe en dépit du règlement, adossé au bastingage.

— Oh! Oh! fit-il. Voici une jeune personne bien sage. On la bouscule et elle ne crie pas.

De loin, miss Brent lui adressa un regard qui signifiait: "De quoi celui-là se mêle-t-il?" Le docteur avait ôté sa pipe de sa bouche pour se pencher vers Trott.

— Est-ce qu'il respire toujours de la même façon?

— S'il respire?

— Toujours de la même façon, reudit complaisamment le docteur qui souriait en jouant avec les doigts du bébé.

— Je ne sais pas... Il est peut-être un peu oppressé. Voyez, il n'a pas ses bonnes couleurs. C'est tout le monde, assurément.

— Assurément! Je pourrai tout de même le voir dans la soirée. Quelle cabine?

Tante Dolly s'était frayé un passage:

— Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il avec Trott, Poal?

— C'est ce monsieur qui...

— Excusez-moi... Docteur Harold! Vous êtes la maman?

— Miss Brent!

— Oh! parfaitement. Brent! Pas parente avec les antiquaires de Stafford street, Bombay?

— Avec les antiq..., suffoquait tante Dolly. Vous plaisantez! Je suis la belle-soeur de sir Edward Grenhor!

— Oh! Excusez. Mais la maman de bébé?

— Il n'y a pas de maman. C'est moi!

— Parfaitement... Je pensais donc que le jeune homme — c'est un garçon, n'est-ce pas? — avait une légère difficulté avec sa gorge? Non? Une fin de rhume?

— Trott n'a pas été enrhumé.

Le regard de la demoiselle tout à coup, devenait fixe:

— Mais oui! Comme il est pâle!

— Ce n'est rien, dit le souriant docteur. Je passerai tout à l'heure.

— Cabine 14...

L'exercice n'allait pas jusqu'à mettre à la mer les canots. Le paquebot n'avait pas ralenti sa vitesse. On annonçait le dispersement. Depuis le départ d'Ockley, miss Brent n'avait pu chasser de sa pensée l'image de son redoutable neveu, qui, sans doute se cachait quelque part sur le bateau...

Mais maintenant qu'importait Monti? Qu'importait tout ce qui n'était pas Trott, la santé de Trott?

Trott était bien calme, dans son petit lit, mais son regard ne suivait pas les gestes des autres avec sa vivacité habituelle. Et puis ses joues étaient pâles, incontestablement. Il respirait court et il gardait la bouche ouverte.

On frappait à la porte. C'était le docteur. Il ne fumait pas sa pipe, et il ne souriait pas. Il remarqua l'effet produit par son air

préoccupé et il eut un rire bizarre:

— C'est à moi qu'il arrive un ennui, mais c'est sans importance. Voyons ce qu'il en est, avec ce petit bonhomme.

A peine eut-il poussé une cuiller dans la gorge de Trott que la face ronde du bébé se contracta et qu'une toux jaillit, sèche, rauque, prolongée en spasme. Le médecin examinait la cuiller.

— Vous croyez que c'est?

Il fit "oui" de la tête.

— La diphtérie?

— Nous serons fixés dans un instant. Mais, pour moi, il n'y a pas de doute.

Les deux femmes le regardaient sans mot dire.

— Eh bien! quoi? Ce n'est pas grave! La guérison est instantanée, automatique, tout le monde sait cela. Il suffit d'avoir ce qu'il faut.

— Et naturellement vous avez...

— Du sérum? Bien sûr! Un bateau comme celui-ci, ce serait malheureux. Vous n'avez pas visité l'infirmerie? D'ailleurs on ne l'y transportera pas. Vous allez le garder ici. Attention aux courants d'air: j'aime mieux qu'il ait un peu trop chaud. Aucune nourriture, n'est-ce pas? Et surtout, pas d'inquiétude, hein?

Le docteur Harold avait retrouvé son sourire pour prendre congé de miss Brent, mais il l'avait perdu à nouveau quand il escalada l'escalier de la passerelle et s'arrêta devant le commandant.

— Vous avez une minute, commandant?

Celui-ci passa le quart à son second et poussa le médecin dans la petite chambre des cartes.

— Vous n'allez pas me dire qu'on vous a cambriolé?

— Pourquoi? Je ne suis pas le seul?

— Cela s'est passé pendant l'exercice d'alerte. Trois passagers de première se sont plaints qu'on leur eût subtilisé leur portefeuille. Deux cabines de luxe ont été visitées. Notre inspecteur pense connaître le coupable: un certain Monti se serait glissé à bord. Que vous a-t-on pris?

— Ceci...

Il montrait le bout de chaîne qui pendait encore près de la poche de son pantalon, un maillon tranché net.

— Votre portemonnaie?

— Une bourse, un porte-monnaie, appelez ça comme vous voudrez.

— Beaucoup d'argent?

— Dix roupies.

— C'est ça qui vous fait pleurer?

— Ecoutez, commandant. C'est là que j'ai l'habitude de serrer la clef de l'armoire à drogues...

— Je vois... Et il n'existe pas d'autre clef de cette armoire?

— Si... Généralement l'infirmerie en garde une...

— Bien. Alors?

— Alors, il m'arrive souvent, quand j'ai besoin d'ouvrir cette armoire et que l'infirmerie se trouve près de moi, de lui emprunter sa clef, par paresse, pour faire l'économie d'un geste... Et puis il m'arrive aussi, ensuite, de remettre cette clef dans mon porte-monnaie, machinalement.

— Si bien que les deux clefs ont été volées avec le reste!

— C'est cela même.

— Eh bien! on retrouvera le voleur et on retrouvera les clefs.

— Il me les faut tout de suite Les ampoules de sérum anti-dyphtérique sont là-dedans, et j'ai un gosse qui a le croup.

— Diable!

Les deux hommes se regardèrent, un instant, puis le commandant décrocha le téléphone acoustique et dit quelques mots. Deux minutes après l'inspecteur Wolf entra dans la pièce.

— A vos ordres, commandant.

— Quand comptez-vous mettre la main sur votre animal?

— Hum! Pas avant l'escale. Je suis seul. Le navire est grand. Bombay est prévenu. La police montera à bord. A moins que le bougre ne leur file entre les doigts, à la nage...

— Bon. Je vais vous donner dix hommes. C'est assez? Vous allez me passer le sabot au peigne fin. Il me faut ce Monti avant la nuit. Il a volé la clef des médicaments et la vie d'un moutard en dépend.

* * *

Au bas de la passerelle, le docteur Harold rencontra miss Brent. Impossible à l'éviter.

— Je me suis renseignée, docteur. Il y a d'autres médecins à bord. On peut faire une piqûre tout de suite. Qu'est-ce que nous attendons?

— Je n'aurai les ampoules que dans la soirée... mais tranquillisez-vous, il n'y a pas urgence.

— Pourquoi attendre?

— Voilà... Je n'ai pas les clefs...

— Vous... vous avez perdu?

— Je n'ai rien perdu... On les a volées. Oui. Il y a un voleur à bord. Il a opéré pendant l'exercice, quand tout le monde s'agitait et gagnait le pont... Mais on le prendra. Tenez, voici l'inspecteur Wolf.

On avait donné à Wolf deux officiers, trois quartiers-maîtres et cinq stewards. Et Wolf grommelait:

— Je n'ai jamais travaillé dans ces conditions! Il faudrait d'abord consigner tout le monde et fermer toutes les cabines! Que voulez-vous que je fasse si chacun est libre de circuler?

— Cette armoire, disait miss Brent, on ne peut pas l'ouvrir autrement? La forcer?

— On peut la desceller de la cloison, mais après? C'est une armoire d'acier, une sorte de coffre-fort. La forcer, même si c'était possible, ce serait casser toutes les ampoules... Non, ce qu'il faudrait, c'est un cambrioleur habile. Et encore?

Miss Brent avait-elle écouté? Son visage haut en couleur était tourné vers la mer. La couperose y dessinait ses résilles sur un front livide. Le docteur ne s'étonnait pas d'une telle émotion, qui avait cependant une cause supplémentaire, qu'il ne pouvait deviner. Elle avait le regard absent, lointain, de quelqu'un qui cherche. Et elle cherchait, en effet, de toutes ses forces. Elle cherchait un nom qu'elle avait entendu une fois...

* * *

— Miss Brent!... Miss Brent!...

Inutile d'expliquer, d'ajouter quoi que ce fut. On percevait assez le gargouillis de l'air dans la petite gorge... Et les poings frêles qui battaient les draps!...

— Miss Brent!

— Laissez-moi, Poal!

Poal ne comprenait plus. Sa maîtresse restait là, prostrée dans ce fauteuil, sans mouvement, alors que Trott...

Tout à coup, miss Brent se dressa, avec un cri:

— J'y suis! Alphando!

* * *

Au bar des secondes, le serveur s'inclinait, la serviette correcte-

ment maintenue sous la manche de sa veste blanche. Il allait dire sans doute: "Madame désire?" mais il en fut empêché par le regard qu'il rencontra.

— C'est vous, Alphando?

— Je... C'est bien mon nom.

— Sortons d'ici. Suivez-moi.

Miss Brent regarda l'homme une seconde fois, et il la suivit.

Un instant plus tard, suant de peur, il la poussait dans une cabine où un ventilateur brassait l'air moite. Il y avait là quatre couchettes, deux par deux.

— C'est chez vous ici?

— Chez ma femme... ma femme et ses collègues.

Deux formes féminines étaient allongées de part et d'autre. Alphando secoua l'une d'elles:

— C'est cette dame qui m'a obligé...

Hervé Monti s'était retourné d'un bloc. A la rigueur, on pouvait reconnaître son visage sous le serretête, mais ainsi équipé en femme il était bien moins plaisant à voir.

— Vous? dit-il. C'est vous qui allez me livrer?

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Bon! Cette bêtise de tout à l'heure? Parce que je n'avais plus d'argent, bien sûr.

— Je vous avais remis vingt livres de plus que votre passage?

Il hochait la tête avec un rapide clin d'oeil vers Alphando:

— Celui-là n'a pas été long à le deviner...

— Donnez-moi les clefs du docteur!

— Quoi?

— Les clefs qui étaient dans un porte-monnaie que vous avez pris.

— Ah! C'était un docteur? Non, j'ai trouvé là-dedans une dizaine de roupies. J'ai jeté le reste par-dessus bord.

— Alors, il ne reste plus qu'un moyen. Habillez-vous.

— Vous tenez absolument à me livrer?

— Comprenez-moi bien et vite. Je veux que vous veniez ouvrir une armoire dans l'infirmerie.

— Livrez-moi si vous en avez le coeur. Je ne bougerai pas.

— Si, Robert, vous allez venir...

C'était la première fois qu'elle employait son prénom véritable.

— Dans l'armoire, il y a ce qu'il faut pour empêcher le petit Trott de mourir.

— Le petit Trott?

— Oui, mon... votre cousin, le petit Trott. La dyphtérie ne pardonne pas quand on ne peut pas la soigner.

Elle se tut. Il ne bougea pas tout de suite. On comprit vaguement qu'il demandait: "C'est vrai tout ça?" Puis, aussitôt, sans attendre de réponse: "Naturellement, c'est vrai..."

— Eh bien! il va me coûter cher, le bébé cousin! Allons Phand, mes frusques!

* * *

La région des secondes était à peu près déserte: c'était l'heure du dîner. Celle des premières était plus animée: on se rendait à table. Dans les coursives, dans l'ascenseur même où tante Dolly se précipita, ils passèrent sans encombre.

Ils traversèrent l'infirmerie où geignait un matelot dont on venait de renouveler le pansement. Ils entrèrent dans la petite salle d'opération. Le docteur Harold et l'infirmerie étaient debout devant le panneau émaillé de l'armoire. On les devinait excédés d'avoir essayé dans la serrure tout ce qu'ils

avaient pu réunir de clefs, de crochets, de ferrailles diverses.

— Laissez faire mon jeune ami, voulez-vous? dit miss Brent.

Hervé Monti s'approcha sans hâte. Il constata d'un faible haussement des épaules l'inanité des efforts précédents. Il chercha sous ses vêtements, entre sa ceinture et sa peau, une trousse plate dont il tira de très menus instruments qu'il examina tour à tour.

Le temps passait. Miss Brent se tourna vers l'infirmière:

— Ne pourriez-vous pas aller voir un instant, près du petit?

La jeune fille acquiesça. Avant qu'elle ne sortît, le docteur Harold lui glissa quelques mots à voix basse.

Hervé Monti travaillait toujours, avec des gestes mesurés, sérieux. Il

n'entendit pas, ou ne voulut pas entendre que d'autres personnes pénétraient dans la pièce.

Il s'était décidé. Il avait fixé son choix sur un minuscule morceau de métal, bizarrement articulé, qu'il semblait façonner à petits coups d'ongle. Parfois, il essayait son instrument. Et voilà que la porte de l'armoire pivota, s'ouvrit comme d'elle-même. Chacun, derrière Hervé Monti, fit un pas en avant.

Maintenant, le docteur Harold était parti vers la cabine 14, tenant dans ses mains une boîte d'ampoules parmi d'autres objets.

Hervé Monti restait adossé à la cloison, bien éclairé par le globe du plafonnier. Sa trousse avait disparu, discrètement retournée à sa retraite invisible. Une goutte de sueur brillait sur son front.

Devant lui, il y avait le commandant du bord et l'inspecteur Wolf. Il était évident que ce dernier allait parler, mais miss Brent le devança. Un instant plus tôt on aurait pu craindre pour elle une attaque de nerfs. Il n'en subsistait aucun symptôme. Elle vint se placer devant Monti.

— Voilà, dit-elle. Je vais aller auprès de mon malade qui, je l'espère, ne risque plus rien. Mais avant toute chose je dois vous dire ceci: Vous, Monsieur, — elle s'adressait alors à l'inspecteur, — sachez que les passagers qui ont été victimes d'un vol sur ce bateau seront remboursés ou indemnisés. Vous voudrez bien vous entendre avec moi par la suite à ce sujet.

Wolf ne sourcilla pas, et il se tut. Tante Dolly chercha du regard

les yeux du commandant qui scillaient quand elle reprit:

— Commandant, j'affirme que le jeune homme qui est derrière moi est mon neveu. Il se nomme Robert Harwood et je n'ai jamais menti. Sa mère, mistress Harwood, était née Mabel Brent, et elle était ma soeur. Il va s'engager dans la légion française. J'y veillerai et je ferai intervenir au besoin sir Edward Grenhor, membre du conseil supérieur du War-Office, qui est son oncle et mon beau-frère. Ceci pour vous dire que, jusqu'au continent, ce garçon voyagea sous ma sauvegarde.

Le commandant avait trente-cinq ans de mer, vingt ans de commandement et l'habitude des fortes têtes. Il regarda miss Brent et dit: — Certainement, Madame.

LE GENERAL SIKORSKI ★ ((Suite de la page 14))

noyau de l'armée polonaise en France, s'étaient joints les soldats polonais qui ont évité la captivité et ceux qui se sont échappés de camps russes et allemands. Ils passaient par la Hongrie, la Roumanie, l'Italie, marchant souvent à pied durant des semaines, usant de toutes les ruses, bravant tous les dangers. Ils se dirigeaient vers le sol libre de la France et se mettaient à la disposition du général Sikorski, Chef Suprême des Forces Combattantes de Pologne.

Au mois de mai 1940 l'armée polonaise en France dépassait le nombre de 90,000 hommes.

Dans les jours tragiques de juin 1940 cette armée se trouvait dans un danger mortel, devant le tempo rapide de l'avance de l'armée allemande.

Pour le général Sikorski l'heure des graves décisions avait sonné, car chaque heure qui passait pouvait avoir des suites désastreuses pour ses soldats.

L'armée polonaise était à ce moment dispersée un peu partout.

La Brigade de Carpathes reve-

nait justement de l'action à Narvik et elle risquait de se trouver, à son débarquement à Brest, face à face avec les Allemands; la brigade blindée du général Maczek était engagée dans l'ultime et dramatique tentative de défendre Paris; une autre partie de l'armée était sur les postes avancés autour de la ligne Maginot et en Champagne; en Bretagne et partout en France il y avait des camps militaires et d'instruction, d'où d'autres unités étaient prêtes à sortir.

Le général Sikorski convoqua une session hâtive du Conseil des Ministres et une décision fut prise: la Pologne va continuer la lutte...

Le président de la République Raczkiewicz prit le chemin de l'Angleterre.

Durant les nuits du 17 et 18 juin un travail fiévreux se poursuivit à l'Etat Major: l'ordre fut donné au gros de l'armée polonaise de se diriger vers les côtes sud-ouest de la France.

Dans la matinée du 18 juin atterrissait sur le champ d'aviation de Libourne un puissant bombar-

dier anglais; il devait à tout prix retrouver le général Sikorski et se mettre à sa disposition. On savait déjà qu'il fallait s'attendre à l'armistice et que l'occupation de la côte atlantique par les Allemands était d'ores et déjà prévue.

Pour le général Sikorski se posa le dernier problème: le devoir du Soldat lui dictait de rester avec ces hommes, le devoir du Chef de les sauver. Il prit une décision: à 5 hres de l'après-midi il monta dans le bombardier anglais et prenant le chemin le plus court par Nantes déjà bombardée par la Luftwaffe, il atterrissait à 11 heures du soir à Londres.

Le 19 juin à midi Sikorski se rendit à la Downing Street pour rencontrer Churchill.

"Monsieur le Premier Ministre" a dit le général "la Pologne va continuer la lutte. Je mets à la disposition de l'Angleterre, notre alliée, les forces armées polonaises. — Je retourne maintenant en France. Que dois-je dire à mes soldats?"

"Dites-leur, mon Général", a répondu Churchill "que nous sommes des camarades pour la vie et pour la mort. Ensemble nous irons vers la victoire ou ensemble nous mourrons".

A 7 hres du soir les bateaux anglais et polonais ont commencé l'évacuation de l'armée polonaise, qui conformément aux ordres reçus a pu déjà gagner les ports d'évacuation.

Trois heures plus tard le général Sikorski se trouva de nouveau dans le bombardier de retour vers la France pour assister personnellement à l'évacuation de ses soldats. Une force armée de 34,000 hommes a été sauvée en 5 jours.

La devise de la Pologne Combattante "Pour votre et notre Liberté" se réalise aujourd'hui dans le bruit des canons, dans le sang des soldats polonais qui arrosent les champs de bataille dans toutes les parties du monde. Cette devise vit dans la conscience du Peuple polonais qui souffre sous le joug de l'opresseur, mais qui lutte sans défaillance.

Les exploits magnifiques des aviateurs polonais, le courage fou de l'équipage de "Piorun", contre-torpilleur polonais qui a attaqué et fortement endommagé le bateau de guerre allemand "Bismarck".

les luttes héroïques de la Brigade de Carpathes à Tobruk en sont l'éclatant témoignage.

Grâce à la clairvoyance et à la volonté de fer du général Ladislas Sikorski, la Pologne a su former hors de ses frontières une puissante armée de 200,000 hommes, décidés à vaincre ou à mourir pour la cause polonaise et celle des Nations Unies.

Ladislas Sikorski est fier d'être leur Chef.

VINGT DOIGTS

★ (Suite de la page 22)

belle apparence, lorsqu'ils seront redevenus blancs et lisses, coupez les ongles en forme carrée, sans toucher aux côtés, afin de ne pas provoquer une incarnation de l'ongle, si douloureuse et difficile à traiter. Limez bien le bout pour l'arrondir; ceci est important pour éviter de percer les bas; enroulez un peu d'ouate autour d'un bâton d'orange, trempez dans l'eau oxygénée et nettoyez entièrement l'ongle. Asséchez, puis intercalez des petits tampons d'ouate entre chaque orteil pour les séparer les uns des autres avant d'étaler le vernis, cette précaution empêche le vernis de couler sur le doigt voisin. Laissez sécher le vernis et avec le bois d'orange trempé dans un dissolvant gras, enlevez les bavures. Usez du même ton de laque que celui dont vous vous servez pour vos mains.

Tous les matins, en faisant votre toilette, marchez sur le bout des pieds, ceci donne force et souplesse. Si vous souffrez d'un affaiblissement de la plante du pied, consultez un spécialiste qui vous donnera l'appareil nécessaire pour parer à cet inconvénient. Portez des chaussures à talons moyens pour travailler, ne laissez pas une fausse coquetterie entraver votre bon sens car la fatigue occasionnée par des talons trop hauts peut entraîner des complications d'ordre organique et compromettre votre santé.

Il est à souhaiter que les femmes lisent attentivement cet article et comprennent enfin l'importance d'avoir des pieds beaux et sains.

COUSSIN ET TABOURET ★ (Suite de la page 24)

fil, mais travailler la bordure comme suit:

Bordure: 1er tour: * 10 p. de ch., m. s. dans m. d. à environ $\frac{3}{4}$ de pouce de l'endroit où on a commencé les 10 p. de ch. Répéter de * tout le tour. 2e tour: Faire 12 m. d. dans chaque bouclette tout le tour. Arrêter le fil.

Couvrir le coussin avec le tissu à doublure et coudre le morceau croché sur le dessus de façon à ce que la partie festonnée dépasse le coussin.

TABOURET No 9091-B

Fournitures: Coton Perlé "Anchor" de Clark, grosseur 5; 4 pelotes de couleur unie et 2 pelotes de couleur ombrée.

Un crochet en acier "Ship Brand" de Milward, No 8.

Un morceau de bois mou taillé en rond, mesurant environ 10 pouces de diamètre.

Trois butoirs en bois pour porte. Un petit coussin d'environ 10

pouces de diamètre et 2 pouces d'épaisseur.

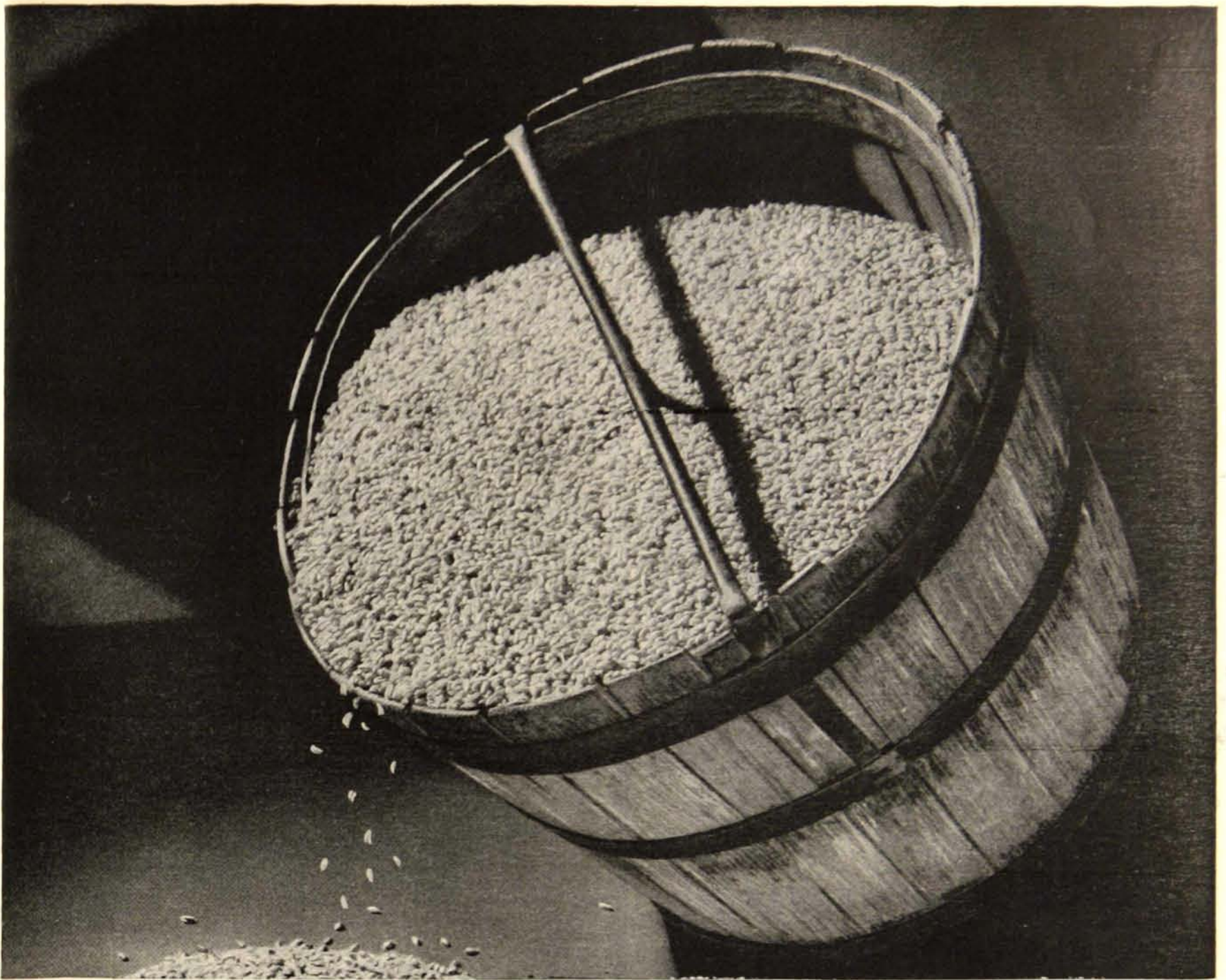
Six douzaines de brochettes de rembourrages.

Commencer au centre; avec la couleur ombrée faire 4 p. de ch. et travailler exactement comme pour le dessus de coussin jusqu'à ce que le morceau mesure $8\frac{1}{2}$ pces de diamètre. Avec la couleur foncée, travailler tout le tour sans augmenter pendant $2\frac{1}{4}$ pces. Arrêter le fil.

Placer le coussin sur le morceau de bois et le couvrir avec la partie crochée, tenant celle-ci bien en place en cousant d'un côté à l'autre par-dessous le bois. Orner de brochettes le bord du tabouret. Visser les butoirs sous le bois.

Abréviations

Point de chaîne: p. de ch.
Maille simple: m. s.
Maille double: m. d.
Point de blé d'Inde: p. de blé d'Inde.



Cette mesure d'un minot, conservée au Musée du Château de Ramezay, Montréal, est, croit-on, la seule qui existe encore. Elle était en usage au Canada durant le Régime Français (avant 1759).

Un minot de blé embêtant pour Hitler

LES champs de blé du Canada et des États-Unis vous ont déjà valu bien des difficultés, Herr Hitler . . . et ils vous en vaudront bien d'autres encore. C'est que de ces champs de blé, nous tirons un atout d'importance suprême dans la guerre—de l'alcool à haute preuve.

Comme vous le savez sans doute, Herr Hitler, l'alcool à haute preuve est essentiel à la fabrication de poudre sans fumée pour nos obus, nos bombes, nos mines et nos torpilles. Vous n'ignorez pas que l'alcool à haute preuve sert à fabriquer du caoutchouc synthétique pour les pneus de nos avions, de nos camions et de nos "jeeps" . . . des produits pharmaceutiques pour nos soldats . . . du verre qui ne se brise pas pour les pare-brises de nos avions . . . et une foule d'autres produits dont notre armée, notre marine et notre aviation se servent pour semer la destruction chez vous.

Chez nous, Herr Hitler, il y a tout ce qu'il faut de blé, tout ce qu'il faut de ressources, pour fabriquer une quantité quasi-illimitée d'alcool pour la guerre—si une nuit nos Lancasters et leurs bombes de 8,000 livres ne survolent pas Essen, Cologne ou Berlin, ne pensez pas que c'est parce qu'il nous en manque—la seule raison c'est que la température n'est pas propice à un raid. Quand votre "Tirpitz" recevra une bordée de mitraille des canons de 14 pouces de nos cuirassés, vous pourrez en faire porter le blâme à l'alcool qui nous permet de fabriquer des obus dévastateurs.

Oui, Herr Hitler, vous êtes bien embêté.

De toutes nos distilleries, au Canada et aux États-Unis, coule un flot ininterrompu d'alcool à haute preuve pour fins de guerre. Et vous pouvez être sûr, Herr Hitler, que ce flot ne sera contenu que lorsque votre dernier canon aura été encloué.

LA MAISON SEAGRAM

Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis consacrent toutes, exclusivement, leur production à l'alcool pour fins de guerre.

Un sourire qui prépare l'avenir

EST CELUI SOUMIS AU TRAITEMENT IPANA



Gare à la "Brosse à Dents Rosée" . . . faites que vos gencives soient plus fermes -- vos dents plus brillantes avec

IPANA ET SON MASSAGE

UN sourire gracieux, attrayant, est un avantage qu'il importe de conserver! Ainsi, pour ce faire, soyez assurés que vos gencives, tout autant que votre denture, reçoivent quotidiennement un traitement spécial.

Vous comprenez que les gencives nécessitent un exercice et un stimulant réguliers — ce dont les privent la nourriture molle et bien cuite de nos jours. Lorsqu'elles sont privées d'exercices, les gencives ont tendance à devenir tendres, sensibles — indiquant quelquefois l'avertissement par une teinte "rosée" qui reste sur la brosse à dents.

Si vous constatez "la brosse à dents rosée", voyez votre dentiste sans plus tarder. Il se peut que le cas ne soit pas grave, mais il n'appartient qu'à

lui seul de juger. Il est fort possible qu'il vous dise que vos gencives ont besoin de plus d'exercice, et il y a beaucoup à parier qu'il vous recommande le salutaire stimulant d'Ipana et son massage.

Car Ipana est plus qu'une bonne pâte dentifrice. Lorsqu'on s'en sert pour masser les gencives avec le bout des doigts ou la brosse à dents, il contribue à leur donner la fermeté et le stimulant dont elles ont besoin — aide à augmenter la résistance contre les graves désordres auxquels elles sont exposées, en les conservant fermes et saines. Adoptez dès maintenant Ipana et son massage et collaborez avec votre dentiste pour conserver vos dents brillantes — votre sourire plus attrayant.

Un produit Bristol-Myers
Fabrication Canadienne



IPANA

Pâte dentifrice

Trois choses à retenir en temps de guerre:

1 Nettoyez vos dents, massez vos gencives chaque jour et voyez votre dentiste régulièrement pour examen.



2 Ne gaspillez pas Ipana. Vous n'en avez besoin que de peu pour nettoyer et masser vos gencives.



3 Remettez au pharmacien un tube métallique vide lorsque vous achetez un nouveau tube d'Ipana.

LES LIVRES ★ (Suite de la page 15)

En quelques jours, ils ont vu s'effondrer leur pays dans un fracas de tonnerre. Et depuis ce printemps tragique de 1940, le monde civilisé éprouve de façon sensible qu'il manque quelque chose à l'univers, puisque la France attend dans le silence le retour des années heureuses, des années fécondes où il lui était loisible de faire entendre aux quatre coins de la planète son message de grandeur et de culture.

Daniel Halévy étudie successivement les trois épreuves qui ont frappé la France au cours des 125 dernières années. Il y a eu 1815 et 1870, comme il y aura longtemps 1940. La cavalcade épique de Napoléon en Europe éblouit nos imaginations d'un mirage héroïque. Ah! que la vie devait être alors exaltante et belle! Quand nous nous dépouillons de tout vestige romantique, nous ne tardons pas à comprendre le cortège de misères qu'entraînait dans son char le conquérant impitoyable. Et après des années de chevauchée napoléonienne, la France devait essayer de se refaire, sous l'oeil hostile des puissances européennes qui avaient longtemps tremblé devant les audaces du Corse et qui entendaient désormais assurer leur sécurité.

En 1870, le Second Empire s'écroulait lamentablement. Bismarck fondait à Versailles l'Empire allemand et préparait les ambitions illimitées du pangermanisme. La France perdait ses deux provinces d'Alsace et de Lorraine et devenait débitrice d'une forte somme qu'elle parvint néanmoins à payer avant l'expiration du délai convenu. En 1815 et en 1870, la situation était pénible, certes, elle n'était pas désespérée. Aujourd'hui, sans rien perdre de notre foi, il est difficile de ne pas s'interroger anxieusement sur ce que l'avenir réserve à la France. Halévy étudie avec une sympathie compréhensive les efforts tentés par le maréchal Pétain pour tirer son pays d'un affreux marasme moral et matériel. Que peut-il faire, sous l'oeil vigilant de l'occupant? Ce livre ne conclut pas, il expose des faits, il suggère des comparaisons, il tente de faire le point. Il fournit des rappels historiques singulièrement opportuns.

LA JAMBE NOIRE

Henri Ghéon,
Librairie Pomy.
\$1.25

Ghéon s'est surtout fait connaître dans la littérature par ses nombreux drames et mystères. On se souvient qu'il vint à Montréal avant la guerre monter ici son jeu de Saint-Laurent. Mais ce n'est peut-être pas là qu'on trouve le meilleur de cet écrivain. Pour ma part, je préfère de beaucoup ses ouvrages comme son *Mozart* et *Les détours imprévus*, car la simplicité voulue de son théâtre ne m'a jamais tout à fait agréé. On lira, je crois, avec un grand intérêt *La jambe noire*, qui est l'histoire romancée à souhait de la vie des saints Côme et Damien.

Ne vous récriez pas: il ne s'agit

pas d'un récit hagiographique selon la formule ordinaire, une lecture édifiante. Ghéon a trop de goût pour s'astreindre à des exercices aussi conformistes. Un tableau lui a donné l'idée d'écrire, à sa façon, la vie de ces deux saints médecins arabes installés en Asie mineure, aux premiers temps du christianisme. Il a centré son récit autour d'un miracle légendaire dont aurait bénéficié un jeune aristocrate de moeurs légères, Aristoclès. Blessé à la suite d'une chute de cheval, les médecins lui greffent une jambe noire empruntée à un nègre qui vient de se noyer. C'est le début d'une succession d'aventures. On imagine un peu les complications qu'entraîne pour Aristoclès la possession d'une jambe noire, surtout dans ses excursions amoureuses. Ghéon conte toute cette histoire avec un art charmant, avec un sens très vif du mouvement et de l'humour. Vous lisez ce livre avec le sentiment de participer vous-même à ces différentes péripéties, tant l'auteur sait faire vivre ses personnages, les mettre en relief et les animer d'un élan qui nous les rend presque contemporains, à tant de siècles de distance.

Ghéon termine son livre en précisant qu'il n'a pas eu l'intention d'écrire une vie de saints. Il s'est simplement inspiré de l'existence réelle de Côme et de Damien et il a laissé la bride sur le cou à son imagination. Il ne dissimule pas toutefois qu'il a composé son récit avec beaucoup de vénération pour ces deux martyrs de la foi chrétienne. Si son livre peut paraître audacieux, il n'en est pas moins respectueux de la grande tradition chrétienne.

UN SEUL ENNEMI: L'ENVAHISSEUR

Paul Simon,
Librairie Beauchemin.
\$1.50

Paul Simon s'est rendu à Londres pour participer au mouvement de la France combattante. Auparavant, il s'est livré en France, pendant plusieurs mois, à une activité clandestine qui lui a permis d'entretenir la volonté de résistance de ses compatriotes. C'est ainsi qu'il a été l'un des fondateurs de *Valmy*, cette petite feuille imprimée et distribuée dans des conditions de péril constant et qui a soutenu les revendications des Français contre les exactions de l'occupant allemand. Quand il a vu que ce travail devenait impossible et que l'étau se resserrait toujours davantage, Simon a réussi à quitter sa patrie.

Il raconte aussi les principaux faits qui ont marqué la vie française depuis la défaite. Il expose avec beaucoup de détails les répercussions de l'occupation dans tous les domaines de l'activité française. Il se montre en particulier très dur pour les hommes de Vichy. C'est dire que s'il écrit sans haine, il n'écrit pas sans passion. Son livre est néanmoins le témoignage d'un Français patriote, incapable d'accepter le fait accompli.

LA PETITE POSTE

CONDITIONS

1. — 05 du mot.
2. — Chaque annonce doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur.
3. — Les annonces doivent nous parvenir avant le 5 du mois qui précède la publication de la revue.
Afin de réprimer tout abus, la direction de "La Revue Moderne" se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier au besoin. Les changements seront faits de façon à respecter le sens de l'annonce. Nous retournerons l'argent, lorsque les annonces ne seront pas publiées.

Montréalais.—30 ans, demande gentilles correspondants montréalais, 22 à 25 ans, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Cécile.—Désire correspondants instruits, distingués, 22 à 25 ans; but: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Rose O'Day.—Désire jeunes correspondants, 17 à 21 ans. C. P. 90, Terrebonne, P. Q.

L. V.—Personne bonne éducation, instruction, demande correspondants de 40 à 50 ans. L. Vigneault, 171 rue St-Calixte, Pleasville, Qué.

Jacqueline.—Demande correspondants âgés 25 ans et plus, but: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Claudette (4).—Correspondants sérieux, distingués, 30 à 40 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jocelyne.—Désire correspondants sérieux et distingués de 28 ans et plus, but: 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mireille.—22 ans, désire correspondants, instruits, professionnels et autres. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mireille De Gaule.—Désire correspondants 25 à 35 ans, instruits et distingués, but: distraction. Rivière du Loup Station, P. Q.

Raymonde.—Désire correspondants, instruits, distingués, sérieux, 26 à 33 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Anita.—Jeune fille distinguée, désire correspondants de la ville, de 30 à 35 ans, sérieux, honnêtes, but: l'avenir le dira! 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Pauline.—Désire correspondants de 18 à 22 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Roger.—Demande correspondants. Photos. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Gisèle.—Demande correspondants instruits, distingués. But? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Berthe D.—Très distinguée et honnête, demande correspondants de 40 à 50 ans pour fins de distractions. But? l'avenir le dira. Casier postal 55, St-Roch, Québec.

J. D.—Distinguée et honnête, désire correspondant loyal, de 22 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lise.—Distinguée, instruite, désire correspondants instruits, distingués, sages, de 35 à 40 ans. Bonne position, but: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Clarinet.—Désire correspondants, gals, 18 à 22 ans, civils ou militaires. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Brunette (3).—Sérieuse trente ans, désire correspondant très éloigné. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Suzy Trudeau.—Désire correspondants, 25 à 35 ans, but: sérieux. 11 Jubilé, Sherbrooke, P. Q.

Florence Richardson.—Désire correspondants, 30 à 40 ans. 93A Galt, Sherbrooke, Qué.

Michelle Landez.—Désire correspondants quelque peu cultivés, honnêtes, sympathiques, affectueux, célibataires, veufs sans enfants, 49 à 60 ans. Un bon camarade sérieux, libre, sera bienvenu. 457 Papineau, Montréal.

Marieline.—Demande correspondants de 40 à 50 ans, but: sérieux. 23, 3ème Avenue, Longueuil.

Gille.—Désire correspondants. Répondra à toutes. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

C. D. T.—Veuve distinguée, 50 ans, désire correspondants sobres et sérieux, 50 ans et plus. 2062 Melrose Ave., N. D. G., Montréal.

Charlotte.—Infirmière, désire correspondants célibataires, instruits, de 30 à 35 ans. Bonne position. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Berthe.—Veuve distinguée instruite, désire correspondant instruit de 45 à 55 ans, bonne position. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Ana.—Désire messieurs distingués, sérieux, 25 ans et plus. Montréal et environs. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

René D.—Demande correspondants de 21 à 30 ans. Blondes. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jacques C.—Invite jolies correspondantes de 20 ans à écrire. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Loulou.—Distinguée, élégante, instruite, désire correspondants joyeux 26 à 32 ans de Montréal ou Laurentides. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Michelle.—Désire correspondants célibataires ou veufs de 40 à 50 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Brunette (4).—25 ans, désire correspondants, sérieux et distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Cécile La Brune.—28 ans, demande correspondants de 29 à 35 ans, célibataires, militaires ou civils, instruits, sérieux, sobres, distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

J. Dumarest.—Désire correspondante sérieuse distinguée 20 à 35 ans, s'adresser au sein du département 17. 1060 ouest, Bernard, Montréal.

Mia.—Désire correspondants de 25 à 35 ans, sobres et honnêtes, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Fleur-Ange.—Personne sérieuse désire correspondants distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Vingt Printemps.—Désire correspondant, distingué, grand, sobre. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Luce.—Désire correspondants distingués de 40 ans et plus, veufs ou célibataires. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Fleur d'Automne.—Désire causer bien amicalement avec un monsieur de 40 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lina.—J'attends, venez... réception accueillante. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

A. St-J.—Institutrice désire correspondants 40 à 60 ans. 4645 rue Boyer Montréal.

Anita (2).—Monsieur célibataire, ou veuf, 40 à 50 ans, ville, campagne, sobre, distingué, bonne position, aimerait-il à correspondre avec demoiselle sympathique dévouée, pouvant l'aider, but: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

F.A.C.—25 ans, distinguée, instruite, désire correspondants dans un but sérieux de 30 à 35 ans, bonne position. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jeanne.—Demande correspondants de 30 ans et plus. 320, est Notre-Dame, Montréal.

Lucie (2).—Désire correspondants instruits, distingués, 40 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jeanne.—Demande correspondants de 30 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lucie (2).—Désire correspondants instruits, distingués, 40 ans et plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Margot (4).—Ina, dist., désire correspondant, sérieux, bonne position, 39 à 55 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Qui suis-je.—Monsieur de 40 ans seulement, célibataire, sérieux, distingué, ayant position, venez apprécier qui... C. La Chance, casier postal 84, St-Roch, Québec.

Petite Reine.—Désire correspondre amicalement avec gentils messieurs de 25 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Le Bonheur vous Attend.—Demande correspondante? Fille ou veuve, 30 à 40 ans, bonne apparence, bonne éducation, honnête, l'empêchement doux, gals, aimable, distinguée, sérieuse. But? sérieux? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Ingénieur Marine.—37 ans, distingué, correspondrait avec jeune fille instruite, intelligente, 25 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mireille.—Désire correspondants professionnels ou commerçants, 40 à 50 ans, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lili.—Jeune fille désire correspondants distingués de 22 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Ninon.—Demande correspondant de 30 à 35 ans distingués, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Pa-fum Mystérieux.—Désirerais correspondre avec jeune homme instruit de 25 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Thérèse.—Instruite, bonne apparence, désire correspondants, distingués, de 27 à 37 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Irène.—Demande correspondants, distingués, instruits, de 40 à 50 ans, but: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

France.—Demoiselle française, habitant les Etats-Unis, sérieuse, instruite, bien élevée, désire correspondre avec monsieur de 50 à 60 ans, instruit, but: sérieux. Première réponse à 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.



LA PENDERIE IDÉALE

L'AGENCEMENT d'une penderie demande beaucoup d'ingéniosité. Les immeubles modernes et les maisons transformées en appartements d'une ou deux pièces ne possèdent souvent qu'une seule garde-robe. Si vous songez à rénover votre appartement, ou si vous avez décidé de déménager, prêtez une attention particulière à ce coin si important pour la bonne tenue de la maison. Ne vous laissez pas tenter par un logement coquet ne possédant, par exemple, qu'une penderie d'angle. Prenez en considération qu'elle peut tenir lieu aussi de lingerie et de débarras. L'exiguïté des pièces réduit au minimum le nombre des meubles, utilisez donc au maximum l'espace de votre placard. Ah! qu'il est loin le temps où l'on pouvait remiser au grenier le surplus de linge, et à la cave l'excédent de cartons! Aujourd'hui nous n'avons qu'un petit coin pour placer malles et valises... et encore, pas à l'abri de la poussière.

Pour l'organisation de la penderie en question, regardez d'abord si on peut l'améliorer en y ajoutant des planches; souvent il se trouve, à gauche ou à droite, un recoin où il est possible de faire poser des tablettes. Un petit me-

nusier de quartier pourra sans qu'il vous en coûte trop, exécuter ce travail. Faites poser une tringle pour accrocher les vêtements en ayant soin de vérifier la largeur des cintres (supports de bois ou de métal pour les vêtements) pour éviter le frottement qui use ou marque les épaules. Dans le cas où le cintre ne tient pas droit, supprimez la tringle et faites poser des appliques métalliques et amovibles. Ayez des cintres en bois, munis d'une tige horizontale pour les jupes ou pantalons d'homme. Réservez pour les chapeaux la planche du haut, et si possible faites-en poser une autre plus haut et un peu en retrait pour placer ces cartons remplis de choses dont on hésite tous à se débarrasser! Dans le bas, une autre planchette étroite servira aux chaussures et facilitera le nettoyage. Sur la porte, un porte-chaussures en cretonne recueillera encore six paires de chaussures. Et si vous êtes habile, tendez les murs et tablettes d'une cretonne bon marché mais lavable, ainsi que l'on fait en Normandie dans les vieilles armoires anciennes. Une lumière au plafond, et le tour est joué... vous avez la penderie idéale!

MISSION SECRÈTE

PAR ANNIE-PIERRE HOT

— Dis donc, Patrick, t'as pas cent francs sur toi?

L'interpellé, un grand diable de vingt-huit à trente ans, se détourna, l'air bourru.

— Cent francs! Tu n'es pas fou? Si je les avais, mon vieux, je ne serais pas, à une heure du matin, dans la salle de rédaction de *La Vigie Républicaine*, en train de pondre un papier ridicule sur les excentricités à Paris de la gent féminine américaine!... Ça je te le garantis!

— Ouais! tu préférerais sans doute partager les dites excentricités?... Oh! tu peux rigoler? On te connaît, beau masque! J'ai oui raconter sur ton compte pas mal de petites histoires qui se seraient passées lors de ton séjour à Genève... Elle a bon dos la S. D. N.!... Il paraît...

Comme un ressort qui se détend, Patrick Guermain s'était dressé et, d'un coup de poing martelant la table, il dit sèchement:

— Suffit!

Ce fut si nettement articulé que toutes les têtes se levèrent:

— Alors quoi?... T'es marteau?... T'as des cauchemars?

— Ferme!... J'ai à travailler.

Dans l'atmosphère alourdie par la chaleur et la fumée suffocante des pipes et des cigarettes, c'était le labeur quotidien des salles de rédaction. En hâte, les reporters bâclaient pour la première édition les dernières nouvelles de la nuit. Il était une heure du matin, l'heure fiévreuse, et chacun d'eux, le faux-col débou-tonné, le gilet ouvert et le veston jeté sur le dossier de la chaise, parachevait la "copie" qui serait donnée en pâture aux formidables rotatives.

Patrick Guermain, réputé pour un violent, était cependant très aimé de ses collègues, car il leur avait été donné d'apprécier à maintes reprises et dans certaines circonstances particulièrement difficiles, les rares qualités dissimulées sous cette rude enveloppe.

Fils d'un journaliste tué en Chine dans l'exercice de sa profession, il avait seize ans à la mort de son père et restait seul avec sa mère dans la plus noire misère. Tous les amis du disparu l'ayant en quelque sorte adopté, ce fut grâce à leur appui qu'il put terminer ses études, grâce à eux aussi qu'il fit ses premiers pas dans le journalisme.

Les débuts furent brillants, le néophyte ayant hérité de son père les vertus professionnelles en même temps que l'enthousiasme pour un métier singulièrement ingrat. Il avait la foi, et, bien que la brutalité de son caractère lui ait attiré parfois de sérieuses rebuffades, sa franchise et son mépris de l'obstacle avaient su lui gagner l'estime de tous ses confrères qui, le connaissant, prenaient plaisir à ses boutades et à ses emportements.

En fait, Patrick gardait au fond de soi un profond regret de n'avoir pu suivre la carrière militaire qui l'eût séduit bien davantage encore que le journalisme. Son père, ardent patriote, n'avait fait qu'encourager cette vocation, car, pour le disparu, servir était une doctrine.

Or, mis en demeure par les circonstances de renoncer à ses nobles projets, Patrick, à l'image de son père, ne laissait passer aucune occasion de témoigner l'ardent amour qu'il avait pour son pays et, lâchant la bride à sa nature aventureuse, il se chargeait de préférence des reportages les plus périlleux. Il flirtait avec la difficulté, courtoisait le risque, comme d'autres aiment leurs pantouffles. Jusqu'ici il avait réussi à se tirer sans accroc sérieux de toutes ses missions; mais, depuis quelque temps, sa fantaisie semblait muselée par quelque amer souvenir!

— Patrick! appela tout à coup le vieux Morgan qui, à l'autre bout de la salle, venait de mettre le point final à sa rubrique. Je passe à la composition. Attends-moi!... Nous rentrerons ensemble.

— Entendu!

Le vieux Morgan, Achille pour tout le personnel et célibataire endurci, appartenait depuis vingt ans à *La Vigie* où il s'était spécialisé dans la critique théâtrale. La sûreté de son jugement, en même temps que son intégrité, étaient proverbiales, encore qu'il eut parfois, comme on dit, la dent dure. Ces qualités, jointes à son titre de doyen, lui valaient la considération de tous, depuis le dernier "typo" jusqu'au grand patron lui-même.

Chez Patrick, ce sentiment de simple estime se renforçait d'une affection réelle et de sincère gratitude. Achille en effet avait été l'ami de son père et à la mort de celui-ci, s'était chargé de l'orphelin, l'aidant de son expérience, voire même de ses deniers. Ses études terminées, il lui avait mis le pied à l'étrier. Par la suite, il était demeuré son conseiller, son mentor, l'initiant aux mille subterfuges de son métier, à sa technique et à ses "ficelles".

Ils habitaient le même quartier, tout en haut de la rue Clignancourt et, très souvent, la nuit, leur travail terminé, regagnaient ensemble à pied leurs domiciles. Patrick écoutait son vieil ami, acceptant sans trop regimber ses observations ou ses remontrances. Aussi, ce matin-là, l'excellent homme avait-il décidé de "confesser" son protégé. Surpris de la remarque de son confrère, entendue tout à l'heure, et plus encore du réflexe de Patrick, l'idée lui était venue qu'il existait quelque anguille sous roche.

Depuis longtemps déjà il en avait le soupçon. Il le trouvait changé, et cette transformation datait exactement de son retour de Genève au début de mai, c'est-à-dire deux mois plus tôt. Par recoupements, le vieux journaliste, guidé en cela non point par la seule curiosité mais par l'amitié qu'il portait à Patrick, avait acquis la conviction qu'une déception d'ordre sentimental était à la base de cette saute d'humeur et que son jeune collègue avait laissé là-bas un peu de son cœur et beaucoup de ses illusions.

Tout en cheminant le long des rues solitaires, Achille observait son compagnon. Celui-ci, d'ordinaire très loquace, demeurait silencieux, il marchait la tête basse, son regard s'hypnotisant sur la pointe de ses souliers. Au bout d'un long moment, se sentant épié, il dit sans lever les yeux:

— Quand je songe à ce pauvre Guy de Traversay qui a laissé ses os là-bas, en Espagne!...

— C'est cela qui te donne cet air sombre?

— Peut-être!... Quel absurde métier que le nôtre!...

— Un métier admirable, mon petit! protesta le vieux Morgan scandalisé. Peut-être n'as-tu pas lu ce qu'à propos de notre malheureux collègue écrivit Louis Latrassus?... Eh! bien moi, le vieux dur-à-cuir, j'en ai la larme à l'oeil et je le sais par cœur son papier. Déguste-moi ça!... "On brûle dans cette fournaise du journalisme tout le talent que peut-être on aurait eu et qui s'en va en petites coupures vite calcinées. On y brûle ses nerfs et sa tête; on s'y brûle tout, sauf le cœur". Et il conclut: "Ce métier qui ne nous enrichit pas, qui nous exténue et nous tue, ah! c'est peut-être le plus décrié par les sots, mais c'est pourtant le plus beau des métiers!"

En parlant, Achille ne quittait pas des yeux son compagnon. Il vit que sa mercuriale avait porté. Tout à son enthousiasme professionnel, il ajouta en se frappant la poitrine:

— Le cœur d'un journaliste!... Dire qu'il y a tant d'imbéciles qui sont persuadés que nous n'en avons pas!

D'une voix sourde, Patrick laissait tomber ces mots:

— Ce sont eux qui ont raison!... Il est des contingences où l'on prouve qu'on n'en a pas, ou du moins où l'on agit comme si l'on en manquait totalement.

Dans le ton plus encore que dans les mots, on percevait de la rancoeur, avec une pointe de regret ou même de remords. Achille vit bien que le secret effleurait les lèvres, prêt à se livrer.

— A ton âge, répliqua-t-il, les épreuves de ce genre t'ont manqué cependant.

La riposte jaillit brutale.

— A mon âge comme au vôtre, papa Morgan, on sait faire son devoir... au détriment d'autres sentiments.

Résolu à arracher le fer de la plaie, celui-ci hésitait sur la façon de le prendre. Enfin, sans inutiles tergiversations, il déclara:

— Je ne m'étais pas trompé!... Quelqu'un t'a fait souffrir, là-bas, à Genève. Je l'ai deviné dès ton retour... Vois-tu, mon petit, ça ne vaut rien de ruminer des trucs comme ça tout seul. Ne suis-je plus ton vieil ami?

Sans répondre, Patrick posa sa main sur le bras de son compagnon et le serra fortement. Désespérément, il jeta les yeux vers le ciel comme quelqu'un qui se noie.

Puis, après un court silence, il se décida:

— Au fait, fit-il, pourquoi ne vous confierais-je pas mon mal?... Vous avez vu clair... J'ai laissé là-bas une partie de moi-même... la meilleure... Je vais tout vous dire... Peut-être cet aveu me délivrera-t-il de cette obsession!... A personne, surtout à ma mère, je n'ai osé ouvrir mon cœur, reculant sans cesse devant la barrière d'un aveu difficile, barrière qui me semblait infranchissable.

Anxieux, le vieux Morgan écouta sans l'interrompre le récit de Patrick.

— Je suis parti, vous le savez, en remplacement de Narval qu'on venait d'opérer de l'appendicite. Sans cet incident, rien ne serait arrivé. Pourtant, sur le moment vous vous en souvenez, j'étais heureux, comme un gosse. L'aubaine était pour moi inespérée... Ah! si j'avais pu prévoir!... Jusqu'à Genève, dans le train officiel, je fis mon métier d'observateur et le voyage fut sans histoire. Le soir même de mon arrivée, je me rendis au "Perroquet" sur les bords du lac. C'est un bar très fréquenté par la société cosmopolite, diplomates, représentants accrédités de la presse internationale ou même simples touristes. Là, pensai-je, je glanerais bien quelques anecdotes.

"Quand j'y pénétrai, l'établissement était comble. Une seule table restait vacante dans un coin retiré, mais d'où néanmoins on pouvait voir tout ce qui se passait. Je m'y installai et je venais à peine de donner ma commande au garçon, lorsque celui-ci revint sur ses pas, précédant une femme blonde et fort élégante. Celle-ci, très correctement, m'ayant demandé l'autorisation de prendre place en face de moi, inutile de vous dire que j'acquiesçai, tout heureux d'un aussi charmant vis-à-vis.

"En fait, ma voisine était une femme splendide, grande, mince, incontestablement racée et surtout l'air "très comme il faut". Vêtue avec chic, mais sans fla-fla, elle portait pour seul bijou un énorme solitaire retenu au cou par une mince cordelière en platine. Les traits étaient fins et réguliers et, sous la masse de la chevelure enroulée sur la nuque, on eût dit quelque princesse d'une ancienne cour vénitienne.

"En s'asseyant, elle me remercia d'un mot et je m'aperçus qu'elle avait un léger accent étranger qui ajoutait encore à son charme indiscutable. Tout d'abord la conversation en resta là; mais cette femme inconnue ayant produit sur moi une impression extraordinaire, je ne pouvais me défendre de l'observer à la dérobée.

"Or je remarquai qu'elle aussi m'observait par intermittence et, ma foi, je n'aurais pas été un homme si l'ébauche d'un flirt ne m'avait tenté. Puis je réfléchis, pensai à ma mission et, me connaissant, je jugeai prudent de ne point risquer sur-le-champ la moindre aventure dont, à cette heure, j'entrevois les dangers.

"D'un violent effort de volonté, je me levai et sortis. Dehors je respirai, comme si je venais d'échapper à un grave péril.

C'était, hélas! reculer pour mieux sauter!

"Je flânai un peu, puis rentrai à mon hôtel. La première personne que j'aperçus dans le hall, ce fut mon inconnue. Elle avait, avec le portier, un léger différend que j'eus la chance, ou le malheur, d'arbitrer à son avantage. Ce simple fait, banal en soi, ne fit que resserrer la muette sympathie qui nous attirait l'un vers l'autre. J'osai lui offrir une consommation qu'elle accepta très simplement. Nous bavardâmes assez avant dans la soirée, ce qui me permit de découvrir une femme véritablement exquise, intelligente, d'une rare culture et dont la conversation était un vrai délice. Elle me dit être polonaise et se nommer Bianca Lermanska. C'est là tout ce que je sus d'elle.

"Pendant les huit jours de mon séjour à Genève, je la retrouvai chaque soir. Nous dinions ensemble et, peu à peu, j'acquis la certitude que j'étais amoureux. Quant à elle, rien dans ses paroles ou dans son attitude ne révélait qu'elle éprouvât pour moi autre chose que de la sympathie.

"La veille de mon départ, je devais la rejoindre comme de coutume. Mais le patron, si vous vous en souvenez, allant retrouver sa femme à Lausanne, s'était arrêté à Genève. Je devais le voir dans la soirée au "Carlton" où il était descendu. Je décommandai donc Bianca pour le dîner et l'avertis que je m'arrangerais pour la rejoindre un peu plus tard.

"Or, en arrivant au "Carlton", je vis un rassemblement devant la porte. Pour un reporter, c'est toujours une aubaine. Je me précipitai, mais ne pus rien apprendre. Parmi les curieux qui se trouvaient là, personne ne savait rien. Nanti de mon coupe-file, je parvins à franchir les cordons de police et, pénétrant dans l'hôtel, j'aperçus tout de suite le patron qui vint à moi en disant:

"— Tu tombes à pic! Faufile-toi dans le bureau du directeur. Tu trouveras là le point de départ d'une grosse affaire dont tu vas avoir la primeur. On vient d'arrêter un couple de voleurs internationaux qu'on soupçonne en outre de toutes sortes de méfaits... peut-être même d'espionnage... Va vite et fais ton profit.

"Je ne me le fis pas dire deux fois. Sans difficulté, je parvins à pénétrer chez le directeur. Cinq ou six personnes s'y trouvaient réunies, dont deux policiers. Mais je n'en vis qu'une seule. A deux pas de moi, Bianca était assise dans un fauteuil. Bianca Lermanska!... Debout près d'elle un homme que j'ignorais, à qui l'on avait passé les menottes. Sur une table, le sac à main de la jeune femme était ouvert, laissant entrevoir de superbes bijoux.

"— La prise est bonne! n'est-ce pas, la belle? ricana l'un des inspecteurs. Mais vrai, pour des as de votre envergure, c'est idiot de se laisser pincer comme des mazzettes!... Qu'en penses-tu?

"Bianca ne m'avait pas encore aperçu. Je la contempiais avec stupeur. A peine si je la reconnaissais. Je regardais ce beau visage sur qui l'angoisse passait en le marquant comme un cachet s'incruste dans la cire brûlante. Un rictus déformait ses lèvres et ce regard qui, tant de fois, s'était posé sur moi avec douceur était chargé de haine. Enfin elle me vit. L'espace d'une seconde, son visage s'éclaira;

mais, sans doute lut-elle dans mes yeux les affreuses pensées contre lesquelles je luttai, car elle reprit aussitôt son expression farouche.

"Lié à l'enquête par mon devoir professionnel, j'ai suivi toute l'affaire. Froidement le journaliste, oubliant la femme, dut clouer la voleuse au pilori. Cette besogne me fut atroce, car je ne pouvais arracher de mon cœur le souvenir des instants merveilleux vécus près d'elle, et, à cette heure, je n'y suis pas encore parvenu.

Patrick s'était vu. Le vieux Morgan ne parla point tout d'abord; mais son regard tombait paternellement sur lui et le couvrait. Il se remémorait cette affaire scandaleuse qui, à l'époque, avait défrayé la chronique. Ayant lu les articles sous la signature de Pierre Jolivet, pseudonyme de son protégé, il admirait sa conscience professionnelle. Le procès avait eu un retentissement énorme. Son complice ayant pris à sa charge tous les méfaits qui leur étaient reprochés, Bianca, enfin de compte, avait été relaxée, encore que pour personne le doute ne fût possible. Cette femme n'était qu'une aventurière et sa culpabilité certaine. Depuis lors, le silence s'était fait sur sa peu reluisante personne et nul n'en avait jamais entendu parler.

— En effet, dit enfin Achille; je me rappelle fort bien de tout ça et je comprends maintenant tes scrupules. Cependant crois-en ton vieil ami. Tu n'as fait que ton devoir et paix sur ta conscience. Moi aussi, j'ai suivi cette histoire comme tout le monde et tu conviendras, j'espère, que cette femme inquiétante n'est pas de celles pour qui un homme comme toi peut bouleverser sa vie. Il faut la rayer de tes papiers, l'efforcer de l'oublier, te distraire, voyager, ou ce qui serait le meilleur analgésique, tâcher d'aimer ailleurs.

Patrick eut un geste désabusé. — C'est aller un peu vite en besogne!... Une leçon suffit!

— Crois-en ma vieille expérience, petit! Et excuse la comparaison. Mais aussi vrai qu'un clou chasse l'autre, l'amour guérit souvent l'amour... Peut-être le temps n'est-il pas venu pour toi d'en faire la preuve! Que dirais-tu d'un petit séjour avec ta mère dans ma petite bicoque de la Richardais? Je prends mes vacances dans huit jours. Débrouille-toi pour prendre aussi les tiennes!... Souviens-toi!... Il y a deux ans, nous fîmes ensemble de si bonnes parties en mer! Maintenant j'ai un bateau tout flambant neuf... un canot à moteur, ne t'en déplaît!... Hein, qu'en dis-tu?

— Je parlais à Genève joyeux, sûr de moi!... J'en suis revenu désemparé, les ressorts brisés... Rien pourtant ne laissait prévoir l'aventure. Aussi bien je suis devenu fataliste; je me laisse guider par les événements. Grâce à vous, ils vont m'entraîner sur les rives de la Rance où, en principe, le calme intégral nous attend... vous et moi!... Mais sait-on jamais!

— Il faut savoir en effet prendre la vie comme elle vient, mon petit... et, quand elle te sourit, crois-moi, ne lui fais pas grise mine!

Emu de l'affectueuse insistance du brave homme, Patrick passa son bras sous le sien et répondit:

— Vous êtes un sage! Aussi je ne dis pas non. Maman a grand besoin de changer d'air; mais les frais occasionnés par sa maladie de l'hi-

ver dernier ne me permettent guère de l'emmener bien loin de Paris. Et pourtant, vous me tentez. Là-bas, à Dinard et dans la région, j'arriverai bien à glaner la substance de quelque reportage et gagner ainsi notre écot, car on partagera les dépenses... Sans cela...

— Mais oui, mais oui! Va toujours! Tiens, te voici chez toi. Va dormir! Nous reparlerons de tout cela demain... Mon bon souvenir à ta maman!

Puis, après une cordiale poignée de main où ils mirent toute leur mutuelle affection, les deux hommes se séparèrent...

CHAPITRE II

Ce soir-là, 26 août, le Grand Casino de Dinard regorgeait d'une foule élégante et cosmopolite. C'était la dernière journée des courses et la traditionnelle soirée de gala clôturait la saison hippique.

C'était au travers des salons de danse et de jeu l'habituelle symphonie des habits noirs impeccables et des riches toilettes auxquelles le scintillement des diamants et les ors des bijoux servaient d'appogiature.

Dans un coin, solitaire, adossé au fût d'une colonne, Patrick Guermain, modestement en smoking, observait. Chaque jour, en effet, il adressait à *La Vigie Républicaine* une rapide chronique qui payait ses frais de séjour à "La Richardais".

Les journées s'écoulaient paisibles, soit en promenades, soit en parties de pêche; puis, aussitôt après le dîner, il venait à bord du *Cormoran*, le fameux canot à moteur, passer la soirée à Dinard, où il recueillait de-ci de-là, les menus potins de plage qui alimentaient ses notes quotidiennes. D'ailleurs, c'était là pour lui une corvée, car il eût préféré, oh! combien! passer tranquillement ces quelques heures entre sa mère et son vieil ami Morgan. La vie reposante que celui-ci lui avait en quelque sorte imposée agissait à merveille. Peu à peu, l'image de la troublante Bianca s'estompait et, s'il n'avait pas oublié complètement l'aventurière, son souvenir lui devenait de moins en moins pénible.

De son poste d'observation, Patrick réfléchissait aux bienfaits de cette cure d'air et d'amitié lorsque des éclats de voix provenant du bar tout proche l'incitèrent à aller voir. Dès le seuil il murmura:

— C'est encore "elle" et sa bande! Cela ne m'étonne pas!

"Elle", une Américaine sans aucun doute, d'une trentaine d'années tout au plus qui, sous l'influence de nombreux alcools, se signalait par son exubérance intempestive. Déjà, quelques jours plus tôt, Patrick l'avait remarquée. Le même homme l'accompagnait, prototype du parfait rasta. Or, ce soir-là, le couple n'était pas seul. Une toute jeune fille se trouvait à la même table. Elle ne portait guère plus de dix-huit à vingt ans, beaucoup plus jolie que l'autre et d'une élégance plus discrète.

Patrick eut soudain l'impression de l'avoir déjà rencontrée et cela tout récemment. Sans parvenir à situer le lieu de cette première entrevue, il était certain de s'être trouvé en sa présence en d'autres circonstances. Mais où?... Enfin, à force de fouiller dans sa mémoire, il se souvint. C'était l'avant-veille au concours de plongeurs. Il assistait aux opérations et il avait tour

a tour interviewé les concurrents. Cette jeune fille avait gagné l'épreuve. Elle était Française; mais son nom lui échappait.

Or, elle se trouvait à cette heure, dans un état d'ébriété qui, chez cette jeune et jolie sportive, semblait paradoxal. Patrick se prit à déplorer un tel laisser-aller.

L'espace d'une seconde leurs regards se rencontrèrent. Patrick eut l'intuition qu'à son tour elle le reconnaissait, mais qu'elle hésitait aussi sur la date et le lieu de leur rencontre. Amusé, le jeune reporter sourit, et ne fut pas peu surpris de voir qu'elle lui rendait son sourire. Il le fut bien davantage encore en constatant qu'elle s'était brusquement calmée, et de là à déduire que son ivresse n'était que feinte, il n'y avait qu'un pas. C'était sans doute une comédie dont la raison lui échappait.

Intrigué, Patrick redoubla d'attention. Il s'était juché au bar sur un tabouret-perchoir, le dos tourné au petit groupe qu'il se promettait de surveiller; mais, dans la glace murale placée en face de lui, il pouvait suivre leurs moindres faits et gestes.

Entre temps, sur une question posée par son voisin, la jeune fille avait repris son rôle et sa gaieté, certainement de convention, redoubla.

Un quart d'heure passa. Le compagnon des deux femmes donna le signal du départ et tous trois, riant et parlant fort, au grand scandale des autres clients du bar, quittèrent le Casino.

Au moment d'en franchir le seuil, la jeune fille se retourna sur Patrick, le regarda fixement; mais l'homme qui l'escortait, la prenant par le bras, l'obligea à le suivre.

Poussé par sa curiosité personnelle et le démon du reportage, Patrick leur emboîta le pas. Il les vit, par la digue, gagner la cale et pensa qu'ils devaient rejoindre l'un des yachts au mouillage dans l'estuaire de la Rance. Ils parlaient anglais et, bien que cette langue lui fût familière, il ne parvenait à saisir que des bribes de leur conversation. Il crut néanmoins comprendre qu'il était question de départ, mais qu'ils ne s'accordaient point.

Arrivés à quai, ils embarquèrent aussitôt à bord d'une petite vedette pilotée par un matelot et qui était amarrée à quelques brasses de son propre canot. A son tour Patrick embarqua; puis, pour parer à toute éventualité, mit son moteur en marche. Mais déjà la vedette poussait au large et, dans un vrombissement, passait à frôler *Le Cormoran*.

Au moment précis où elle se trouva à sa hauteur, Patrick ressentit à la jambe un choc assez brutal et un objet roula à ses pieds. Instinctivement il se baissa. Sur le plancher de l'embarcation, il trouva un papier froissé enveloppant un caillou de mer. Il le déplaça et, à la lueur de son briquet, il vit que ce papier n'était autre que la moitié d'un billet de cent dollars. Dans un geste de rage, croyant à une plaisanterie de mauvais goût de l'excentrique Américaine, il allait le jeter à l'eau, mais il se ravisa quand il s'aperçut que quelques mots y étaient griffonnés. A sa grande surprise, il lut:

"L'autre moitié vous attend à bord du *Go ahead*. Venez la chercher."

La phrase était rédigée en Français.

— Ça, pensa-t-il, pour du toupet, c'est du toupet."

La scène du bar lui revint en mémoire et il songea à la jeune Française qui, de toute évidence, simulait l'ivresse. Si cet appel qu'au premier abord il avait pris pour une fantaisie de milliardaire, n'était qu'un S. O. S. ! Le visage de sa petite compatriote s'interposa entre lui et le mystérieux message. Une sorte de torpeur qui s'insinuait, renforçant les images, rendait ses pensées plus aiguës. Il n'hésita pas.

— Après tout, se dit-il, si je me trompe, je me charge de leur donner à toutes les deux une bonne leçon... On verra bien.

Suivant du regard la petite vedette qui se trouvait déjà à une bonne encablure, il lança son canot dans son sillage. La nuit était très sombre et, malgré sa parfaite connaissance de ces parages, Patrick se dirigeait difficilement. Il y avait de la houle; seuls les feux de position du yacht le guidaient utilement. Néanmoins, il put apercevoir, ou plutôt deviner, l'accostage de la vedette à la coupée du *Go ahead*. Il coupa l'allumage, se laissant dresser par le jusan, attendant que les étrangers fussent montés à bord, et que l'embarcation ait été hissée à son bossoir. Puis, faisant route au ralenti, il vint à son tour accoster sous le vent. Comme il s'amarrait solidement à la rambarde du gillard d'arrière, à trois mètres de lui, une main sortit d'un hublot.

La main agitait un mouchoir. Patrick comprit que ce signal était un appel et que cet appel lui était destiné.

De mauvaises pensées l'assaillirent, vite dissipées du reste. En y réfléchissant, ce ne pouvait être que la jeune Française qui l'avait attiré, et seul un danger quelconque devait avoir motivé son geste.

Envisagée sous cet angle, l'affaire se corsait. Patrick, qui n'aimait rien tant que le risque, se sentit dans son élément. Sans tergiverser, il s'agrippa au garde-corps; puis, d'un rétablissement sur les poignets, sauta sur le pont. Tant bien que mal il se dissimula derrière le rouf de la plage arrière et il écouta. Tout semblait tranquille. Soudain, comme un diable sortant d'une boîte, un steward en veste blanche surgit derrière lui. L'espace d'une seconde, Patrick se troubla, inquiet de savoir comment il expliquerait sa présence. Mais, très stylé, le domestique lui demanda en anglais:

— Monsieur n'a besoin de rien?

D'abord interloqué, Patrick devina la méprise. Il était en smoking et, dans l'ombre, on le prenait pour un invité. A tout hasard il répondit dans la même langue:

— Où sont les autres?

— Monsieur et Madame sont au salon.

Très digne, le steward s'éloigna. Aussitôt Patrick, payant d'audace, s'engagea dans l'écouille. Une fois dans la coursive desservant les appartements privés, il chercha à s'orienter. Autant que de l'extérieur il avait pu en juger, la cabine occupée par la Française était la seconde à tribord, en partant de l'arrière. A pas feutrés, il s'avança. Il allait en atteignant la porte lorsque celle-ci fut entr'ouverte et il reconnut la jeune fille; mais, devinant une présence, celle-ci ferma vivement.

De nouveau Patrick se demanda s'il n'était pas le jouet de quelque

intrigante en quête d'aventure. L'heure n'était plus aux atermoiements. Délibérément il tourna la clenche et entra. Il était bien chez la jeune Française; mais celle-ci ne devait pas l'avoir entendu car, juchée à hauteur du hublot, elle semblait guetter sa venue...

Elle était toujours en tenue de soirée, une ravissante toilette de moire rose pâle. Patrick put d'un coup d'oeil apprécier comme il ne lui avait point été donné de le faire jusqu'alors sa silhouette exquise. Il ressentit une impression nouvelle et s'étonna d'être là, dans cette chambre intime de jeune fille, que rien, en somme, ne semblait menacer.

Brusquement, sans doute sous l'intuition d'une présence anormale, elle se détourna et Patrick constata l'angoisse bouleversant ses traits.

— Ah! Dieu soit loué! s'exclama-t-elle.

— Vous m'avez appelé, n'est-ce pas? demanda le reporter en souriant. Eh bien! me voici. Patrick Guermain, journaliste, à vos ordres.

Il s'étonna de se présenter sous son véritable nom, alors qu'il ne se faisait connaître en général que sous son pseudonyme. Il n'y pensa qu'après; mais il était trop tard.

Cette brève présentation parut rassurer l'inconnue.

— Je suis Corinne Saindré et je m'excuse d'avoir osé...

La voix, bien timbrée, était douce et caressante.

— En effet, observa Patrick, en sortant de sa poche la demi-coupure de cent dollars. L'idée est originale et, mon Dieu, toutes les suppositions sont permises.

La jeune fille changea subitement d'expression. Elle dévisagea son interlocuteur avec une hauteur dédaigneuse. Sous le froid de ce regard, Patrick rectifia aussitôt:

— ... aurai-je pu être permises, car enfin...

Il raillait. L'expression angoissée de Corinne s'accentua. Il vit qu'il faisait fausse route et s'en réjouit intérieurement. Il allait s'excuser de son attitude, quand un bruit significatif leur fit à tous deux dresser l'oreille. La chaîne d'ancre grinçait sur les guindeaux.

— Mon Dieu! s'écria la jeune fille. Ils appareillent! Nous sommes perdus!

Patrick n'avait pas prévu cela. Il sursauta. En effet le beau navire, libéré de ses amarres, roulait doucement à la lame.

— Expliquez-vous! fit-il, subitement sérieux. Où sommes-nous? Quel est ce bâtiment?

— Ce yacht appartient à lord William Cowley qui, j'en suis convaincue, n'est autre qu'un redoutable gangster. Depuis longtemps je m'en doutais, mais je n'en ai eu la certitude que ce soir. Je vous expliquerai plus tard. Sachez seulement que j'ai senti l'imminence du péril en voyant son insistance à faire embarquer Mistress Diana Morton, mon amie qui, malgré mes conseils, s'est éprise de lui. Diana est immensément riche et il veut en faire sa proie. Je n'avais pas le choix des moyens. A tout prix il me fallait du secours. C'est ainsi qu'après vous avoir reconnu, l'idée m'est venue de faire appel à vous. Je voulais vous parler au Casino. J'en ai été empêchée. Aussi ai-je poussé un soupir de soulagement en constatant que vous nous suiviez. Alors j'ai agi par le truchement de cette moitié de billet

qui, même au cas où vous n'auriez pas répondu à mon appel, pouvait au besoin permettre de retrouver nos traces.

Tout en reconnaissant le cran et l'intelligente initiative de Corinne, Patrick était stupéfié. Il s'avérait nettement qu'il se trouvait engagé, non dans une aventure amoureuse, mais tout simplement dans l'aventure. La pensée que le yacht remarquait son canot le tranquillisa, son retour était assuré et il avait, grâce au *Cormoran*, le moyen de sauver les jeunes femmes. Instinctivement il toucha sa poche à revolver et sentit la forme du browning.

Mais un coup léger fut frappé à la porte. Un doigt sur les lèvres Corinne lui désigna la cabine voisine qu', par un panneau à glissière, communiquait avec la sienne. Puis elle s'allongea sur sa couchette et simula le sommeil.

Sans bruit Patrick se faufila hors de la vue, repoussa la cloison mobile, mais en prenant soin de ne point la repousser tout à fait, afin de se ménager un regard discret par où il pourrait surveiller ce qui allait se passer et entendre ce que l'on dirait.

Un homme entra, celui-là même qui accompagnait les deux jeunes femmes au Casino et qui se faisait appeler lord William Cowley. C'était un bel athlète de trente-cinq ans à peine, vêtu avec une rare élégance et il paraissait normal qu'il eût pu séduire la riche Américaine.

A son approche, Corinne sembla s'éveiller d'un lourd sommeil. Elle bâilla, s'étira comme un chat; puis, d'une voix pâteuse, s'informa:

— C'est vous, Willy?... que se passe-t-il donc?... On dirait que le yacht fait route?

L'homme s'approcha du lit et, railleur, répondit:

— Inutile, ma petite Corinne, de jouer plus longtemps les femmes ivres! Ecoutez-moi bien. Vous conviendrez, n'est-ce pas, que j'ai usé de tous les arguments en mon pouvoir pour vous empêcher de suivre Diana. Vous n'avez pas voulu m'écouter. Tant pis pour vous!... Sachez donc que, jusqu'à nouvel ordre, vous êtes ma prisonnière sur ce navire, qui demain sera loin. Tout dépend maintenant du bon vouloir de votre amie, pour que vous puissiez, tôt ou tard, recouvrer votre liberté.

Puis, galant, il ajouta:

— Croyez bien que je serais personnellement navré qu'il vous arrivât le moindre désagrément, car vous êtes fort jolie, petite Corinne... beaucoup plus jolie que Diana.

Fort de la présence de Patrick, la jeune fille écoutait impassible. De son poste d'observation, le reporter commençait à trouver l'aventure fort piquante et elle eût été pour lui d'un intérêt croissant et s'harmonisant parfaitement avec sa nature impulsive si surprenant le regard de William Cowley fixé sur Corinne, il n'avait ressenti une poussée de jalousie dont il fut surpris lui-même. Mais à cette minute et sans analyser plus avant ses impressions, il comprit que, pour défendre cette petite, il était prêt à tout.

Lord Cowley avait aux lèvres un mauvais sourire.

— Voyou! lui jeta Corinne. Prenez garde d'être pris à votre propre piège!... Et d'abord où est Diana?

— Elle dort. Je l'ai posée sur le divan.

Il ricana, fit un pas en avant, puis, brusquement, s'immobilisa. Son expression devint menaçante. Il prêta l'oreille. En fait le sourd ronronnement des turbines s'était tu. Le bateau stoppait. Sans plus s'occuper de sa prisonnière, le bandit s'élança hors de la cabine.

Patrick, à son tour, se précipita sur ses talons; mais Corinne, affolée, lui jeta au passage:

— Vous êtes armé au moins?

— Soyez sans crainte.

Elle voulut le suivre; mais prévenant son geste, il sortit et attira la porte qu'il ferma à clef. Puis, sans tenir compte des protestations de la jeune fille qui frappait à coups redoublés, il partit à la recherche de William Cowley.

Celui-ci, en courant, se dirigeait vers l'escalier accédant au pont-promenade. Hais, à peine s'y était-il engagé, que la route lui fut barrée par un steward, celui-là même que Patrick avait vu en arrivant sur le bateau. Le domestique descendait les marches. Le gangster voulut passer outre; mais, au grand ébahissement du reporter, le steward, un gaillard bâti en hercule, ne fit pas un mouvement pour lui céder la place.

— Qui donc a donné l'ordre de stopper? vociféra Cowley, en cherchant vainement à écarter l'importun.

— Moi! répondit celui-ci avec un calme impressionnant.

Ce disant, il continuait de descendre, forçant ainsi le "patron" à reculer. Il le repoussa ainsi jusqu'à l'entrée de la coursive desservant les cabines, de telle sorte que Cowley se trouva pris entre Patrick, invisible pour lui, et le mystérieux steward qui, tout tranquillement, poursuivait sa marche en avant.

Sans chercher à comprendre le mobile auquel obéissait le domestique, Patrick se dit qu'en cet homme, il avait un allié et, sans hésiter, il partit à l'attaque. D'un magistral croc-en-jambes, agrémenté d'une vigoureuse poussée, il fit basculer le gangster, la face contre terre et bondit sur lui, s'efforçant de l'immobiliser.

D'abord surpris de cette aide imprévue, le steward s'élança, joignant ses efforts à ceux du reporter, il tenta de maîtriser Cowley lequel, très vigoureux, lutta désespérément. Ils étaient sur le point de le réduire à l'impuissance, quand un coup de feu claqua, atteignant le steward à l'avant-bras. Le bandit allait tirer de nouveau; mais, d'un maître swing à la pointe du menton, Patrick l'endormit "pour le compte", selon l'expression chère aux amateurs du noble art.

— Bravo! cria un voix dans l'escalier.

Patrick, s'étant retourné, vit avec stupeur Corinne en costume du pont. D'abord il ne s'expliqua point comment l'ayant enfermée à double tour dans sa cabine, elle se trouvait là, mais il eut vite fait de comprendre. Le costume trempé rendait superflu tous les commentaires. Une fois de plus il admira sa crânerie, encore que le moment se prêtât mal aux déductions.

Tandis que Corinne les rejoignait, le steward, en dépit de sa blessure, passait les menottes au pseudo lord William Cowley. Devant l'air de plus en plus stupéfait de Patrick, le domestique se

mit à rire; puis, avec un coup d'œil chargé d'ironie à l'adresse du gangster, il se présenta:

— Inspecteur Launoy, dit-il.

Et, à Patrick:

— J'ignore, Monsieur, qui vous êtes, mais je vous remercie tout de même.

Aussitôt celui-ci se nomma.

— Vous! un journaliste! s'exclama le policier. Eh! bien, vous en avez du flair, et quel "punch", mes aïeux!... Vrai, je vous félicite!... Vous le tenez, le beau fait divers!... Alors vous devez savoir qui est ce coco-là?

— Un dangereux gangster?

— Lui?... mais c'est le fameux John Green, tout simplement.

Puis, s'adressant au bandit effondré, qui venait de reprendre ses sens:

— Hein, mon vieux John, poursuivait-il, sous le masque de ton fidèle domestique dont je me suis permis de copier la tête, tu ne m'as pas reconnu? Tu n'es guère physionomiste! Pour ce qui est de l'équipage, j'ai été vite convaincu qu'il ignorait tes glorieux faits d'armes... Tout de même sans vous, cher monsieur Patrick, j'aurais pu passer un bien mauvais quart d'heure!...

— Mais vous êtes blessé? s'alarma Corinne.

— Bah! une égratignure... Petits inconvénients du métier... J'y penserai tout à l'heure... Pour l'instant, il y a seulement une chose que j'aimerais savoir... Qui donc vous a mis sur cette piste?

Instinctivement Patrick regarda Corinne qui sourit et répondit tout de go:

— C'est moi!

Brièvement elle raconta la scène du casino, puis celle du billet de cent dollars, cependant que John Green, alias William Cowley, lui lançait des regards furibonds.

Quant à l'inspecteur, il riait aux larmes.

— Savez-vous, Mademoiselle, que vous avez toutes les qualités d'un bon détective. J'ai bien envie de vous embaucher.

A son tour Corinne se mit à rire.

— Eh! bien, si papa vous entendait, il serait capable de mourir d'apoplexie!... Lui qui me considère toujours comme une gamine!... Je vous prie même, pour cette raison, de ne pas prononcer mon nom dans cette affaire... Et vous, lord Cowley, me jugez-vous encore une petite "stupid girl"?

L'interpellé grommela une insulte, à laquelle l'inspecteur Launoy répondit par une bourrade.

Patrick qui, à ce moment, regardait Corinne, remarqua qu'elle grelottait.

— Allez donc vous habiller! dit-il grognon. Cela n'avancera rien si vous attrapez une bonne bronchite!

— Il a raison! insista le policier. Ce serait payer beaucoup trop cher l'arrestation de cette crapule.

Corinne obtempéra.

Quand ils furent seuls, les deux hommes entraînent leur prisonnier dans une cabine où, pour plus de sécurité, ils le ficelèrent solidement.

— Et maintenant, demanda l'inspecteur à Patrick, si vous n'avez rien qui vous retienne à bord, vous vous ferez conduire à terre et vous alerterez la police.

— J'ai mon canot et je pars à l'instant.

— Peut-être pourrez-vous vous charger de reconduire ces dames, encore qu'elles n'aient plus rien à craindre? Elles peuvent attendre

le jour. En tous les cas, merci encore et dans la récompense, s'il y en a une comme je l'espère, soyez certain que vous ne serez point oublié.

Cette promesse, pourtant anodine, fit à Patrick l'effet d'un coup de fouet. Une récompense! Était-ce possible que l'on songeât à lui en offrir! A la sensation désagréable qu'il éprouva à la seule pensée qu'une telle proposition ait été exprimée, il réalisa que quelque chose devait être changé en lui. Il savait que toute peine mérite salaire et, pauvre, il était habitué à recevoir le tribut de son travail. Pourquoi donc éprouvait-il aujourd'hui tant de scrupules, alors qu'il avait bel et bien risqué sa vie pour sauver deux femmes inconnues?

La réponse, pour être muette, dut être concluante. Machinalement il porta la main à la poche de son gilet, où il avait serré la demi-coupure de cent dollars, et soudain il redouta de Corinne l'offrande de l'autre moitié, ce qui, à ses yeux, serait pire qu'une insulte.

Toutes ces réflexions avaient traversé sa pensée dans un éclair. Il retira le billet de sa poche et le remit à l'inspecteur. Puis, s'assurant que Corinne ne les avait pas suivis, il dit:

— Vous aurez l'obligeance de restituer ceci à Mlle Saindré. Dans mon métier, comme dans le vôtre, un autre idéal nous anime. Je dois rentrer, car l'on serait inquiet chez moi...

L'inspecteur, visiblement surpris et ému, prit le billet et répondit en riant.

— Mon truc à moi, c'est de deviner sans qu'on m'explique. Faites comme vous l'entendrez... Pour ma part, je ne peux que vous remercier de votre intervention.

Après une dernière poignée de main, Patrick sortit de la cabine; mais, avant, il s'assura que le couloir était libre. Corinne devait être occupée à sa toilette.

En courant il grimpa l'escalier, gagna le gaillard d'arrière, franchit la rambarde et se laissa glisser dans son canot...

CHAPITRE III

Marchant à grandes enjambées, tel un ours en cage, Patrick, les mains dans les poches, arpenta depuis un bon quart d'heure la chambre qu'il occupait dans le petit logement du vieux Morgan. Il marmonnait entre ses dents des paroles vengeresses qui venaient toutes se heurter à cette conclusion comme à un mur:

— Non!... non et non!

Enfin, il s'arrêta, s'approcha de la porte et écouta. Des bruits de voix confus lui parvinrent. Il comprit que l'on sortait et qu'on regagnait la route où une somptueuse Hispano attendait.

Quand cinq jours plus tôt il était rentré à l'aube, laissant à bord du *Go ahead* celles qu'il avait contribué à sauver des griffes du redoutable John Green, son attitude bizarre n'avait pas été sans surprendre son vieil ami.

Celui-ci d'ailleurs ne fut mis au courant que le lendemain de l'aventure en lisant, dans la seconde édition de *La Vigie Républicaine*, la dépêche succincte relatant la dramatique arrestation du trop fameux gangster. L'article, pensait-il, ne pouvait être que de Patrick. Aussi, faisant état de son affec-

Parce que vous aimez les belles choses



Pour faire durer votre lingerie, faites ceci:

Lavez la lingerie avec soin—à la main. Employez du savon pur et doux. Ne frottez pas les articles de lingene, et ne les tordez pas.

Repassez la lingerie à l'envers avec un fer tiède. Rappelez-vous que la rayonne ne supporte pas un fer chaud.

Ce n'est pas patriotique d'acheter plus que ce dont vous avez besoin—mais—quand vous devez acheter—achetez de la lingerie Mercury Van Raalte. Les superbes rayonnées, soigneusement taillées, qui sont employées pour toute la lingerie Mercury Van Raalte vous assurent des dessous plus beaux qui durent plus longtemps. La prochaine fois que vous achèterez de la lingerie, exigez la marque Mercury Van Raalte.

"Slither Slip"

2709/609

... \$2.75

Mercury Van Raalte

Mercury Mills Limited, Montréal, Qué.

tion pour lui, le brave homme l'avait questionné, cuisiné, sans obtenir de lui autre chose que de vagues réponses. Le jeune reporter avait cependant convenu qu'il avait assisté à l'arrestation, mais ce fut tout.

Aussi bien Achille, perspicace, avait-il pensé qu'il s'était passé quelque chose, et il en vint à tirer cette conclusion que Patrick était de nouveau amoureux et, vraisemblablement, sans plus d'espoir que la première fois.

Son attitude justifiait pleinement cette hypothèse. Il n'était plus retourné à Dinard et parlait de rallier Paris sans délai. Morgan avait dû faire appel à toute son affection filiale pour le contraindre à ne pas priver sa mère des quelques jours qui leur restaient à séjourner à la Richardais.

Patrick, s'étant rendu à ses raisons, passait sur *La Rance* ses journées entières, ne rentrant qu'à la nuit tombée.

Ce jour-là, Patrick ayant dû réparer son tramail, son départ pour la pêche s'en était trouvé retardé. Aussi, quand la limousine de *Mistress Diana Morton* stoppa devant la barrière du minuscule jardin, en hâte il s'en fut se réfugier dans sa chambre, après avoir donné l'ordre à sa mère et aussi à Morgan de répondre qu'il était absent.

C'était depuis l'aventure du *Go ahead*, la troisième fois que l'Américaine et *Corinne Saindré* venaient le relancer, ayant à grande-peine déniché sa retraite. Aujourd'hui peu s'en était fallu pour qu'il ne pût échapper à une entrevue qu'à tout prix il voulait éviter.

Enfin la limousine disparut au tournant de la route et, presque aussitôt, le pas d'Achille Morgan fit craquer les marches de l'escalier. Sans frapper, il poussa la porte et, dès l'entrée, montra un visage renfrogné.

— Elles sont parties? demanda Patrick, l'oreille inquiète.

— Elle est partie, rectifia Morgan. Il n'y en avait qu'une, la plus jeune, celle qui se nomme *Corinne*, et voici ce dont elle m'a chargé pour toi de la part de son amie.

En parlant, il tenait du bout des doigts une enveloppe que Patrick hésita à prendre. Mais il vit bien que son refus mettrait le comble à l'humeur maussade du vieux journaliste. Patiemment celui-ci attendait qu'il l'eût décachetée.

— Ça, par exemple, c'est du dernier comique!... Vingt mille dollars!... Vous avez bien compris?... Vingt mille dollars!... Je ne croyais pas valoir si cher!

Et, d'un geste rageur, il voulut déchirer le précieux papier. Morgan, très calme en apparence, l'arrêta à temps et dit:

— Avant de faire une telle sottise, lis d'abord la lettre.

Patrick le regarda, l'oeil brillant de colère, haussa les épaules, puis, à regret, obtint.

«Cher Monsieur et ami,

«Mais oui, je dis bien "ami", et c'est justement pourquoi je ne parviens pas à comprendre la raison de votre sauvagerie qui semble être chez vous à l'état de système. Permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas d'un bon journaliste. Comme tel, vous devriez vous assurer qu'il n'y a plus rien à tirer de cette affaire sensationnelle dans laquelle, ne vous en

deplaise, vous avez tenu un rôle de tout premier plan.

«Quoi qu'il en soit, je suis mandataée par mon excellente amie *Mistress Diana Morton*, pour vous transmettre, en même temps que le chèque ci-joint, ses remerciements les plus chaleureux. Deux fois déjà, mais en vain, elle a tenté de vous joindre et elle regrette profondément, je vous assure, de n'avoir pu vous exprimer de vive voix toute sa gratitude.

«Quant à moi, à qui revient le mérite d'avoir repéré votre ermitage, je ne veux charger aucun porte-parole d'être mon interprète. C'est à vous-même que je veux dire merci; et, si vous êtes entêté, je le suis aussi. Avant huit jours, soit à Paris, soit ici même, je vous aurai joint et, bon gré, mal gré, il faudra bien que vous m'entendiez.

«A bientôt,

«*Corinne Saindré*,
«Gallic Hôtel, boulevard Féart,
Dinard.»

Patrick, ayant achevé sa lecture, n'osait regarder Morgan. Une main reposant sur le dossier d'une chaise, il gardait les yeux fixés sur le velin mauve et discrètement parfumé.

— Alors? fit Achille.

— Alors, alors, répondit Patrick hargneux, je trouve parfaitement immoral de toucher une pareille somme pour un méchant service que tout le monde à ma place eût rendu.

— C'est à voir!... mais dont tout le monde à ta place accepterait la récompense sans une ombre de scrupule. Voyons, petit, réfléchis. Ce chèque n'enlève rien à la valeur de ton geste. Qu'est-ce que vingt mille dollars pour une femme qui ne sait que faire de ses millions et qui, sans ton intervention et celle de l'inspecteur *Launoy*, eût été obligée de déboursier une somme autrement considérable pour marchander sa liberté! Si tu avais laissé ta peau dans l'aventure — ce qui, tu l'avoueras, pouvait fort bien t'arriver — que serait devenue la maman dont tu restes le seul soutien?... Allons! mets ton orgueil et ton amour-propre dans ta poche et ton mouchoir par-dessus et garde cette petite fortune. Te voilà sorti de l'ornière. Tu n'es plus un parti négligeable!... Rien ne t'empêche maintenant d'accueillir l'amour quand il lui plaira de frapper à ta porte.

Patrick eut un geste de colère. S'emparant d'une statuette en terre noire achetée par lui quelques jours plus tôt, il la jeta à terre où elle se brisa en mille morceaux.

— Ça va! cria-t-il. Même de votre part, papa Morgan, je n'apprécie pas ces plaisanteries. Quant à l'argent, soit! je le garde, mais pour maman qui, de ce fait, va pouvoir vivre confortablement, sans attendre mon pécule trop souvent incertain. Et maintenant, qu'on me fiche la paix avec cette histoire! Je ne veux plus entendre parler de cette galère où j'aurais mieux fait de ne pas traîner mes sandales!... Samedi, je rentre à Paris.

— Mais oui, parbleu... et moi aussi... En attendant, il nous reste six jours à respirer le grand air et, dès que le tramail sera réparé, les rougets passeront un vilain

quart d'heure! C'est Achille qui te le dit!

Désireux de retrouver le calme, Patrick abonda dans le sens de son vieil ami et ils parlèrent maqueriaux, crevettes et homards jusqu'à l'heure du déjeuner. Là le jeune reporter remit le chèque à sa mère, dont l'explosion de joie atténua ses scrupules.

Ce fut seulement vers quatre heures de relevée que les engins furent parés. Morgan était allé à Dinard pour y faire quelques emplettes. Quant à Patrick, ainsi qu'il en avait décidé au cours du repas, il se prépara à partir pour l'anse du Puits, sorte de fjord où le poisson abonde, afin d'y tendre ses filets.

Tout heureuse du plaisir de son fils, *Mme Guermain* tint à l'aider dans ses apprêts et lui fit escorte jusqu'à la petite cale bien abritée, où *Le Cormoran* était amarré avec le doris qui servait à poser tramail et casiers.

Mme Guermain était toute mince, toute menue et, bien qu'elle eût dépassé la cinquantaine, elle eût porté dix ans de moins sans sa chevelure complètement blanche. Mais les traits étaient restés très purs, le teint clair, et c'est à peine si, à la commissure des paupières quelques rides, tout juste perceptibles, s'épanouissaient en éventail. En plaisantant, Patrick l'appela sa jolie maman.

— Tu prends les deux bateaux?

— Bien obligé, impossible de tendre le tramail avec le canot. Je mouille au large de la Rance et je vais, avec le doris, jusqu'à l'endroit propice. Si tu voulais m'accompagner, je suis certain que cela t'intéresserait.

— Non, mon petit. Tu sais bien que j'ai peur sur l'eau et je ne suis jamais tranquille quand tu es à la pêche. Aussi, promets-moi de ne pas rentrer trop tard?

— Certainement pas avant huit heures et demie. Il faut tenir compte de la marée. Je vais tendre et je reviendrai relever à la mer descendante. Entre temps je vais pousser une pointe en me baladant jusqu'à *Port-Saint-Hubert*.

Patrick, ayant mis son moteur en marche, remonta le fleuve à bord du *Cormoran* avec le doris en remorque. Longtemps *Mme Guermain* put le suivre des yeux. Puis il disparut.

Tandis qu'à la barre il guidait son petit bateau entre les rives pittoresques, il prit dans sa poche la lettre de *Corinne* et la lut. Il ne pouvait s'empêcher de sourire. Décidément cette petite avait une manière bien à elle d'agir en toutes circonstances. Aussi ne doutait-il pas qu'elle mettrait sa menace à exécution. Le simple fait qu'elle eut déployé, pour dénicher sa retraite, un flair dénotant beaucoup d'initiative et de ténacité, prouvait que son propre entêtement à l'éviter ne la rebuterait point.

«Bah! se dit-il, nous verrons bien qui de nous deux l'emportera!»

Un défi, peut-être, mais lancé du bout des lèvres, car il était bien forcé de s'avouer à lui-même que si l'audacieuse petite fille avait été là, près de lui, il ne l'aurait certainement pas débarquée!

Il était environ huit heures quand il mouilla son grappin aux

abords de l'anse du Puits, pour aller relever son tramail. A cet endroit la mer baissant assez vite, le courant était violent. Quand *Le Cormoran* fut solidement ancré, il passa sur le doris et, à solides coups d'avirons, il se dirigea, non sans difficulté, vers l'endroit où, trois heures plus tôt, il avait placé ses engins.

Malgré la nuit qui commençait à tomber, quelques bateaux sillonnaient encore le fleuve, descendant vers la pleine mer. Cependant Patrick, absorbé par son travail, ne prêtait nulle attention au va-et-vient des embarcations. Au reste, du point assez retiré où il se trouvait embossé, il distinguait fort peu et entendait mal. De plus il sentait le filet rempli à craquer et, malgré sa vigueur, il ne pouvait, par une distraction, entraver son effort.

Par avance il se réjouissait de la joie de son vieil ami, lorsqu'il constaterait le résultat de cette pêche miraculeuse. Aussi, quand il eut vidé entièrement le tramail de ses rougets, de ses soles et de ses grondins frétilants, il le tendit à nouveau, se proposant de revenir le lendemain à l'aube le relever, en compagnie du brave Morgan.

Toutes ces opérations avaient pris pas mal de temps et la nuit était tout à fait venue, il consulta sa montre. Elle marquait neuf heures moins le quart. Pensant que sa mère allait s'inquiéter, à force de rames, il rallia *Le Cormoran*. Le fleuve était presque désert. Seul, à quelque distance, le crépitement d'un moteur.

Ayant amarré son doris, Patrick se mit en devoir de relever le grappin; mais le courant était de plus en plus fort, vu la marée descendante, et il dut s'y reprendre à plusieurs fois.

— Puis-je vous aider? demanda tout à coup quelqu'un derrière lui.

La surprise de Patrick fut telle qu'elle lui fit lâcher prise et il laissa filer la chaîne de l'ancre qu'il s'efforçait de remonter à bord. Dans un réflexe il se retourna. Souriante, *Corinne* était devant lui.

— Bonsoir! fit-elle. Me voici.
— Vous! mais par où diable êtes-vous venue?

Très calme mais visiblement amusée de la confusion du pêcheur, elle répondit:

— Pas à la nage évidemment, encore que s'il l'eût fallu je n'aurais pas hésité.

Tous les préjugés, toute la morgue de Patrick s'évanouirent en bloc devant cette assurance. Il fixait avec une intense émotion la petite fille debout près de lui. Elle portait un pyjama de plage en toile bleue et sa magnifique chevelure blonde, libre de toute contrainte, achevait de la rendre infiniment séduisante.

Patrick, interrompant la manœuvre et laissant son canot tirailé par le flot, s'approcha de *Corinne* et la fit asseoir. Un moment il la contempla sans rien dire, trop de trouble étant en lui. Mais elle ne semblait point s'en apercevoir. Très à l'aise, avec une nuance de gaminerie, elle ajouta en riant:

— Il est fort heureux que votre misanthropie ait consenti à désarmer certain soir, pour vous permettre de venir à notre secours. Il est vraisemblable que, sans cela, je ne serais pas ici ce soir.

Devant le silence persistant du journaliste, elle insista :

— Après tout, peut-être aimez-vous mieux qu'il en soit ainsi?

— Petite sottise! répondit Patrick. Il n'ajouta rien; mais son regard se chargea de commentaires.

— Pourquoi donc, demanda encore Corinne, me fuyez-vous avec tant d'insistance?

— Et vous, pourquoi en mettez-vous autant à me relancer?

La réplique était venue, directe comme une flèche. Corinne fit la moue.

— A vous rejoindre, plus exactement. Je préfère cette expression. Elle me semble plus littérale. Eh! bien, mon Dieu, si je suis ici, entre le ciel et l'eau, c'est pour vous l'apprendre. Mais il est vraiment tard, ne trouvez-vous pas?... et nous pourrions parler tout aussi bien en cours de route, car je ne pense pas que votre intention soit de me jeter par-dessus bord?

Sans répondre, Patrick, rageur, amena son grappin; puis, à pleins gaz, reprit la route de la Richardais. Corinne était assise sur le coffre arrière et, patiemment, attendait. Patrick, la barre en main, avait pris place à son côté. Résigné, il demanda :

— Me direz-vous enfin pourquoi et comment vous êtes ici? Je ne pense pas que vous soyez tombée des nues?

— Oh! c'est très simple. J'ai goûté cet après-midi à Dinard avec M. Morgan. C'est un homme délicieux... vraiment! Par lui j'ai su que vous pêchiez dans ces parages. Il m'a suffi de fréter un canot pour venir vous rejoindre. Je vous guettais et, dès que vous eûtes embarqué sur le doris, mon marin m'a conduite à bord de votre *Cormoran*, puis il est reparti... oh! pas très loin... vous voyez son falot, là-bas!... Il attend les événements... Dame! J'avais tout prévu et je n'avais nulle envie d'être déposée sur un point quelconque de la rive.

Elle riait. Patrick, lui, ne riait pas. Bien qu'il fût gagné par l'audacieuse originalité de cette rencontre en pleine Rance, il en voulait à Achille de l'avoir trahi et, malgré soi, son visage reflétait sa mauvaise humeur. Sans y prendre garde, Corinne poursuivit :

— En somme, my dear, vous êtes l'homme des paradoxes. Il y a seulement cinq jours, alors que vous m'ignoriez totalement, la timidité ne semblait guère vous brider. Votre façon d'entrer dans ma cabine le démontra et vos insinuations, que les conjonctures pouvaient justifier, je le reconnais, étaient même dépourvues de la plus élémentaire courtoisie. Un moment, j'eus, moi aussi, peur de m'être méprise sur votre compte et d'avoir, au lieu d'un allié, attiré un nouvel ennemi. Heureusement je changeai promptement d'avis et le danger m'éclaira sur votre véritable mentalité. Aussi fus-je très surprise quand, après m'être habillée, j'appris que vous étiez retourné à terre sans songer à Diana ni à moi-même, alors que vous veniez, au péril de votre vie, de nous arracher à un terrible guépier. Or depuis, malgré tous mes efforts, vous vous dérobez à une entrevue que je juge indispensable cependant. Je vous dois bien, moi aussi, quelques remerciements.

— Oui, me payer... comme votre amie?

— Selon mes moyens, naturellement.

Devant le calme de la jeune fille,

Patrick, remontant sa rancune à sa source, eut toutes les peines du monde à se maîtriser. Il s'attendait à voir Corinne sortir de son sac la moitié du billet qu'il avait dédaigné. Il n'en fut rien. Elle ne bougeait point. Les mains paisiblement croisées sur ses genoux, elle semblait attendre la réponse.

Elle vint.

— Vous autres, milliardaires, vous pensez qu'avec votre argent vous pouvez tout acheter et le courage, selon vous, se monnaie comme le reste. Vous vous trompez. On peut n'être qu'un simple folliculaire et se laisser guider dans ses actes par autre chose que par l'appât du gain. Tout à l'heure, lorsque j'ai reçu, en même temps que votre lettre... le chèque ridicule de Mistress Morton, pour risques et frais de déplacement, j'ai voulu le détruire... Oui, je pouvais faire fi de cette somme, infime pour vous, prodigieuse pour moi... Je vous étonne, n'est-ce pas?

Toujours impavide, Corinne répondit :

— Nullement. Je vous avais jugé ainsi.

Surpris, Patrick répliqua violemment :

— Alors, que faites-vous ici?

— Je suis venue pour vous remercier avant mon départ. Je quitte Dinard demain. Peut-être ne nous reverrons-nous jamais...

A cette nouvelle qui le prenait au dépourvu, Patrick fut repris de la même pensée obsédante. Il se vit séparé de Corinne pour toujours et il réalisa pleinement ses sentiments. Sa colère tomba, comme cesse un vent d'orage, et ce fut d'une voix aveuglée qu'il répondit :

— Après tout, cela vaudrait mieux en effet.

Un moment passa, gonflé de silence, qu'aucun d'eux ne rompit. Dans l'ombre, Patrick ne pouvait suivre sur son visage les impressions de Corinne. Cependant, conscient de sa brutalité, il murmura enfin :

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, j'agis comme un mufle!

— C'est exactement la réflexion que je me faisais! répliqua Corinne, sans se départir de son impassibilité.

Gêné, Patrick la regarda. Le beau visage de sa compagne où seuls les sourcils traçaient une mince ligne d'ombre, s'éclaira subitement. Comme si elle se rendait compte de la tournure délicate autant qu'imprévue de la conversation, elle se mit à rire, croyant ainsi faire diversion.

— Vous vous moquez! fit Patrick, et vous avez raison... Je suis ridicule.

— Ce n'est pas le mot juste... orgueilleux serait plus exact... Oh! je vois très clair en vous, cher Monsieur!... vous craignez que mes remerciements comme ceux de mon amie, ne prennent une forme palpable... Rassurez-vous!... Outre que mes moyens ne me permettent pas semblable munificence, je pense que ma gratitude doit se traduire d'autre façon.

Corinne ouvrit son sac et, tendant à Patrick la moitié du billet de cent dollars qui lui avait été restituée par l'inspecteur Launoy, elle poursuivit :

— Je voudrais simplement qu'en souvenir de cette soirée mouvementée, vous acceptiez de conserver ce gage de mon amitié... Non! ne fronchez pas les sourcils... Le billet, n'étant pas complet, n'a de

On acclame partout
ce magazine d'un
genre nouveau.

★

Retenez votre copie
de février à l'avance

★

En vente chez tous
les dépositaires

LE MOIS DE

Jovette

EN VENTE
PARTOUT
25c



Conservez à votre teint une éblouissante jeunesse avec la

Crème
Rejuvenescence
Charles of the Ritz

Pour
un Teint Ravissant
du MATIN au SOIR



Prolongez
LA DURÉE
DE VOS
APPAREILS
ÉLECTRIQUES

S'ils ne servaient jamais, vos appareils électriques dureraient sans doute toujours! Mais qui voudrait se priver de serviteurs si commodes, si efficaces? Tenez-les donc propres. Quand vous ne les employez pas, gardez-les dans un endroit spécial, à l'abri des avaries et des poussières. Démêlez les cordons tordus et écarter-les des surfaces chaudes. N'utilisez l'électricité qu'au besoin.



FERS — GRILLE-PAIN
CHAUFFERETTES
POÊLES ET FOURNEAUX

RENFREW ELECTRIC AND REFRIGERATOR
COMPANY LIMITED - RENFREW, ONTARIO

POUR SOULAGER LES ENGELURES

Les engelures, causées par une circulation défectueuse du sang, sont l'une des maladies des pieds les plus ennuyeuses et les plus douloureuses. Si l'on porte l'hiver des chaussures serrées qui gênent la circulation du sang dans les pieds et les chevilles, il suffit d'avoir très froid aux pieds pour souffrir d'engelures.

Il faut toujours enlever ses chaussures avant d'essayer de se réchauffer les pieds et une chaleur doucement pénétrante est préférable à des moyens plus énergiques. Le moyen le plus simple et le plus employé de combattre les engelures, dit une autorité en la matière, c'est le bain de pieds à l'eau chaude immédiatement avant de se mettre au lit. Une cuiller à dessert de moutarde ajoutée à l'eau active la circulation du sang et procure une chaleur qui dure plusieurs heures. S'ils se baignent les pieds à l'eau chaude, le soir, chaque fois qu'ils ont les pieds gelés et s'ils portent des chaussures chaudes et confortables, ceux qui souffrent d'engelures aux pieds ne tardent pas d'ordinaire à éprouver un soulagement.

valeur que celle qu'il me plaît de lui attribuer... Vous le garderez en témoignage d'une estime que j'ose espérer mutuelle. Vous le voyez, j'ai signé ce talisman. En retour je vous demanderai d'apposer votre signature sur la moitié que voici et que, moi, je conserve... Ce n'est pas bien grave, n'est-ce pas? et ce petit jeu ne vous compromettra guère... J'ai l'impression qu'en dépit de votre sauvagerie, plus feinte que réelle, nous pouvons être d'excellents camarades. Je suis sportive, vous devez l'être... Vous êtes brave et j'aime le risque. Vous me paraissez détester le flirt et je l'exècre. Rien donc, à première vue, ne s'oppose à un contrat d'amitié. Il n'y manque que votre paraphe. A vrai dire cela ne vous engagerait pas beaucoup, attendu que j'habite Briey, au Meurthe-et-Moselle, et vous êtes Parisien!

Le plaidoyer fit sourire Patrick. Décidément cette petite n'était pas comme les autres. Pas la moindre coquetterie! Tout cela était dit simplement, sincèrement. Certes le problème ainsi posé le comblait de joie, encore qu'il en éprouvât quelque désillusion. Mais Corinne pouvait-elle deviner que l'ours avait une sérieuse raison de se calfeutrer dans sa tanière et qu'il avait déjà franchi le stade de la pure amitié? Cependant, à l'idée qu'il resterait en contact avec elle, il éprouva une telle satisfaction que, retrouvant sa verve naturelle, il répondit en riant:

— C'est peut-être justement grâce à la distance de tout repos qui nous séparera que vous me proposez de signer ce pacte d'amitié qui, pour vous, en fait, ne comporterait que fort peu de risques d'en être importunée?

Corinne haussa les épaules.

— Soyez sérieux, dit-elle, et laissez-moi parler, car nous approchons de la Richardais; et si M. Morgan m'a longuement éclairée sur votre compte, par contre, vous ne savez rien de moi.

— Je sais déjà que vous êtes une jeune fille peu banale.

— C'est un compliment ou une critique?

Patrick fut sur le point de lâcher quelque nouvelle taquinerie; mais il se ravisa et répondit simplement:

— Si je vous affirme que c'est un compliment, me croirez-vous?

— Pourquoi ne vous croirais-je pas? J'ai horreur des poncifs, et il me paraît que nos caractères s'accordent sur ce point. C'est là ce qui me plaît en vous. D'autres, à votre place, non seulement n'auraient point cherché à m'éviter, mais se seraient empressés d'amorcer quelque entreprise sentimentale. Vous, au contraire, dédaignez les congratulations et n'accordez votre amitié qu'après mûre réflexion, et encore peut-être ne consentez-vous à cet abandon que mû par de vieux principes de galanterie... Eh! bien, voyez-vous, tout cela m'enchantait. Malgré des apparences quelque peu ébouriffées, je suis en général très distante... C'est peut-être parce que je suis habituée à vivre seule ou presque.

— Vous êtes orpheline?

— Non! J'ai mon père, qui me tient à la fois lieu de père et de mère... Et il est pour moi tout cela... véritablement.

Une petite brise aigre s'était levée. Machinalement Corinne ferma le col de son pyjama.

— Vous avez froid? s'inquiéta Patrick, empressé.

Et, sans attendre, il lui jeta son ciré sur les épaules. Elle le laissa faire, murmura un merci et poursuivit:

— J'espère qu'un jour j'aurai le plaisir de vous recevoir à la maison. Les journalistes, par destination, sont en quelque sorte des globe-trotters.

— En effet, approuva Patrick en souriant.

Il ne pouvait détacher son regard du visage que l'ombre de la nuit estompait. Quelle étrange petite fille! Elle était seule, en pleine Rance, à neuf heures du soir, avec un homme qu'elle ignorait cinq jours plus tôt, et elle semblait aussi à l'aise que s'ils eussent été de vieilles connaissances.

— Une nature exceptionnellement droite!" songea-t-il.

Et son désir s'accrut de devenir son ami.

— C'est dommage, dit-il, que vous quittiez Dinard dès demain, puisque nous voici de vrais camarades. J'aurais eu tant de plaisir à vous faire mieux connaître ce beau pays... Mais peut-être ne l'ignorez-vous pas?

— C'est la première fois que je viens en Bretagne. Il a fallu l'insistance de Diana Morton pour me décider à faire ce voyage.

— Mistress Morton est votre amie?

— Depuis l'hiver dernier. Je l'ai connue à Mégève aux sports d'hiver. Là j'ai commis la maladresse de me donner une entorse, au cours d'une compétition de skis. Elle s'est montrée en cette occasion une véritable soeur pour moi. Depuis nous sommes restées très liées, bien que de situations fort différentes; car, ne vous déplaise, je ne suis pas milliardaire, hélas!

Elle riait, non sans malice.

— Mon père est filateur à Briey. Notre usine se trouve à La Marinière, à trois kilomètres de la ville.

— En pays occupé par conséquent?

— Oui... et c'est là que je suis née au mois de janvier 1915, en pleine fournaison.

Patrick ne pouvait y croire. Corinne portait à peine vingt ans, alors qu'en réalité elle en avait vingt-quatre. Une fois de plus, il admira sa franchise, d'autant plus que c'était là un sujet généralement évité par le beau sexe. Toutefois, il ne se hasarda point à un compliment banal.

Corinne poursuivit:

— De mon enfance, je ne me rappelle rien ou pas grand-chose. J'ai cependant le souvenir de soldats vêtus de gris qui me caressaient et s'amusaient avec moi. J'y prenais grand plaisir et ces jeux innocents n'avaient à mes yeux rien de tragique. Mais depuis que j'ai lu ou entendu les récits de l'occupation, j'ai frêmi en songeant à ma pauvre maman qui avait eu le courage de rester au pays, en butte à toutes les vexations, à toutes les grossièretés de nos ennemis, pour ne point abandonner la maison et sauver si possible ce qui nous appartenait.

— Votre père était mobilisé?

— Dès le premier jour, comme officier de complément. Au cours de la retraite, il fut fait prisonnier. A l'armistice, il y avait de longs mois qu'il ne donnait plus de nouvelles, si bien que tout le monde le croyait mort. Or, en janvier 1920, donc un peu plus d'un an après la fin de la guerre, il nous revint malade, épuisé, mé-

Notre monnaie en
**TIMBRES
D'ÉPARGNE
DE GUERRE,**
madame!



*quand votre épicière ou
votre boucher vous offre
votre monnaie en tim-
bres d'épargne de
guerre.*

**ACCEPTÉZ
SANS HÉSITATION**

**VOUS AIDEREZ À
GAGNER LA GUERRE**

Contribué à l'effort de guerre
par
LA REVUE MODERNE

connaissable. Maman, déjà minée par le chagrin et les privations, ne put supporter pareille émotion et mourut subitement la nuit même de son retour. Mon père se réveilla près d'un cadavre. Vous comprendrez maintenant si je vous dis qu'il a beaucoup souffert et que son caractère s'en est aigri au point de rompre avec toutes ses relations d'avant-guerre. Son unique dérivatif à un chagrin toujours aussi vivace, il le demande à un travail acharné que fort heureusement l'usine lui procure. Nous vivons seuls avec une vieille gouvernante qui, depuis la mort de maman, a dirigé la maison et m'a élevée. Aussi, jugeant qu'à mon âge un tel isolement pourrait m'être pénible, mon père me laisse une grande liberté. Je pratique les sports. Chaque hiver je vais à Mégevè. De temps à autre je me rends à Paris chez une cousine de ma mère que, pas plus que les autres, mon père ne veut voir. Je passe chez elle des jours très agréables.

Patrick déjà n'écoutait plus. La perspective d'un revoir à Paris l'enthousiasmait; mais il garda pour lui ses impressions.

Cependant *Le Cormoran* arrivait en vue de la Richardais. A quelque distance, l'embarcation frétée par Corinne le suivait fidèlement. Crispante, la pensée de la séparation vint à Patrick. Sans réfléchir, il proposa :

— Que diriez-vous si je vous emmenais dîner dans notre ermitage? Vous pourriez ainsi prouver à ce bavard de Morgan que vous avez gagné la partie.

Corinne leva des yeux rieurs, pleins de simple franchise comme une mer unie sans remous hostiles. Du tac au tac elle répondit :

— Oh! il est très perpicace et doit vous connaître mieux que vous ne le pensez. La preuve, c'est qu'avant vous il m'a invitée à dîner ce soir et, ma foi, j'ai accepté.

De sa main libre, Patrick attrapa Corinne et, dans l'ombre, la fixa intensément, pour s'assurer sans doute qu'elle disait vrai.

Que lut-il dans le clair regard accroché au sien? Nul ne le sait; mais, très troublé, il la libéra. Puis, comme ils arrivaient, il coupa les gaz et, sans bruit, *Le Cormoran*, glissant sur son erre, vint accoster docilement le long de la petite cale.

La première, Corinne sauta à terre. Lorsque Patrick la rejoignit, il remarqua qu'elle contemplait le fleuve. Suivant la direction de son regard, il vit le canot suiveur qui poursuivait sa route vers Dinard. La jeune fille se mit à rire.

— Mais oui, dit-elle; lui aussi était dans le coup!... Il a parfaitement tenu son rôle... Vous voyez? Et maintenant, hâtons-nous!... Je meurs de faim!...

Patrick passa son bras sous celui de Corinne, afin de l'aider à gravir la sente abrupte accédant à la crique. Tout semblait avoir brusquement rajeuni, l'atmosphère, les pensées et jusqu'aux souvenirs, comme rajeunit la terre desséchée sous la caresse de la pluie bienfaisante.

CHAPITRE IV

— Oh! Mamy, pourquoi ne m'avoir rien dit?... pourquoi ne pas m'avoir appelée?

— Ton père n'a pas voulu, mon petit... Et tu sais qu'il ne peut être question de le contrarier... Surtout en ce moment.

Le visage ravagé par les larmes, Corinne était effondrée sur une chaise dans sa chambre, et Mme Lasne, sa vieille gouvernante, s'efforçait en vain de la consoler.

De fait, elle était en proie à un profond chagrin. Sur les instances de Patrick, elle s'était décidée à prolonger de huit jours son séjour à Dinard. Son père, auquel elle avait demandé l'autorisation, négligeant volontairement de lui apprendre qu'il était souffrant. A son retour elle l'avait trouvé tellement changé qu'elle ne put cacher son inquiétude.

M. Saindré affirmait n'avoir qu'un peu de fatigue; mais il sautait aux yeux qu'un mal secret le minait. Était-il physique, moral, ou les deux à la fois? Là résidait le problème.

A tort ou à raison, Corinne se persuadait que sa trop longue absence était pour quelque chose dans cet affaiblissement. Leur affectueuse intimité les liait à tel

point que l'éloignement, lorsqu'il se prolongeait, leur devenait insupportable. Aussi Corinne avait la conviction que la solitude ayant ravivé chez son père le foyer jamais éteint de ses anciens chagrins, la neurasthénie renouvelait ses assauts morbides.

Le moment eût été mal choisi pour Corinne de lui exposer le véritable motif qui l'avait incitée à prolonger ses vacances. En vrai, elle ne rentrait pas à "La Marnière" dans le même état d'esprit qu'à l'heure du départ. L'ombre d'une silhouette élancée, d'un visage tour à tour sévère et moqueur l'avait escortée jusqu'au terme de son voyage, et semblait s'être installée à demeure dans son soleil.

Quant à Corinne, peu compliquée d'ordinaire, elle éprouvait une impression jamais ressentie, faite de joie sans raison définie, de curiosité sans but arrêté, d'un immense plaisir de vivre; et ce délicieux cocktail, elle hésitait encore à lui donner un nom.

Cependant elle rapportait de ses derniers jours à Dinard un souvenir exquis. Quelles bonnes parties n'avait-elle pas faites en compagnie de Diana Morton, de Patrick Guermain, auxquels Achille Mor-

gan venait parfois se joindre! Une charmante intimité s'était établie entre La Richardais et le "Gallic Hôtel." Mistress Morton elle-même se montrait entichée de Patrick. Il la reposait de son habituel entourage obséquieux, intéressé et superficiel, de ses dithyrambes, de ses hyperboles et de ses platitudes. Pour Patrick elle était une femme comme les autres et de ce fait, il l'assailait de ses boutades, ce dont elle se montrait ravie, tellement même qu'elle l'avait invité à la venir voir en Amérique. Il n'avait répondu ni oui ni non, n'écartant point a priori cette occasion possible d'un reportage à sensation.

Aussi, quand vint le jour du départ, tous, pour des motifs différents, regrettèrent cette Bretagne où ils avaient connu de si rudes émotions, mais aussi tant de joies. Corinne et Mistress Morton partirent les premières. Patrick tint à les accompagner à la gare. Quand il vit disparaître le train, tout en répondant aux adieux que les deux femmes lui adressaient de la main, il lui sembla qu'il se trouvait soudain perdu en plein désert. Ce fut d'un pas pesant et le cœur lourd de l'aveu qu'il n'avait point osé faire à Corinne qu'il regagna La Richardais.

Celle-ci pourtant lui laissait l'espoir de la retrouver bientôt. Comme chaque année, elle comptait venir à Paris au début d'octobre pour ses achats d'hiver et descendrait chez sa cousine, Mlle Loyseleur, qui habitait rue Guynemer. Ce n'était donc là que trois semaines de patience écourtée par un échange de lettres. Au surplus Patrick trouverait bien le moyen d'aller jusqu'à Briey.

Ainsi Corinne rentrait à "La Marnière" le cœur en liesse à l'idée de revoir son père et de lui conter par le menu ses journées de vacances que, dans ses fréquentes lettres, elle n'avait fait qu'esquisser, surtout en ce qui concernait l'aventure tragique du *Go Ahead*. Quand, à la descente du train, elle l'aperçut, son émotion fut telle qu'en l'embrassant elle ne put retenir cette exclamation :

— Quelle mine tu as!... Tu es malade?

M. Saindré la serra contre lui, tendrement, ne pensant qu'à la joie de retrouver sa fille. C'était un homme d'environ cinquante ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, mais que la maladie et le désagrément d'une calvitie très prononcée faisaient paraître plus âgé. Dans la force de la trentaine, il avait dû être d'une vigueur peu commune. A cette heure le masque légèrement empâté et marqué par les soucis, gardait encore, sous la lumière des yeux extraordinairement vivants, le reflet d'une énergie farouche qui, selon les circonstances, savait céder la place à la plus grande et la plus affectueuse indulgence.

— Mais non, mon petit, répondit-il... Un peu de surmenage seulement... Et toi?... Laisse-moi te regarder!... Sais-tu que tu es magnifique!... Ces vacances te furent certainement très profitables.

— Plus qu'à toi, sûrement, mon pauvre papa! murmura-t-elle.

L'auto les attendait à la sortie. Le chauffeur s'occupa des bagages, et ils eurent vite fait de gagner "La Marnière". Il était sept heures et demie. En cette soirée du 8 septembre, terne comme la pluie fine qui commençait à tomber, la nuit était déjà presque venue. Le long du trajet, Corinne répondait sans enthousiasme aux questions de son père, car elle sentait monter en elle le remords de l'avoir laissé seul aussi longtemps.

Enfin ils arrivèrent. La grille était ouverte et l'auto vint se ranger devant le perron.

Bien que les gens de la contrée donnassent à "La Marnière" le nom pompeux de château, c'était plutôt une grande villa très confortable. Le corps de logis comprenait un bâtiment principal flanqué de deux ailes basses, et dont le rez-de-chaussée s'élargissait sur la façade, d'une sorte de jardin d'hiver. L'ensemble, aux lignes classiquement régulières, ne se signalait par aucune originalité de style, mais donnait à première vue l'impression d'une habitation pratiquement ordonnée. Un parc ombragé, ménageant sur la campagne de belles perspectives, l'encerclait de ses bosquets, de ses massifs et de ses pièces d'eau.

Vous répondez?

Si vous répondez à 9 de ces questions, vous êtes remarquable; à 7, vous êtes excellente; à 5, dans la moyenne; au-dessous... meilleure chance la prochaine fois.

- 1—Qu'est-ce qu'un "chaud-froid"?
- 2—Comment nomme-t-on les habitants de Monaco?
- 3—De quelle reine a-t-on dit "la femme sans homme"?
- 4—D'où vient le chamois avec la peau duquel on fait des gants, et comment se défend-il contre les chasseurs?
- 5—Quel est cet orateur célèbre que l'on surnomma "l'Aigle de Meaux"?
- 6—Qui a inventé le paratonnerre?
- 7—Quel est le juif de la secte des pharisiens qui se déclara disciple de Jésus?
- 8—Savez-vous ce qu'est un mirador?
- 9—Qu'est-ce que la cellulite?
- 10—Parmi les rois "Louis" de France, lequel fut surnommé le "Bien-Aimé"?

(Voir réponses page 44)

point que l'éloignement, lorsqu'il se prolongeait, leur devenait insupportable. Aussi Corinne avait la conviction que la solitude ayant ravivé chez son père le foyer jamais éteint de ses anciens chagrins, la neurasthénie renouvelait ses assauts morbides.

Le moment eût été mal choisi pour Corinne de lui exposer le véritable motif qui l'avait incitée à prolonger ses vacances. En vrai, elle ne rentrait pas à "La Marnière" dans le même état d'esprit qu'à l'heure du départ. L'ombre d'une silhouette élancée, d'un visage tour à tour sévère et moqueur l'avait escortée jusqu'au terme de son voyage, et semblait s'être installée à demeure dans son soleil.

Quelques jours en effet avaient suffi à Corinne pour qu'elle se sentit unie à Patrick par quelque secrète attache qu'elle définissait encore mal. C'était entre eux comme une sorte d'amitié amoureuse, qui se traduisait non par des paroles maladroitement, mais par un simple regard, un sourire, une pres-

gan venait parfois se joindre! Une charmante intimité s'était établie entre La Richardais et le "Gallic Hôtel." Mistress Morton elle-même se montrait entichée de Patrick. Il la reposait de son habituel entourage obséquieux, intéressé et superficiel, de ses dithyrambes, de ses hyperboles et de ses platitudes. Pour Patrick elle était une femme comme les autres et de ce fait, il l'assailait de ses boutades, ce dont elle se montrait ravie, tellement même qu'elle l'avait invité à la venir voir en Amérique. Il n'avait répondu ni oui ni non, n'écartant point a priori cette occasion possible d'un reportage à sensation.

Aussi, quand vint le jour du départ, tous, pour des motifs différents, regrettèrent cette Bretagne où ils avaient connu de si rudes émotions, mais aussi tant de joies. Corinne et Mistress Morton partirent les premières. Patrick tint à les accompagner à la gare. Quand il vit disparaître le train, tout en répondant aux adieux que les deux

Dès la porte, Corinne se trouva en face de la bonne Mme Lasnes, dont le visage, à sa vue, s'éclaira. Elle étreignit la petite fille qu'elle avait élevée comme son enfant.

M. Saindré souriait, visiblement heureux.

Les domestiques eux-mêmes semblaient ravis du retour de l'absente, dont la présence allait restituer à la maison morne son animation et sa gaieté.

Reflétant son souci relatif à la santé de son père, Corinne retrouva son entrain coutumier pour recréer l'atmosphère. La transition, pour elle aussi, se faisait sentir un peu brusque, au sortir de l'ambiance de Dinard, mais elle voulait réagir contre des souvenirs récents et déjà trop lointains. L'horloge Louis XV à longue caisse, au cadran cerclé de cuivre, scanda dans son coin le quart de huit heures.

— Ah! fit Corinne, cela fait du bien de se retrouver chez soi!

Simplement elle serra la main de la femme de chambre et, comme le visage de la vieille cuisinière se montrait dans l'entrebâillement d'une porte, elle lui sourit:

— Bonjour, Léontine! J'espère que vous avez préparé un dîner solide?... Je meurs de faim!

— Oh! oui Mademoiselle!... Un poulet à la crème.

— A la bonne heure!

Ayant ainsi répondu avec grâce à l'accueil de son entourage, Corinne revint vers son père lequel, debout sur le seuil du salon, la dévorait des yeux.

— Ai-je le temps de faire un brin de toilette? lui demanda-t-elle.

— Certainement, mon enfant. D'autant que je dois achever de signer mon courrier. Dans un quart d'heure on pourra servir. Cela te va?

— A merveille.

Après un dernier baiser, Corinne se dirigea vers l'escalier qui conduisait à sa chambre. Passant près de Mme Lasnes, elle glissa son bras sous le sien en disant:

— Montez, Mamy, venez bavarder un peu avec moi.

Mais la vieille gouvernante, jetant un imperceptible coup d'oeil dans la direction de l'industriel, se recusa.

— Oh! ma chérie, si tu le permets, nous remettrons notre bavardage après le dîner. Nous sommes en lessive, et le petit salon est encore tout encombré. Il faut que je le débarrasse. Au reste tu n'as que le temps de t'habiller. Tiens, voilà François qui va monter ta malle.

Le chauffeur, mari de la cuisinière, était comme celle-ci depuis quinze ans au service de la famille. Très dévoué, il appréciait, comme tout le personnel, le retour de Corinne.

Quand il eut déposé le lourd bagage dans la chambre de sa jeune maîtresse, celle-ci lui glissa une pièce dans la main, avec un petit clignement d'oeil.

— C'est pour le petit extra, François!

Puis, un doigt sur les lèvres, elle ajouta:

— Et pas un mot à Léontine... Ce sont là nos petites affaires.

Le chauffeur eut un sourire complice et empocha.

— Merci, Mademoiselle. Ah! vrai! je le disais tous les jours que

la maison n'est pas habitable quand vous n'êtes pas là! Ils sont tous si sérieux!... Ils ne comprennent pas... comme Mademoiselle!

Corinne avait bien envie de rire. Ce qu'elle comprenait si bien, c'était le léger penchant du brave François pour le genièvre. Oh! certes, ce n'était pas grave. Jamais personne ne l'avait vu ivre; mais Léontine portait la culotte dans le ménage et, dame, elle ne lâchait les cordons de la bourse qu'avec parcimonie. Aussi bien Corinne suppléait-elle parfois à ce petit inconvénient, de sorte que l'excellent homme lui avait voué un véritable culte.

En somme elle était reine à "La Marnière", mais une reine simple et serviable, que tous ses sujets, à des titres divers, aimaient profondément. Elle en eut une preuve nouvelle en prenant à table sa place accoutumée. L'argenterie des grands jours avait été sortie. Les fleurs couvraient la nappe, c'était le grand tralala des jours de fête.

— Comme je suis gâtée! murmura-t-elle émue.

Lui faisant vis-à-vis, M. Saindré souriait à sa joie; mais elle devinait que ce sourire masquait une émotion profonde qu'il voulait à tout prix dissimuler.

Près d'elle, Mme Lasnes, faisant fonction de maîtresse de maison, semblait mal à l'aise, et Corinne sentit nettement que tous, par le truchement de cette mise en scène, s'efforçaient de lui cacher quelque chose.

Nonobstant elle ne parut pas s'en apercevoir et, tout au long du dîner, elle narra mille petits faits amusants de son séjour en Bretagne; mais pas une fois elle ne prononça le nom de Patrick, craignant que ce nom, jeté ainsi dans la conversation, ne fit pressentir à son père un nouveau danger. Encore que jamais M. Saindré n'y ait fait allusion, Corinne était certaine qu'il appréhendait l'instant où elle devrait le quitter. Sans doute était-ce là le motif pour lequel jusqu'alors elle avait fait la sourde oreille aux déclarations plus ou moins sincères de certains jeunes gens de son entourage. Au reste elle se trouvait parfaitement heureuse, et le désir de se marier ne l'avait point tourmentée jusqu'à ces derniers temps.

C'est ainsi qu'elle raisonnait avant son départ pour Dinard; mais là, un perturbateur imprévu avait surgi, démolissant en quelques heures le bel échafaudage de sa philosophie. Le doute était venu et, avec lui, un brouillard s'était levé sur son horizon, brouillard dont elle rêvait de percer le mystère. Toutefois elle jugeait le moment inopportun de le laisser voir.

Après le repas, qui se prolongea assez avant dans la soirée, M. Saindré parut soudain très las, tellement même que Mme Lasnes ne put s'empêcher de lui conseiller.

— Si vous montiez, Monsieur; vous avez beaucoup travaillé aujourd'hui.

Il tressaillit et la fixa durement. Corinne intervint. Glissant ses bras autour de son cou, elle dit:

— Mamy a raison. Tu as mauvaise mine... Toi-même, à mon arrivée, m'as avoué ta fatigue... Va te coucher, papa; j'irai te dire bonsoir avant de me mettre au lit, et demain nous reprendrons notre vie habituelle.

La farine est abondante

SERVEZ DES BISCUITS CHAUDS



MENU-DU-JOUR "MAGIC"

Ragoût aux rognons
Patates au persil
Epinards
Pêches en conserves
Biscuits chauds

Coût approximatif: \$1.31
Suffisant pour 6 personnes

Biscuits à Thé "Magic" * 3 façons de les faire—toutes délicieuses

BISCUITS À THÉ

2 tasses farine
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
½ c. à thé sel
1 c. à soupe beurre
1 c. à soupe shortening
¾ tasse lait froid ou moitié eau moitié lait

Tamisez farine, poudre à pâte et sel. Incorporez le shortening. Ajoutez le liquide froid et faites une pâte molle. Renversez sur planche enfarinée et ne maniez pas plus que nécessaire. Abaissez à la main ou roulez légèrement. Découpez avec emporte-pièce à biscuits enfariné. Cuissez sur toile graissée de 12 à 15 minutes à four chaud. 450°F.

BISCUITS AU FROMAGE

Employez la recette originale, ajoutant ½ tasse de fromage râpé aux ingrédients secs. Procédez ensuite comme pour les biscuits à thé.

BISCUITS GRAHAM

Dans la recette originale, substituez aux 2 tasses de farine, 1 tasse farine Graham et 1 tasse farine blanche. Ajoutez 2 c. à soupe cassonade.



Fabrication
canadienne

FAITES de ces délicieux biscuits à thé "Magic" qui fondent littéralement dans la bouche! Servis chauds, ils sont un régal à tout repas! Ils se prêtent aux Menus-du-Jour... ils se font avec des ingrédients faciles à obtenir.

Pour tous vos biscuits, gâteaux et plats cuits au four, employez la Poudre à Pâte "Magic". Elle est si pure et si efficace qu'elle constitue une véritable assurance contre les non-réussites. Elle protège les ingrédients précieux... réduit le gaspillage coûteux. Elle vous coûte moins de 1¢ par cuisson ordinaire. Les experts en art culinaire recommandent la "Magic". Achetez-en aujourd'hui!

LA PRÉFÉRÉE DEPUIS 3 GÉNÉRATIONS

— Allons! répondit l'industriel, je ne veux pas te désobéir le soir de ton retour; mais Mamy radote! Je ne suis pas malade et je ne veux pas être traité comme tel.

— Personne ne dit que tu es malade... Tu as besoin de repos; c'est tout.

Le prenant par le bras, Corinne l'accompagna jusqu'à sa chambre en riant et plaisantant. Puis elle revint chez elle pour y faire quelques rangements. Mais à peine y fut-elle entrée qu'elle ressortit et s'en fut à la recherche de Mme Lasnes. Le moment était venu de s'informer de ce qui s'était passé en son absence, pour que son père fût à ce point déprimé. Seule Mamy pouvait la renseigner.

Celle-ci essaya bien de se dérober, mais connaissant Corinne, elle comprit que ce serait reculer pour mieux sauter et elle se décida.

Dès qu'elles furent installées loin des oreilles indiscretes, Corinne demanda:

— Peux-tu me dire, Mamy, ce qui est arrivé pour que je retrouve papa dans un tel état? Ses affaires l'inquiètent?

— Ma petite fille, tu connais suffisamment ton père pour être assurée qu'il ne m'a fait aucune confidence. Il est indéniable qu'il souffre. Pour moi c'est le moral qui est atteint. L'origine du mal, je l'ignore encore. Il s'est énergiquement refusé à faire venir un médecin et pourtant, pendant huit longues journées, il est resté calfeutré chez lui, ne mangeant presque rien, ne voulant voir personne, à l'exception de François qui lui portait ses repas... si on peut appeler repas les quelques aliments qu'il consentait à prendre.

— Tu n'allais pas le voir?

— Si, chaque jour, et malgré lui. Mais je n'ai pu obtenir de lui que ces mots: "J'ai beaucoup d'estime pour vous, Mamy; mais si vous rappelez Corinne, vous quitterez cette maison séance tenante!" Aussi je te supplie de ne pas lui laisser entendre que j'ai bavardé. Il va mieux du reste. Il a repris son travail depuis une semaine. Avant-hier, il est même allé en voyage.

— M. Vilmart, le sous-directeur de l'usine, ne t'a rien dit concernant ses affaires?

— Il paraît que tout va pour le mieux, et lui-même ne s'explique pas l'état de dépression de M. Saindré. Il pense comme moi que c'est tout le passé qui remonte à la surface.

— Tu as raison, murmura Corinne, c'est le passé... parce que je l'ai laissé seul... en tête-à-tête avec lui!

Puis, laissant couler ses larmes, elle ajouta:

— Oh! Mamy, pourquoi ne m'as-tu pas appelée?

— Je te l'ai dit, ton père n'a pas voulu, mon petit.

Le chagrin de Corinne bouleversait la bonne gouvernante, car elle le comprenait. Elle le comprenait d'autant mieux que M. Saindré s'était toujours montré pour sa fille non seulement affectueux et tendre, mais un véritable directeur de conscience. Aussi le tenait-elle en profonde estime. Mais, depuis longtemps déjà, en l'observant, elle devinait chez lui un chagrin intérieur qui le rongait comme un ermite, et qu'elle attribuait à l'effroi de voir sa fille le quitter un jour, sa fille qui était sa seule raison de vivre.

Intérieurement, elle se disait que seule l'absence prolongée de Corinne avait provoqué ce nouvel accès de neurasthénie, dont jadis il s'était si difficilement libéré. Mais, pour rien au monde, Mme Lasnes ne l'eût avoué à la jeune fille déjà si désolée. Il fallait au contraire écarter d'elle cette pensée. Ce fut dans cette intention qu'elle demanda:

— Parle-moi donc un peu de toi. As-tu trouvé là-bas de bons camarades?

Corinne leva les yeux sur sa gouvernante, la fixa un moment sans rien dire; puis, à travers ses larmes elle murmura:

— Mieux que des camarades, Mamy; peut-être même plus que des amis, mais...

Elle paracheva sa pensée d'un geste de découragement, peu habituel chez elle, et la brave femme pressentit que sa petite fille avait, elle aussi, son secret. Se penchant, elle posa sa main sur la tête de Corinne, comme pour la protéger.

— Que dois-je penser, mon petit? demanda-t-elle doucement.

Se blottissant contre sa poitrine, ainsi qu'une enfant dont le chagrin semble soudain trop lourd, Corinne, dans un souffle, répondit:

— Ce que toute mère penserait à ta place, ma bonne Mamy... Et n'es-tu pas ma maman? Je vais tout te dire... Tu me conseilleras, tu m'éclaireras... Bien que moderne et d'un caractère indépendant, je me trouve soudain à un carrefour, et j'hésite sur la route à prendre... J'ai besoin d'être guidée... Toi seule peux m'être utile, puisque papa doit ignorer...

— Allons, ma chérie, conte-moi ça! dit l'excellente Mme Lasnes, qui déjà était fixée.

Très avant dans la nuit, l'entretien se prolongea; et, ce jour-là, Corinne put apprécier une fois de plus le tact, la délicatesse, et en même temps le coeur maternel de sa Mamy.

Elle s'endormit légère et pleine d'espoir en l'avenir...

CHAPITRE V

"Corinne Saindré à Patrick Guermain.
"La Marinière, ce 15 septembre.

"Mon cher Patrick,
"Déjà huit jours que j'ai réintégré le toit familial, et je suis sûre que, plusieurs fois déjà, vous avez pensé: "Corinne est comme la plupart de ses congénères; elle ne tient pas sa parole. Elle a promis d'écrire en arrivant et, naturellement, je ne reçois rien!"

"Il y aurait sur ce point beau coup à dire; mais ce n'est ni le moment ni la raison d'en discuter. L'important est que je n'ai point manqué à ma promesse, puisque me voici. Après tout, pour vous Parisien très occupé, "Dinard est-il déjà passé aux oubliettes et peut-être vous faudra-t-il faire un effort de mémoire pour vous souvenir de certaine petite fille audacieuse qui, malgré vous, s'est durant un moment, installée dans votre vie que vous rêviez si calme.

"Je vois d'ici votre sourire plein d'ironie, ce plissement de la paupière gauche, précurseur habituel de quelque boutade. Ça y est! "Vous m'avez tout de même recon nue, et si nous n'étions séparés

"par quelque trois cents kilomètres, j'aurais encaissé déjà la monnaie de ma pièce.

"Mais puisque j'ai l'appréciable avantage de pouvoir aujourd'hui vous dire tout ce qui me passe par la tête, sans courir le risque d'être interrompue par un rappel à l'ordre ou une verte réplique, j'en profite.

"Et d'abord, la vie ici ne ressemble en rien à celle de Dinard, oh! mais là, pas du tout. Et pourtant, il était grand temps que je rentre. En mon absence, père a broyé du noir et je l'ai trouvé très déprimé. Il prétend que c'est la fatigue, mais moi j'ai la conviction qu'il faut chercher ailleurs la raison de cet état de choses. Il ne veut me priver d'aucun plaisir de mon âge et nous nous entendons si bien l'un et l'autre, que toute séparation lui est pénible. "A moi aussi, je l'avoue. Mais lui reste seul, tandis que moi je vis dans le mouvement et suis entourée d'amis délicieux.

"J'ai donc décidé de ne plus le laisser seul à l'avenir. J'irai à Paris pour quarante-huit heures seulement et il est probable que ce sera dans une semaine, le vendredi vingt-deux et le samedi vingt-trois. Mon père doit s'absenter ces deux jours-là; par conséquent, il n'aura pas à souffrir de la solitude.

"Peut-être pourrions-nous nous voir quelques instants, malgré la brièveté de mon séjour, soit chez ma cousine, soit chez vous, du moins chez votre mère ou dans quelque endroit de votre choix? "Je vois de nouveau votre petit sourire pointu: "Ces petites filles modernes ne doutent de rien, dites-vous. Elles disposent de nous avec un sans-gêne!"

"Que voulez-vous, il faut les prendre comme elles sont; et ma foi, elles valent bien les autres, plus compliquées, moins franches aussi. Mais, à tout prendre, le fond de leur âme ne diffère pas sensiblement, croyez-moi. Ce n'est là qu'une simple formule de présentation, et il faut avouer qu'en ce qui nous concerne, la dite présentation ne pécha point par manque d'originalité. Qu'en pensez-vous?

"Alors, pourquoi changer? Je pourrais, par exemple vous donner rendez-vous au troisième étage de la Tour Eiffel, ou encore à une station d'autobus! Mais très vite de plaisanterie. Sauf contre-ordre, j'arriverai le vendredi matin à dix heures trois. Si les hasards de votre profession vous conduisent ce jour-là et à cette heure dans les parages de la gare de l'Est, il me sera agréable de trouver à l'arrivée un visage ami. "Mais oui, vous avez bien lu: ami! "C'est du reste à ce titre que je compte vous présenter à ma cousine. J'espère... je suis sûre même, qu'elle vous invitera à dîner; il est non moins certain qu'elle vous plaira. Bien qu'approchant de la cinquantaine, elle est restée très jeune, et ce qui vous séduira c'est son esprit très personnel et toujours prêt à l'humour.

"Mais n'anticipons pas. D'ici la semaine prochaine il peut surgir un obstacle à ces projets.

"Je compte que vous daignerez répondre à cette trop longue lettre et que vous garderez, pour me les servir de vive voix, les ré-

"flexions qu'elle vous aura suggérées.

"Rappelez-moi au bon souvenir de M. Morgan et présentez à votre maman l'expression de mes sentiments respectueusement affectueux.

"Quant à vous, mon cher Patrick, croyez-moi, je vous prie, très sympathiquement votre

Corinne

"P.-S. — J'allais oublier de vous dire que j'ai reçu des nouvelles de Diana. Elle m'apprend qu'elle a dîné avec vous et M. Morgan à Paris, avant son départ. Elle parle de vous en des termes... que ma plume se refuse à traduire!... Vous deviendriez peut-être fat et insupportable!... "Toute vérité n'est pas bonne à dire, mon cher ami!

"Good bye!... Et sans rancune!"
La tête dans les mains, comme s'il était en train de déchiffrer quelque casse-tête chinois, Patrick lut et relut cette lettre.

Il était seul et presque dans la salle de rédaction et voulait répondre à la missive reçue la veille au courrier du soir. Mais les mots qui venaient à la pointe de son stylo lui semblaient absurdes, vides de sens, futiles ou maladroits. Garderait-il le ton léger, un tantinet railleur, dont se servait Corinne, ou bien tenterait-il de laisser poindre entre les lignes ce qui se passait en lui?

Car il se passait réellement quelque chose... quelque chose qu'il ne pouvait même plus dissimuler à l'oeil averti d'Achille Morgan. Sa mère elle-même avait éventé une partie de la vérité.

Patrick jeta les yeux vers la pendule qui marquait cinq heures. Il lui restait tout juste le temps d'écrire avant l'arrivée du patron qui désirait lui parler. Après quoi il lui faudrait aller dîner en hâte, Morgan, empêché, l'ayant prié de le remplacer le soir même à la répétition générale du nouveau spectacle des Bouffes-Parisiens.

Il se remit donc à l'oeuvre, bifant, recommençant, raturant de nouveau. Il était tellement absorbé qu'il ne prenait aucune attention aux allées et venues de son collègue Jean Linart, lequel, passant et repassant devant lui, puis derrière son dos, risquait vers la table un oeil curieux, uniquement pour le taquiner. Constatant que son manège restait sans effet, celui-ci dit narquois:

— Il y a des chances que ton papier n'utilisera pas les rotatives! Je crois que demain matin quelque élégante soubrette le glissera discrètement entre le croissant mollet et la tasse de chocolat de sa maîtresse... laquelle naturellement est fort jolie!

D'un bond, Patrick se détourna, prêt à la riposte. Mais il vit le regard malicieux de Linart. Habitué à ses facéties, il haussa les épaules et répondit avec le plus grand sérieux:

— Pour une fois, mon vieux, tu te trompes. J'écris au Ministre.

— Au ministre de ton coeur... C'est bien ce que je disais!...

Désarmé, Patrick se mit à rire.

— Quel que soit le ou la destinataire, j'aimerais assez écrire en paix.

— Il fallait le dire plus vite, voyons!... Je te croyais en panne d'inspiration... alors, n'est-ce pas, en bon copain, je me disposais à mettre la mienne à ta disposition...

Ne travaillons-nous pas souvent en collaboration?

— Si cela ne te fait rien, je préfère pour cette fois prendre seul mes responsabilités.

— Ah! bon!... très bien!... J'ai compris. Je ne suis pas idiot!

Amusé, Patrick entreprit de parachever sa lettre. Mais il attendit que Liénart se fut éloigné. Enfin, sa signature apposée et gardant la plume en main, prêt à couper au besoin certains mots trop précis, il se relut.

— Ma chère Corinne,

«De votre charmante lettre reçue hier soir, certains mots ont plus particulièrement retenu mon attention. Ces mots, vous le devinez sans peine, sont les suivants: "J'arriverai, sauf contre-ordre, vendredi matin à dix heures trois". Cette petite phrase, banalement en soi, résume tellement bien mes désirs et mes aspirations qu'elle absorbe tout le reste. Je veux dire par là que c'est à peine si j'ai souci aux taquineries dont pourtant votre lettre est remplie. "Je n'ai pensé qu'à ceci: Dans huit jours Corinne sera là!"

«Avez-vous songé à tout ce qui peut se passer en quarante-huit heures? Non? Eh! bien réfléchissez-y et, pour cela, il vous suffira de faire un rapide retour en arrière et de vous souvenir de l'aventure du *Go-Ahead* qui a fait de nous, jusqu'alors étrangers l'un à l'autre, deux amis. "Il n'a fallu pour cela que quelques heures... Que dis-je? Quelques minutes."

«Oui, je sais, il en a fallu davantage par la suite pour me convaincre; c'est d'ailleurs un épisode qu'il est préférable de ne pas rappeler, pour moi tout au moins, car j'y ai joué un rôle ridicule...

«Mais je m'embarque sur un sujet qui pourrait me mener plus loin que je ne le voudrais aujourd'hui; nous aurons tout le temps d'y revenir dans une semaine.

«J'ai en effet dîné avec mistress Morton et mon brave Achille Morgan. Maman, fatiguée, avait dû, à son grand regret, décliner l'invitation. Aussi bien elle compte que vous viendrez jusqu'à la maison prendre une tasse de thé. Nous devons déménager prochainement. J'ai trouvé à Asnières une petite bicoque avec un jardin, où j'ai grand hâte de l'installer. C'est donc dans notre modeste appartement de la rue Clignancourt que nous vous recevrons, si toutefois vous voulez bien nous faire le grand plaisir de venir.

«En tous les cas, je note le vendredi 22 à dix heures trois. En descendant du train, vous pourrez apercevoir sur le quai un homme qui, bien que sauvage, bourru, voire même impoli parfois, a gardé de vous un souvenir... et puis non, excusez-moi! L'adjectif approprié m'échappe!... Mais d'ici le 22, j'espère l'avoir trouvé.

«Achille Morgan, toujours très vieille France, me charge pour vous de ses respectueux hommages. Si je l'imitais, vous ririez de moi, je suis sûr. Aussi je vous prie simplement de me croire très fidèlement votre ami,

Patrick.

«P.-S. — Surtout pas de contre-ordre! Vendredi 22, dix heures trois!"

Ce post-scriptum, Patrick l'ajouta après avoir relu sa lettre, comme s'il craignait de n'avoir pas assez laissé percer son désir ardent de voir Corinne. Dès qu'il eut achevé d'écrire le chiffre trois, il regretta.

«En somme pensa-t-il, elle va tout de suite deviner que j'ai hâte d'être près d'elle et, comme elle est femme jusqu'à la pointe des cheveux, elle va tirer toutes sortes de conclusion!"

Un vieux reste d'orgueil le saisit, et il s'appretait à déchirer sa prose lorsque, de nouveau, Linard surgit à ses côtés.

— Le patron vient d'arriver, dit-il. Il te demande.

Ce disant, il glissa un regard vers la feuille largement couverte de l'écriture fine et spirituelle de son collègue.

— Oh! oh! ajouta-t-il avec un sifflement admiratif. Qu'est-ce que tu attends pour t'attaquer à la rubrique "Affaires de cœur"? Tu m'as l'air à la page!

Patrick ne répondit rien. Revenant sur sa décision de déchirer sa lettre, il la plia consciencieusement, la glissa sous enveloppe qu'il cacheta mais, après un regard en coin vers son ami, il s'abstint de mettre l'adresse.

Linard ricana.

— La confiance règne! fit-il gouguenard.

Patrick eut un clignement d'oeil à son adresse, puis tout en se dirigeant vers la sortie, il répondit:

— Secret professionnel, mon vieux!

Et il s'engouffra dans l'ascenseur qui le déposa à la porte du cabinet directorial.

Comme tous à *La Vigie*, le patron avait Patrick en grande estime; mais nul ne s'en serait aperçu à la manière toujours un peu brusque avec laquelle il accueillait son subordonné. Patrick qui, depuis longtemps, était fixé sur les sentiments du directeur à son égard, ne semblait nullement ému et même, au besoin, ne dédaignait pas la riposte.

Ce soir-là, encore sous l'impression des lettres qu'il venait de recevoir et d'écrire, il eut un léger plissement de sourcils lorsque, dès le seuil du bureau, le directeur lui jeta hargneux:

— C'est ça que tu appelles être là à cinq heures? Il va en être six!

La réplique ne se fit pas attendre. Très calme, Patrick répondit:

— Un rendez-vous, monsieur Blanchard, exige généralement la réunion de deux personnes au moins. Quand une manque à l'appel, l'autre n'y peut rien.

Puis, marquant un léger temps, il ajouta:

— Surtout quand cet autre n'a qu'à se taire!

— Et qu'il ne se tait pas! grommela le directeur qui dissimulait derrière ses bésicles une folle envie de rire, sachant fort bien qu'il était lui-même en défaut. Or, rien ne l'amusait autant que les ruades du jeune et bouillant reporter.

Leurs regards s'étant rencontrés, ils y lurent leur mutuelle sympathie et ils eurent aux lèvres le même sourire.

— Quel cabochard tu fais, mon petit Patrick! fit M. Blanchard en secouant dans un cendrier le contenu de son éternelle pipe. Je me

LE CANADA A BESOIN DE GRAISSE et d'OS POUR LES EXPLOSIFS

VOICI, POUR VOUS, UNE TÂCHE QUOTIDIENNE

Il y a pénurie de graisse et d'os au Canada, et pour y remédier il faut conserver tous les jours toute la graisse et tous les os, cuits, crus ou secs.

Avec la graisse, on fait de la glycérine, et avec la glycérine, on fait des explosifs pour bombarder Adolphe, Benito et Tojo, faire couler leurs sous-marins et détruire leurs chars d'assaut.

Les os fournissent de la graisse, ainsi que de la colle pour les industries de guerre.

VOICI CE QUE VOUS FAITES

Gardez toutes les graisses. Vous pouvez les mélanger. Passez-les au tamis dans une boîte métallique à grande embouchure. Ne les mettez pas dans un récipient en verre ni dans du papier. Gardez-les dans un réfrigérateur ou un endroit frais jusqu'à ce que vous en ayez une livre ou plus. Gardez aussi tous les morceaux de gras (cuit ou cru) et les os dans un endroit frais.



Voici ce que vous faites de la graisse et des os

Les marchands de viande du Canada, dans un but patriotique, coopèrent avec le Gouvernement en ce qui concerne ce travail de guerre important, en mettant leurs facilités de récupération à la disposition de leurs clients. Vous pouvez vous débarrasser de vos graisses et de vos os d'une des manières suivantes:

1 VOTRE MARCHAND DE VIANDE

vous paiera 4 1/2¢ la livre pour la graisse, et 1¢ la livre pour le gras. Vous pouvez garder cet argent pour vous, ou —



2 VOUS POUVEZ LE REMETTRE

au Comité de Récupération Volontaire de votre localité et/ou à une Oeuvre de Charité de Guerre enregistrée.



3 VOUS POUVEZ DONNER

vos Graisses et vos Os au Comité de Récupération Volontaire de votre localité à l'endroit où on les reçoit, ou —

4 VOUS POUVEZ CONTINUER

de mettre vos Graisses et vos Os dehors pour qu'ils soient ramassés en même temps que les ordures.



Chaque cuillerée de graisse, chaque morceau de gras et chaque os, cuit, cru ou sec, doivent être gardés. C'est un devoir quotidien. Vous n'en avez peut-être pas beaucoup, mais, même si nous n'avons qu'une once de graisse par personne par semaine, nous aurons 36,000,000 de livres de graisse par an pour faire de la glycérine.

Le Canada a besoin de 40 millions de livres de graisse

CETTE CAMPAGNE EST POUR LA DURÉE DES HOSTILITÉS
MINISTÈRE DES SERVICES NATIONAUX DE GUERRE

DIVISION DE LA RÉCUPÉRATION NATIONALE

demande parfois si jamais une femme parviendra à te mater!

— Me mater ! se récria Patrick. Je pense que si je me marie un jour, ce sera...

— Ta, ta, ta, !... si tu te maries un jour — et je l'espère bien — tu feras comme les autres. Tu te draperas dans ton autorité maritale pour n'être, en fin de compte, que le très humble et très obéissant serviteur de celle qui aura su gagner ton cœur. L'amour, mon petit, quand on l'éprouve réellement, n'est plus à la merci d'un caprice, d'une décision ou d'une volonté soi-disant irréductible; il leur résiste, les dépasse et finit par les absorber. Sois tranquille! L'expérimentation se chargera de vérifier la théorie; car, sous l'enveloppe coriace et les airs de chien de garde que tu affiches à tout propos, bat un cœur que j'ai eu souvent l'occasion d'apprécier... Oh! c'est bien la première fois que je te fais un compliment! C'est pourquoi il n'en a que plus de valeur... A propos, tu ne m'as jamais conté que tu fus en quelque sorte le héros de l'affaire du *Go-ahead* à Dinard? Tu sais, l'arrestation mouvementée du trop célèbre John Green?... Il paraît que l'inspecteur Launoy te garde une vive reconnaissance. A l'en croire, tu lui as sauvé la vie,

— L'inspecteur exagère.

M. Blanchard ne parut point avoir entendu. Il poursuivit:

— Launoy s'y connaît en hommes et, pas plus que moi, il ne prodigue sa sympathie à tout venant. Pour avoir ainsi mérité la sienne, il faut que tu aies fait tes preuves. Je l'ai rencontré hier soir tout à fait par hasard. En ce moment, il enquête sur l'affaire du souterrain de la frontière belge, affaire qui, selon lui n'est qu'un épisode d'une histoire de grande envergure où l'espionnage tiendrait le principal rôle. C'est justement à ce propos qu'il m'a parlé de toi. Il me faudrait, m'a-t-il dit, un type dans le genre de votre collaborateur celui-là même qui, dans le coup du *Go-ahead*, m'a donné un sérieux coup de main". Surpris, je l'ai questionné, et c'est ainsi que j'ai appris le rôle que tu avais joué... et aussi celui tenu par certaine jeune fille dont tu t'étais institué le défenseur.

— Quel roman feuilleton imaginez-vous là?

— Je n'imagine rien. Seuls les faits comptent pour moi. D'ailleurs ce n'est pas pour dissenter psychologie que je t'ai fait venir. Veux-tu suivre pour le journal l'enquête de Launoy et au besoin l'aider? Cela t'intéresserait-il?

Patrick réfléchissait. En temps normal cette proposition l'eût enthousiasmé, son esprit aventureux devant y trouver son compte. Mais à cette heure, rien ne l'aurait fait quitter Paris avant la visite de Corinne.

— Non seulement cette affaire m'intéresserait, mais elle me passionnerait si je ne devais pas m'en occuper immédiatement. Il m'est impossible de quitter Paris avant le 23.

Surpris, le directeur chercha son regard.

— J'ai des affaires personnelles à régler d'ici là, précisa Patrick sans lever les yeux.

— Oui?... Bon!... N'en parlons plus... parce qu'il te faudrait partir demain. C'est dommage, tu au-

rais trouvé là de quoi satisfaire ton goût de l'aventure.

— Je le regrette vivement, croyez-moi! Mais vous savez, monsieur Blanchard, l'aventure se rencontre parfois là où on ne la cherche pas... La preuve l'affaire de Dinard.

— Je ne dis pas non; mais celle dont il s'agit est déjà accrochée... Enfin, ça te regarde. Réfléchis encore, et si tu te décides, tu me le diras demain matin. Sur ce, je file, j'ai un rendez-vous.

Le directeur, tout en enfilant son pardessus, jeta un coup d'oeil vers la pendule.

— Diable! Sept heures moins cinq! Je suis terriblement en retard!

Après un congé hâtif, les deux hommes se séparèrent. Patrick revint à la salle de rédaction, mit sur sa lettre l'adresse de Corinne et quitta le journal.

Son premier geste fut de jeter sa missive à la poste, ne voulant

s'exclama-t-il, tu n'es pas plus léger qu'autrefois avec le "barda" sur le pied de guerre!

Georges Alain ne réalisant pas tout d'abord fixa son interpellateur. Puis:

— Guermain! fit-il. Ça, par exemple, si je m'attendais!

La plate-forme d'un autobus ne se prête guère aux confidences, surtout lorsqu'il s'agit de jeter un pont sur quatre années de séparation. Aussi bien, prenant rapidement une décision, Patrick, tout heureux de la rencontre, proposa:

— Descendons à Barbès. Nous prendrons un "glass". J'ai juste un quart d'heure à te donner.

— Soit!

Pressés, malaxés, il leur était presque impossible d'échanger quelques vagues propos. Ils finirent par y renoncer; mais, quelques minutes plus tard, en sautant à terre, ils poussèrent l'un et l'autre un soupir de soulagement.

— Mon vieux Pat, constata

mais ça peut arriver... tout arrive... Et toi?

— Célibataire aussi... encore que, comme toi, mon vieux, je n'aie pas prononcé de vœux.

Questions et réponses chevauchaient, passant d'un sujet à un autre, sans ordre et sans méthode, ainsi qu'il arrive lorsqu'on a beaucoup de choses à se dire et que le temps presse.

— Tu sais que tu m'avais toujours promis une visite! fit observer Georges; et en somme, tu m'as froidement laissé tomber!

— Détrompe-toi! Je n'oublie jamais les amis. Mais le fichu métier que je mène est tellement absorbant!

— Veinard! C'est une profession qui m'aurait emballé. Se trouver chaque jour nez à nez avec l'imprévu sans parler des risques! Ça c'est épatant!

— Evidemment, oui... Tiens, il y a peine une demi-heure j'ai refusé une mission qui pouvait être excellente pour moi et qui, ma foi, m'aurait conduit dans tes parages, ou presque.

— Mais il fallait accepter... Ce m'eût été une grande joie de t'accueillir, et maman, donc! à qui j'ai tant de fois parlé de toi!

Patrick restait songeur. Il se disait que les événements s'enchevêtraient de telle sorte qu'ils semblaient le pousser malgré lui vers ce qu'il voulait éviter.

— Et puis, ajouta Georges, dans notre petit coin de pays qui se situe presque à cheval sur les frontières belge et luxembourgeoise, il se passe tant de choses bizarres!

Patrick leva brusquement les yeux sur son ami.

— Que veux-tu dire?

— Oh! rien!... Et pourtant, si j'en avais le temps, je te confierais certains petits faits curieux, un peu troublants aussi, qui éveillent peut-être ta perspicacité de reporter.

— Tu m'intrigues... De quoi s'agit-il?

— Peuh! De pas grand'chose, en fait, du moins je le souhaite. C'est plutôt chez moi une sorte d'intuition, pas très définie.

— Ouais! Je te vois venir! blagua Patrick. Tu jettes l'appât qui pourrait me faire mordre. Eh bien, sois satisfait. J'irai à Saulnes te rendre visite, mais après le 23. D'ici là, je ne peux quitter Paris.

— C'est promis? insista Georges Alain joyeux. C'est juré?

— Sur mes grands dieux! Aussi, comme à ce moment nous aurons tout le temps de passer nos souvenirs en revue, je te lâche; je suis pressé. Mais je bénis l'heureux hasard qui t'a fait ce soir m'écraser les pieds!

— Après tout, cette rencontre aura peut-être des conséquences précises, observa Georges. Il est possible qu'elle tienne une place importante dans le cycle de notre destin à l'un ou à l'autre.

— Je vois que tu n'as pas changé! Toujours ta marotte d'attribuer un sens aux moindres détails de l'existence!

— L'avenir arbitrera, pas vrai? En tout cas, mon vieux Pat, c'est bien la première fois que j'ai tant de plaisir à rater mon train! Alors, un mot et tu rappelles! Tu as notre adresse? Hôtel des "Trois Bornes".

Quelques instants plus tard, Pa-

Vous répondez

(Réponses aux questions de la page 42)

- 1—Un chaud-froid est un plat contenant une volaille ou du gibier que l'on sert entouré de gelée ou de mayonnaise.
- 2—On nomme les habitants de Monaco les Monégasques.
- 3—Elizabeth d'Angleterre dont le dur destin fut toujours marqué par une enfance malheureuse. Elle ne se maria jamais: "La femme sans homme" disait-on à l'époque.
- 4—Le chamois est un genre d'antilope des montagnes d'Europe. Très agile, il évite le chasseur en sautant de rocher en rocher.
- 5—Jacques-Bénigne Bossuet mérita ce surnom alors qu'il était évêque de Meaux et combattait le quietisme de Fénelon.
- 6—Benjamin Franklin, américain natif de Boston, fut un physicien remarquable. C'est à lui que l'on doit l'invention du paratonnerre.
- 7—Nicodème, juif, se rallia à la doctrine du Christ. La fête de saint Nicodème est le 3 août.
- 8—Le belvédère qui se trouve au sommet de presque toutes les maisons espagnoles s'appelle un mirador. En temps de guerre, l'observatoire temporaire juché au haut d'un arbre porte aussi ce nom.
- 9—La cellulite est un épaissement des tissus dû à une mauvaise nutrition ou assimilation. Les toxines s'y accumulent, s'y incrustent. Se traite habituellement par des massages pincés.
- 10—Dans la série des Louis, rois de France, ce fut Louis XV à qui l'on donna ce surnom à cause sans doute de la publicité donnée à ses conquêtes sentimentales dont la du Barry et la Pompadour furent les plus notoires.

pas la mettre dans la boîte de *La Vigie*; puis il revint attendre l'autobus qui le conduirait rue de Clignancourt. Mais, à cette heure d'encombrement, il dut en voir passer plusieurs avant de trouver une place. Enfin, jouant des coudes, il se hissa tant bien que mal sur une plate-forme déjà surchargée et fila en direction de son logis.

Comme l'autobus repartait après l'arrêt de la gare de l'Est, un voyageur qui venait de monter en marche bouscula violemment Patrick et, pour comble de malheur, lui marcha sur le pied.

Dans un réflexe de mauvaise humeur, celui-ci se détourna, prêt à invectiver le maladroit; mais sa colère tomba subitement, car il venait de reconnaître en ce dernier un de ses camarades de régiment qui répondait au nom de Georges Alain, et dont il avait conservé le meilleur souvenir.

— Eh! bien, mon vieux Georges,

Georges Alain, tu peux dire que le hasard me sert! Devant prendre à la gare de l'Est le train de six heures quarante-huit, je suis arrivé pour le voir filer. Alors, je vais prendre celui de neuf heures cinquante; mais je bénis ce contretemps qui m'a permis de te retrouver... Que deviens-tu? Toujours dans le journalisme?

— Jusqu'au cou... Et toi-même?

— J'ai pris la suite de mes parents, ou plutôt je seconde ma mère, puisque mon père est mort.

— Ah! oui... En effet, je me souviens... un hôtel, n'est-ce pas? A Longwy, quelque part de ce côté-là?

— A Saulnes, exactement, près de la frontière luxembourgeoise.

Tout en parlant, ils s'étaient installés à la terrasse d'un café et, dès qu'ils eurent commandé leurs consommations, ils reprirent leur conversation:

— Marié? demanda Patrick.

— Non... du moins pas encore...

trick Guermain grimpaît à nouveau dans l'autobus. Il ne pouvait s'empêcher de songer que selon les principes chers à son ami, un simple hasard peut changer la marche des événements. Dans l'invitation de Georges Alain, il ne voyait que le moyen de se rapprocher de Corinne, car dans la courte visite qu'elle ferait à Paris la semaine suivante, il comptait bien préciser ses sentiments. Peut-être même voudrait-elle profiter de son séjour à Saulnes pour le présenter à son père.

Tout ceci dûment pesé, Patrick se laissa bercer d'espoir. Et pourtant, était-ce vraiment vers le bonheur que l'orientaient les conjonctures?

CHAPITRE VI

Dans le petit appartement de Mlle Clotilde Loyseleur régnait ce matin-là une animation inaccoutumée. Le ménage avait été fait de bonne heure. Dans la coquette salle à manger, le couvert était déjà dressé et, de la cuisine, s'élevaient d'alléchantes effluves.

Dans quelques instants, Corinne Saindré, la jeune et jolie cousine de Mlle Loyseleur, allait arriver. Aussi bien, servante et maîtresse s'affairaient pour accueillir de leur mieux la voyageuse. En fait, l'activité de Mlle Clotilde se bornait à s'assurer que tout était prêt. Depuis quelques jours, souffrant d'une crise aiguë de rhumatismes, elle marchait difficilement et ne quittait guère son fauteuil.

Mlle Clotilde Loyseleur avait quarante-neuf ans. Assez forte, les cheveux frisés, à peine grisonnants, elle avait le visage épais et sanguin. Ce qui séduisait chez elle dès le premier abord, c'étaient ses yeux très petits; mais pénétrants et rieurs. Les vieilles filles sont comme les présages, très bonnes ou très mauvaises. Il n'y a pas de demi-mesures. Ou bien elles se montrent revêches, accariâtres, le cœur desséché de n'avoir pas servi; ou bien elles puisent dans ce cœur dédaigné par l'amour des trésors de tendresse et d'indulgence qu'elles prodiguent sans compter, faisant de ce dérivatif un but à leur existence hybride. Mlle Loyseleur rentrait dans cette catégorie; peut-être parce que, vingt ans plus tôt, le petit Dieu l'avait effleurée de son aile. Elle était très bonne, mais sa bonté s'amalgamait d'une certaine dose de malice, dans le meilleur sens du mot. Elle cultivait volontiers l'épigramme comme d'autres la romance, mais ses traits ne s'avéraient jamais blessants. Cette tournure d'esprit n'était chez elle qu'une sorte de revanche sur un passé qui malgré tout, lui avait laissé dans le cœur un vieux fond d'amertume.

Assise dans son fauteuil à haut dossier, près d'une fenêtre qui prenait jour sur le jardin du Luxembourg, la bonne demoiselle restait ce matin-là indifférente au va-et-vient de la promenade publique qui, d'ordinaire, lui procurait le plus agréable et le plus divers des passe-temps. Son regard ne quittait pas le cadran cerclé de cuivre de l'antique horloge à gaine, lequel marquait onze heures moins le quart. Or, le train était à dix heures trois. Que pouvait faire Corinne?

"Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!" pensa-t-elle.

Dans la cuisine, Perrette gro-

gnait. C'était sa manière à elle de manifester sa joie.

Soudain le ronronnement sourd de l'ascenseur, puis l'arrêt brusque à l'étage annoncèrent la voyageuse. Un coup de timbre vibra presque aussitôt dans l'antichambre.

— Perrette! cria Mlle Clotilde. Va vite ouvrir!

La vieille servante, dans un glissement de savates, se hâta lentement vers la porte. Sur le seuil, Corinne, les bras chargés d'une gerbe de fleurs, lui sourit. Mais elle n'était pas seule. Derrière elle, Patrick Guermain portait ses valises.

L'espace d'une seconde, Perrette se troubla devant cet inconnu; mais déjà Corinne s'exclamait:

— Bonjour! Comment va ma cousine?

— Ça ira tout à fait bien dès qu'elle vous aura vue, Mademoiselle. Depuis une heure, elle est tout sens dessus dessous.

A son tour, Patrick salua la brave servante, déposa les bagages, puis voulut se retirer. Mais, délibérément, Corinne le prit par la main et, bon gré mal gré, il dut la suivre.

L'étonnement de Mlle Loyseleur ne fut pas moindre que celui de Perrette à la vue du reporter. Toutefois elle fut moins longue à l'identifier, même avant que Corinne ne l'eût nommé.

— Permettez-moi, cousiné, dit celle-ci, de vous présenter un ami dont je vous ai déjà longuement parlé dans mes lettres de Dinard.

Les petits yeux de Mlle Loyseleur, à travers la grille des cils, dévisagèrent un court instant le jeune homme qui s'inclinait; puis elle déclara:

— Je suis sûre que c'est ton héros, ce jeune et courageux journaliste dont?...

— En effet! coupa Corinne en riant; et mon héros, comme vous dites, est aussi parfois timide... oh! pas souvent!... Mais j'ai eu toutes les peines du monde à l'amener jusqu'ici.

Tendant la main à Patrick, Mlle Clotilde répliqua malicieusement: — La timidité n'est pourtant pas de règle chez les journalistes... en général.

— N'écoutez pas Corinne! protesta Patrick; elle exagère. Cependant vous conviendrez, Mademoiselle qu'il n'est guère dans les usages de se présenter à onze heures du matin chez quelqu'un qui vous ignore.

— C'est exact, en principe; mais il est des cas particuliers qui supportent l'exception, et les amis de ma petite cousine doivent profiter de ces prérogatives.

— Vous êtes très indulgente, Mademoiselle.

Corinne qui, pendant l'échange de ces courtes répliques, avait longuement embrassé sa cousine, cherchait des yeux un vase où déposer ses oeillets. Surprenant son regard, Mlle Clotilde lui désigna un tube de cristal.

— Voici ce qu'il te faut. Tu es vraiment exquise de me gêner à ce point. Ces fleurs sont superbes!

Corinne eut un coup d'oeil à l'adresse de Patrick et lui sourit. En réalité la gerbe d'oeillets lui ayant été offerte par le reporter à sa descente du train, d'avance elle avait prédit l'équivoque.

Par discrétion, Patrick voulut de nouveau prendre congé; mais



Née à Toronto l'exquise Margaret Knight se voit transplantée chez nous comme Secrétaire du Chef d'Escadron de la R.A.F., en mission à Washington, D.C. Elle répond à nos remarques sur son joli teint en avouant: "Mon teint serait bien ordinaire sans le secours du Savon Woodbury. Grâce à lui, mes amis disent que mon teint reste crémeux et velouté."

"Une Jolie Canadienne Travaille à la Victoire"

Elle conserve l'éclat de son teint au moyen du Cocktail Woodbury



1. "Le travail ardu laisse peu de loisir pour se parer", dit Margaret. "A la fin d'un long jour épuisant, j'ai recours au Cocktail Woodbury pour rendre à mon teint sa fraîcheur et l'éclat de sa pureté."



2. "Ce voile de poussière et de fard usé disparaît. Je me tapote le visage d'une belle mousse veloutée faite de Savon Woodbury et je rince à l'eau froide." Essayez ce savon fait spécialement pour la peau.



3. "Le mal du pays? Pas entourée de tant de nos jeunes gens", dit Margaret. Son savon de beauté, Woodbury, contient un lénitif coûteux qui aide à vider les pores de toute impureté destructive.



4. Woodbury nettoie la peau des impuretés qui bouchent les pores. Il est fait d'onguents fins, mousse rapidement. Demandez à votre Woodbury "La peau douce au toucher". 10¢ seulement.

★ ACHETEZ LES BONS DE LA VICTOIRE ★

(FABRICATION CANADIENNE)

Mlle Clotilde, dont les yeux malins voyaient clair, avait acquis déjà la certitude qu'un sentiment peut-être encore à l'état d'embryon, n'aurait pas les deux jeunes gens. Aussi, posant sur le journaliste son regard incisif, elle le retint :

— Je serais très heureuse de faire avec vous plus ample connaissance... Restez donc!... Vous déjeunerez avec nous sans façon... N'est-ce pas, Corinne?

Celle-ci rougit violemment et son trouble soudain eût suffi pour éclairer complètement la bonne demoiselle si elle n'avait été déjà fixée.

— J'en serais ravie!... d'autant plus que Patrick doit me retrouver tantôt.

— Dans ce cas, c'est plus prudent qu'il reste, conclut en riant Mlle Clotilde. Sait-on jamais! S'il n'allait pas retrouver sa route pour revenir te chercher!

Patrick qui, en arrivant, s'était fait tirer l'oreille pour monter jusqu'à l'appartement, se réjouissait maintenant d'avoir cédé aux instances de Corinne. Mlle Clotilde lui plaisait, car il pressentait en elle une alliée.

— Alors, cousine, recommande Corinne, je vous le confie pendant que je vais faire un brin de toilette.

— C'est cela!... tu veux que M. Guermain s'ennuie un peu en ma compagnie pour mieux apprécier la tienne.

— Oh! protestèrent à l'unisson les deux jeunes gens.

Dès que Corinne fut retirée, Patrick dit à son hôtesse :

— Je crains vraiment d'être indiscret en acceptant votre si aimable invitation.

Mlle Clotilde rajusta son châle sur ses épaules et répondit :

— Quand vous me connaîtrez mieux, mon jeune ami, vous saurez que je ne suis pas du tout liante et que, pour cette raison, les invitations que je fais sont sincères et non guidées par la moindre contrainte. J'ai très mauvaise tête, vous savez!... Corinne a dû vous le dire.

— Certes non, bien au contraire.

— Chère petite!... Combien je regrette l'éloignement qui me prive de la voir plus souvent!... Si je pouvais circuler à mon gré, il y a longtemps que je serais allée à Briey m'expliquer avec son père pour qu'il me la confie plus fréquemment ; mais le pauvre homme a tant souffert, lui aussi, que je lui pardonne sa sauvagerie...

— En effet, Corinne m'a conté son calvaire... et celui de sa mère.

— Hélas! cette horrible guerre a tout chambardé, même les sentiments familiaux les plus sacrés. Nous étions si unis autrefois, mes cousins Saindré et moi-même! Albert est un homme de très grande valeur, un être exceptionnel. A son retour, miné par la maladie, mais heureux néanmoins de retrouver son foyer et de connaître sa fille qu'il n'avait jamais vue, puisqu'elle naquit en 1915, ce fut pour voir mourir sa femme. Il est logique que cette mort foudroyante, le soir même de son arrivée, ait altéré son caractère au point de le rendre méconnaissable pour ceux-là même qui jadis l'ont connu serviable et accueillant. Il n'aime plus au monde que sa fille, ne vivant que pour elle, comme elle ne vit que pour lui. Seulement

c'est avec angoisse que je vois venir le jour où, comme les autres, Corinne voudra fonder une famille. Qu'advient-il de ce malheureux?

Sans trop réfléchir à ses paroles et soucieux seulement de calmer l'inquiétude qui, depuis quelque temps, le rongait, Patrick demanda :

— Vous pensez qu'il refuserait son consentement?

Sa phrase dite, il regretta de s'être trahi, surtout lorsqu'il vit, fixé sur lui, le regard pénétrant de son hôtesse.

— Certes non affirma celle-ci. Il souffrira, mais s'efforcera de s'en cacher... Vous savez sans doute qu'il a été très gravement souffrant pendant le séjour de Corinne à Dinard? Pour rien au monde il n'aurait abrégé ses vacances. Si je lui en veux un peu de me tenir à l'écart, comme il le fait pour ses anciens amis, je lui garde néanmoins toute mon estime et toute mon affection. Il en est digne.

Patrick respira. Dans les heures qui allaient venir, il pourrait mettre définitivement les choses au point; et cette attente l'exaspérait. Depuis huit jours, il ne pensait qu'à cette minute où il préciserait ses sentiments, cette minute qui déciderait du bonheur de sa vie. Tout le reste lui demeurait indifférent.

Malgré l'insistance de M. Blanchard, il avait refusé de rejoindre l'inspecteur Launoy. Après s'être assuré de l'amour de Corinne, il voulait garder ses coudées franches pour se rendre à l'invitation de son ami Alain et tâcher de se réserver là-bas, si possible, quelques bonnes journées, pour les consacrer à Corinne. Saulnes n'est éloigné de Briey que d'une cinquantaine de kilomètres. Corinne avait une voiture qu'elle pilotait elle-même. Ce serait pour elle un jeu de le rejoindre et, avec Georges, ils pourraient excursionner.

Les dollars de Mistress Morton avaient élargi ses possibilités. Sa mère à cette heure était assurée du lendemain et il gagnait suffisamment lui-même pour s'offrir quelques fantaisies. Au reste, il trouverait peut-être, au cours de son voyage à glaner la matière de quelques papiers pour son journal. En bref, Patrick voyait la vie en rose. Un seul point noir subsistait : le verdict de Corinne, et le procès était encore devant le juge.

— Vous prendrez bien un peu de cette vieille fine, monsieur Guermain?

Sa tasse à la main, Patrick regardait Corinne évoluer alentour du guéridon sur lequel café et liqueurs avaient été servis, et il se complaisait à admirer la grâce qu'elle déployait à cette simple besogne. Il était à ce point absorbé qu'il n'entendit que la fin de la question posée par Mlle Loyseleur, et il répondit à tout hasard :

— Elle doit être délicieuse.

— Attendez à l'avoir goûtée... C'est plus sûr! conseilla la bonne demoiselle en souriant. Pour cela, comme pour toute chose, l'expérience prime toutes les théories... Corinne, donne un verre à ton jeune ami.

La jeune fille s'exécuta. Il semblait à Patrick qu'elle était intimidée ce qui, chez elle, prenait la tournure d'un paradoxe. Tout le temps du déjeuner, elle avait ba-

gardé avec une inlassable volubilité, passant sans transition du coq à l'âne. Aussi, bien que peu fat, Patrick en venait à conclure que sa présence devait être pour quelque chose dans cette anormale nervosité. Pressentait-elle comme lui que le moment était venu d'une explication définitive? Il brûlait d'être fixé. C'est pourquoi il respira lorsqu'en déposant à sa portée le petit verre de fine, Corinne s'excusa près de sa cousine :

— Après une réception aussi affectueuse, nous allons nous trouver confus, Patrick et moi, de devoir vous quitter si tôt; mais j'ai pris rendez-vous à trois heures chez Pirou pour un essayage, et il est deux heures déjà passées.

— Allons donc! protesta Mlle Clotilde, c'est moi au contraire qui vous accapare, car je me doute bien qu'un journaliste n'a que faire chez un couturier, mais qu'il caresse quelque projet bien défini. Aussi, mes enfants, je vous rends votre liberté, avec l'espoir que j'aurai de nouveau le grand plaisir de vous avoir tous les deux à ma table. Rien que pour assoier solidement une sympathie naissante... N'est-ce pas, monsieur Guermain?

Ce petit discours, truffé de sous-entendus, ne trompa point Patrick. Il comprit que sa clairvoyante hôtesse avait deviné beaucoup plus qu'on ne lui avait laissé entendre. Or ce qui se passa en lui fut étrange. Il eût aimé lui confier son secret, tout de go, sans réticences; car, avec le sens d'observation dont elle faisait preuve, elle ne pouvait ignorer ce que pensait Corinne et peut-être eût-elle calmé son angoisse.

Il n'eut pas le loisir de s'attarder à ce concept. La jeune fille, soudain pressée, lui dit :

— Je suis navrée de vous faire avaler cette liqueur à la façon d'un profane, alors que vous devez être un dilettante, mais si vous voulez bien me déposer chez Pirou, il faut se hâter. La rue Guynemer et la rue Miromesnil ne sont pas précisément voisines.

Patrick s'était levé.

— Ne l'écoutez pas, protesta Mlle Loyseleur. Je la connais. Vous avez tout le temps pendant qu'elle s'apprêtera. Avaler cela comme un purgatif, serait un crime de lèse-gourmandise! Ne trouvez-vous pas?

Le jeune reporter, d'ordinaire prompt à la réplique, demeurerait coi, car il ne voulait contrarier ni son hôtesse, ni Corinne. Celle-ci, lisant ses pensées, jeta en quittant la pièce :

— Vous savez, cousine, que vous l'intimidez plus que moi. Si vous n'étiez là, il y a belle lurette que j'aurais reçu la réponse à mon invite! Il n'est que rarement muet.

Sa petite flèche lancée, Corinne s'esquiva. Un silence se fit après son départ, silence que Mlle Loyseleur essaya de combler en plaisantant :

— Evidemment un journaliste qui serait muet serait un phénomène!

Puis, levant les yeux sur Patrick qui tenait encore les siens sur la porte fermée, elle ajouta :

— Seulement sous le masque du reporter, il y a l'homme, un homme comme les autres, et c'est peut-être celui-ci qui se trouve aux prises avec une interview difficile... délicate.

Patrick la dévisagea. Elle sourit; puis, presque aussitôt :

— Voulez-vous m'offrir votre bras pour me conduire à ma chambre? C'est une mauvaise habitude que j'ai prise de faire la sieste... Vous attendrez Corinne ici, et j'ai idée qu'elle vous laissera tout le temps de savourer en paix votre verre de fine. Allons, venez!

Plus troublé qu'il ne voulait le paraître, Patrick obtempéra, il escorta son hôtesse jusqu'à sa chambre, séparée du salon par la salle à manger. Au moment de la quitter, il murmura en s'inclinant devant elle :

— Je tiens à vous dire, Mademoiselle, combien je suis touché par votre aimable accueil... et aussi par la confiance que vous voulez bien me témoigner.

Les petits yeux de Mlle Clotilde brillèrent d'une soudaine émotion. Elle lui prit la main et l'étreignit fortement.

— Tant de gens, dit-elle, ont manqué leur vie faute d'avoir saisi au passage le moment propice... Allez! et à bientôt.

Revenu seul au salon, Patrick, le coeur battant, attendit Corinne. Mlle Loyseleur avait sans doute jugé qu'il valait mieux les laisser seuls. Un flirt peut s'ébaucher dans n'importe quel cadre et s'y développer. Mais, pour exprimer à Corinne ce qu'elle était pour lui, où serait-il mieux que dans cette ambiance familiale? Aux murs, les portraits de Mme Saindré et de ses parents semblaient veiller sur le bonheur de leur petite fille. A cette minute, où sa vie tout entière allait se décider, Patrick songea à sa maman à qui il avait confié son cher secret et qui devait être près de lui par la pensée.

— Alors, demanda Corinne paraissant sur le seuil et prête à partir; nous filons?... Tiens! cousine n'est plus là?

Patrick fit quelques pas à sa rencontre et lui prit la main qu'il amena jusqu'à ses lèvres. Il se sentait la bouche sèche, au point qu'il crut ne pouvoir articuler un mot. Il dut faire un violent effort pour répondre à la jeune fille qu'il retenait en face de lui :

— Elle s'est retirée dans sa chambre. Elle a, paraît-il, l'habitude de prendre, à cette heure, un peu de repos.

A l'étonnement qu'il put lire dans les yeux de son interlocutrice, Patrick eut la confirmation que ce n'était là qu'un prétexte invoqué par leur hôtesse. Aussi ajouta-t-il :

— Je crois qu'en réalité elle a pressenti mon désir d'avoir avec vous un entretien confidentiel, et elle a pensé qu'il serait plus conforme aux convenances que cette conversation ait lieu dans l'intimité de ce décor familial.

Un peu de rose monta aux joues de Corinne et Patrick constata que son émotion égalait la sienne. Ce fut d'une voix moins affirmée qu'il poursuivit :

— Petite fille, votre cousine ne s'est pas trompée... Depuis ce matin vous avez pu remarquer que je ne suis pas tout à fait moi-même. C'est que justement je cherche l'instant et le lieu où je trouverai le courage de parler.

— Le courage? s'étonna Corinne en souriant pour dissimuler son trouble. Il en faut tant que cela... à vous... qui êtes brave jusqu'à la témérité?

— Tout homme qui aime vraiment tremble à la seule idée de prononcer ces trois petits mots, pourtant si clairs, si simples, qui, dans tous les dialectes et sous toutes les latitudes, servent à traduire le plus beau des sentiments. Ai-je besoin de les répéter pour vous dévoiler mon secret? N'avez-vous donc pas compris que je vous aime, Corinne, et que mon vœu le plus cher est de faire de vous ma femme?

Elle écoutait, grisée par cet aveu qu'elle espérait de toute son âme, mais qu'elle n'avait pas prévu si proche. Elle se taisait, par crainte de rompre le charme; mais ses yeux lumineux disaient ce que ses lèvres n'osaient exprimer.

— Chérie! murmura Patrick en la serrant tendrement contre sa poitrine, dites-moi... ne ressentez-vous point ce rien, cet impondérable qui se manifeste en soi sous la forme d'une angoisse à la fois atroce et délicieuse, signe de l'amour?... Sinon, dites-moi que je puis au moins garder l'espoir?... Vous le voyez, j'ai perdu jusqu'à mon insupportable morgue... Devant vous, je ne suis plus qu'un pauvre type qui attend l'arrêt définitif, statuant sur le bonheur ou le désespoir de toute sa vie.

Les yeux rivés à ceux de Patrick, Corinne répondit en souriant. Mais sa voix tremblait un peu.

— Pour connaître ma réponse, il vous suffit de faire un retour en arrière et de vous souvenir de mon entêtement à vous relancer malgré vous. Inconsciemment, je vous aimais dès ce moment-là, mais je n'en acquiesçais la certitude, comme vous, peut-être, qu'au départ de Dinard. En rentrant dans ma solitude, toutes choses me parurent changées. J'eus l'impression qu'en mon absence quelque démon taquin avait tout bouleversé. En réalité c'était moi qui n'étais plus la même. Certain visage, certains souvenirs se surimpressionnaient sur tout ce qui m'entourait. C'était comme si un dédoublement s'était opéré en moi. Je vivais, accomplissant les gestes habituels, mais il me semblait que c'était mon double qui agissait et que j'étais restée là-bas, quelque part sur la côte bretonne... et que je n'y séjournais pas seule...

Sans prendre l'avis de Corinne, Patrick posait ça et là quelques baisers furtifs; mais elle ne songeait point à se dérober.

— Comme nous allons être heureux! soupira-t-il. La semaine qui vient, je dois passer quelques jours à cinquante kilomètres de Briey, chez un vieil ami retrouvé, qui tient hôtel à Saulnes, près de la frontière. A vrai dire je n'ai accepté son invitation qu'avec l'arrière-pensée de me rapprocher de vous. J'espérais bien avoir dès aujourd'hui cet entretien décisif, et je comptais ainsi mettre à profit les circonstances pour me présenter à votre père et lui faire ma demande officielle.

Corinne se dégagea brusquement, comme si Patrick venait de dire une énormité.

— Oh! non, c'est impossible!... Il faudra d'abord que je lui parle de vous, que je le prépare... doucement, car je sais que ce sera pour lui un coup très dur... oui, très dur!... et vraiment, je dois vous avouer qu'à mon tour je manque

de courage... Vous ne pouvez pas comprendre!...

Patrick s'était assombri. Corinne s'en aperçut.

Mais il s'absente souvent, reprit-elle. Je profiterai de ces échappées pour aller à Saulnes avec ma voiture... C'est l'affaire d'une petite heure.

Le sourire reparut aux lèvres du reporter. Cependant il insista: — Vous me promettez que vous viendrez?... et que, d'autre part, vous plaidez ma cause près de votre père?

— N'en doutez pas... D'ailleurs je n'ai qu'une parole... et puis...

Corinne se tut subitement. Doucement, Patrick l'attira de nouveau, l'obligeant à le regarder.

— Et puis? répéta-t-il. Voyant quelques larmes perler à la pointe des cils, il se pencha, les sécha d'un long baiser, cependant que Corinne, au comble de l'émoi, complétait sa pensée: — Et puis... je vous aime.

CHAPITRE VII

— Vous êtes en panne, mademoiselle Lina?

— C'est ma chaîne qui a sauté. Vous tombez à pic, mon cher. Voilà une demi-heure que j'essaye de réparer, et j'allais me résigner à rentrer à pied. Il y a une place pour moi dans votre carrosse?

— Certainement!... trop heureux de vous rendre service.

En fait, la dite Lina Weigler était l'objet de toute l'attention de Georges Alain, depuis deux mois qu'elle séjournait chez son oncle Gustave Muller, propriétaire du chalet des Glandiers et voisin de l'hôtel des "Trois Bornes". Aussi s'empressa-t-il de hisser la bicyclette dans sa camionnette, puis il aida la jeune fille à s'installer près de lui.

Il faut avouer que Georges avait du goût. Lina Weigler était une superbe brune aux yeux très noirs et les cheveux coupés court. Grande et fine, elle était vêtue simplement d'un costume de sport qui n'atténuait en rien son élégance naturelle. Intelligente et sans affectation, il apparaissait normal qu'il l'ait remarquée, d'autant mieux qu'elle semblait elle-même lui témoigner une réelle sympathie.

Dès les premiers temps de son séjour, une circonstance fortuite les avait mis en présence. Lina courait sans cesse les chemins à bicyclette; Georges, appelé par ses affaires, faisait de même sur sa voiture. Il advint que, fatalement, ils se rencontrèrent. Lina s'était présentée sans façon. Elle était lorraine et son léger accent justifiait de ses origines. Son oncle aussi était lorrain. M. Gustave Muller vivait en solitaire en son chalet et sortait peu. Au dire des rares privilégiés qui avaient eu l'occasion d'entrer chez lui, sa maison était remplie de livres rares et il passait le plus clair de ses journées dans sa bibliothèque. Un unique domestique servait de factotum et Lina était la seule femme de la maison.

A vrai dire, Gustave Muller n'avait que peu d'amis dans la contrée. Sa sauvagerie incitait à la méfiance, encore que rien ne vint étayer ces soupçons. Mais, dans ce coin si proche de voisins trop curieux, la défiance n'était qu'une forme de la prudence. C'était peut-

DES CATAPLASMES À LA FARINE DE MOUTARDE APPORTÈRENT UN prompt soulagement

Mme J. C. Booty,
Regina, Sask.



"Quoique vous ne le croiriez pas aujourd'hui, j'étais une enfant délicate, et je m'enrhumais facilement," dit Mme J. C. Booty, de Regina, Saskatchewan. "Pour combattre ces rhumes fréquents, l'on me mettait beaucoup de cataplasmes à la moutarde, et je dis souvent à ma famille que la moutarde m'a certainement fait du bien."

Un Traitement Simple mais le Meilleur

"Quand j'eus la Fièvre Rhumatismale, deux médecins me soignèrent. Tous deux étaient d'accord sur le même traitement qui consistait en cataplasmes à la moutarde bien forts que l'on mettait tout autour de moi et que l'on ne laissait pas plus de vingt minutes, jusqu'à ce que je sente bien la chaleur dégagée par la moutarde. Alors, on les enlevait et l'on mettait un peu d'huile sur ma peau pour l'empêcher de brûler. Je peux dire en toute franchise que les cataplasmes à la moutarde me soulageaient. Petit à petit, la douleur disparut et je me remis. Je suis convaincue que, quoique la farine de moutarde soit un traitement simple que l'on peut facilement faire soi-même, ce n'en est pas moins l'un des meilleurs. Bien entendu, quand les symptômes sont graves, il faut consulter un médecin."

On les Prépare suivant l'Age du Patient

"Quand j'employais des cataplasmes à la moutarde pour mes enfants lorsqu'ils étaient jeunes," dit Mme Booty, "je mélangeais une cuillerée à soupe de moutarde avec cinq cuillerées à soupe de farine. Au fur et à mesure que mes enfants grandissaient, j'augmentais la

quantité de moutarde suivant les circonstances. Au cours de ces quelques dernières années, j'ai fait beaucoup de cataplasmes en employant moitié moutarde moitié farine. Naturellement, je mets toujours un peu d'huile ou de vaseline sur la peau après avoir enlevé le cataplasme.

La Moutarde Aide à Obtenir des Résultats

La meilleure preuve que la moutarde est bonne pour le traitement de nombreux maux c'est que des milliers de gens comme Mme Booty en emploient continuellement. Fiez-vous à la moutarde pour vous soulager quand vous avez un rhume, la grippe, ou toute autre infection de ce genre. Employez-en pour aider à soulager la douleur des névralgies, rhumatismes, arthrite, névrite, muscles surmenés, etc. Ayez soin d'employer la Moutarde Keen, entièrement faite avec de la graine de moutarde pure et de la meilleure qualité et vendue en boîtes pratiques qui en préservent la qualité uniforme et la force médicinale. En vente chez tous les épiciers et pharmaciens.

Un Livret Gratuit Décrit ses Usages Médicinaux

Pour le recevoir, écrivez à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal. Ce livret, intitulé "Le Traitement à la Moutarde pour Douleurs Rhumatismales et Autres Maux", décrit les usages médicaux de la Moutarde et les différents modes d'emploi de ce remède.



MOUTARDE
DOUBLEMENT SURFINE
KEEN

Faite avec de la graine de moutarde pure

Demandez une partie de votre monnaie à votre épicier en Timbres d'Épargne de Guerre.

DÉMANGEAISON ARRÊTÉE en un instant

Pour soulager promptement — OU ARGENT REMIS la démangeaison causée par les boutons, pustules, eczémas, pied d'athlète, et autres affections cutanées provenant de causes externes, appliquez la Prescription liquide, rafraîchissante, antiseptique D.D.D. Non grasseuse, non tachante. Calme l'irritation et fait cesser promptement la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c vous convaincra, ou argent remis. Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien la PRESCRIPTION D.D.D. 35c

Mal au coeur? en autobus

Les nausées, les étourdissements, le mal de coeur peuvent être empêchés ou soulagés par



Mothersill's
contre le mal de mer

être à cet état de choses que Georges Alain faisait allusion, lorsqu'il disait à Patrick qu'il se passait là des incidents troublants. Quoi qu'il en soit, cela ne l'empêchait point de se complaire en l'agréable compagnie de la belle Lina.

— D'où venez-vous donc à cette heure matinale? s'étonna-t-il en remettant en marche.

— Matinale? mais il est huit heures et demie!

— Et vous trouvez que ce n'est pas tôt pour une jeune fille?

— Certainement pas! surtout quand elle aime le sport. Rien ne vaut ces randonnées au saut du lit.

— Vous vous plaisez dans ce pays?

— Je sais me plaire partout. J'ai d'ailleurs l'intention de passer l'hiver aux Glandiers.

Georges sentit son cœur battre dans sa poitrine. Quel aimable voisinage ce serait pour son habituelle solitude hivernale! Peut-être trouverait-il l'occasion de mieux connaître Lina, et qui sait s'il ne parviendrait pas à faire évoluer l'évidente sympathie qu'elle lui témoignait vers un sentiment plus tendre?

Les quelques secondes qu'il mit à ces réflexions firent planer un silence que Lina interpréta à sa façon.

— Cela ne semble guère vous emballer? fit-elle moqueuse.

Il se détourna vers elle, au risque de provoquer une embardée, et la fixa longuement. Elle soutint son regard avec, au coin des lèvres, l'esquisse d'un sourire.

— Les jeunes filles sportives, répliqua-t-il, sont aussi coquettes que les autres. Il leur faut des mots précis... Rassurez-vous, mon vocabulaire est suffisamment riche et, si vous donnez suite à vos projets, vous aurez tout le temps de l'expérimenter au cours de l'hiver!

— Et moi qui redoutais de manquer ici de sujets de conversation! reprit Lina en riant aux éclats. Me voici rassurée... Mais qui aurait dit que vous avez l'âme d'un don Juan?

— Vous vous moquez et vous avez raison! Je suis stupide... A une femme telle que vous, il faudrait, pour lui donner la réplique, un homme plus entraîné que moi... tenez, un homme dans le genre de l'ami de Paris que j'attends... Celui-là trouverait les phrases qu'il faut, je vous le garantis, et peut-être avec lui n'auriez-vous pas le dernier mot, car, autant qu'il m'en souvient, les femmes ne l'intimident guère.

— Alors il faudra me le présenter... je raffole de ce genre là!

Georges ne répondit rien. Au fond de soi naissait un soupçon de jalousie. Ah! certes non, il ne présenterait point Patrick! Ce serait, de gaieté de cœur, sacrifier sa dernière chance!

Et il se prit à songer à la visite du journaliste. Un télégramme reçu la veille annonçait son arrivée pour ce même samedi 10 octobre, mais sans préciser l'heure.

Aussi bien, pensant qu'il arriverait en auto au cours de la journée, il s'était empressé de faire ses courses.

Après le voyage fait à Paris entre deux trains Georges Alain était rentré à Saulnes, enthousiasmé d'avoir retrouvé son camarade de régiment. Il se doutait bien

qu'une raison sérieuse et féminine l'attirait dans ces parages et n'était pas loin d'entrevoir la vérité; mais il ne cherchait pas plus loin, se contentant du plaisir qu'il éprouverait à le recevoir.

— Nous voici arrivés, fit Lina. Sans vous je serais encore en train de me morfondre sur la route!

Ils stoppèrent dans la cour de l'hôtel. Lina, la première, mit pied à terre. Georges en fit autant; puis s'empressa de décharger la bicyclette.

— C'est vous qui allez la réparer? demanda-t-il.

— Je vais essayer.

— Laissez-la moi, voulez-vous? J'arrangerai cela tout à l'heure et vous pourrez venir la reprendre ce midi.

Lina, ravie, accepta sans discuter.

— Vous êtes très aimable... quand vous le voulez bien!

— Puis-je vous retourner le compliment?

Tous deux se mirent à rire de bon cœur. Finalement, Lina tendit la main que Georges étreignit solidement; puis elle prit congé.

Il la regarda s'éloigner, d'abord sur la grand-route, et s'engager ensuite dans le petit sentier ombragé qui conduisait au chalet. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut aperçue franchir la porte du jardin qu'il prit ses paquets dans sa voiture et rentra chez lui.

L'hôtel des "Trois Bornes", situé à une extrémité de Saulnes, n'avait rien du palace. C'était une maison confortable, réputée pour sa bonne chère, et dont la clientèle se composait en majeure partie de représentants de commerce, de quelques habitués et de personnel douanier. On était sûr de trouver là, en même temps qu'une table soignée, un accueil familial.

Tout en secondant sa mère, demeurée à la tâche, Georges voyageait dans la région proche pour le compte d'une grosse maison de Bordeaux, vins et liqueurs, ce qui apportait à l'entreprise un sérieux appoint.

Directement il se rendit à la cuisine, croyant y trouver Mme Alain, mais il ne vit que la jeune bonne Anna.

— Maman n'est pas là? s'informa-t-il surpris.

— Elle installe votre ami de Paris qui vient d'arriver.

— M. Guermain?

— Oui, le monsieur que vous attendiez.

Georges bondit à l'assaut de l'escalier et se dirigea tout droit vers la chambre qu'il savait préparée pour Patrick. Il entra sans frapper.

En effet Mme Alain s'y trouvait avec le voyageur.

— D'où sors-tu? Il n'y a pas de train à cette heure!

— Dans ton bled, c'est possible! mais je suis descendu à Longwy et me suis fait conduire ici.

Patrick semblait tout aussi joyeux que Georges. Mme Alain, heureuse elle aussi du bonheur de son fils, redoublait d'attentions pour son hôte.

C'était une petite femme toute en nerfs et frisant la cinquantaine. Au premier abord on l'aurait crue timide et effacée; mais, dès qu'elle parlait, on avait au contraire l'impression qu'elle devait, en toutes circonstances, savoir trouver sa place et s'y tenir.

Après les premières effusions

des deux jeunes gens, elle dit à son fils:

— Tu devrais laisser monsieur Guermain à sa toilette. Cela le reposera des fatigues du voyage. Vous déjeunerez ensuite ensemble dans la petite salle. Je vais tout préparer.

Mais Georges ne semblait nullement pressé de partir.

— Penses-tu! fit-il en riant. Ce ne sera pas la première fois que j'assisterai aux ablutions de ce vieux Pat! Va, maman! va! nous descendrons dans un instant.

Mme Alain dut se résigner et, quittant la chambre, elle laissa les deux amis en tête-à-tête.

— Ah! mon vieux Pat! s'écria Georges, en gratifiant son camarade d'une claque sur l'épaule; tu ne doutes pas du plaisir que j'éprouve à te recevoir chez nous.

— Pas si vif que le mien! répliqua Patrick. Ces quelques jours loin de Paris, de sa fièvre et de ses salles de rédaction, vont me faire un bien!... A propos, tu as le téléphone au moins?

— Parbleu!... Tu as laissé derrière toi un cœur inquiet?

— Idiot!... Le cœur inquiet — si toutefois il existe — je ne l'ai pas laissé d'où je viens, je m'en approche au contraire.

— Ah! ah! tu m'en diras tant!... En somme, si je comprends bien, ta visite a deux buts bien différents? L'un sert de prétexte à l'autre?

Patrick riait, moyen facile de se dérober, car il hésitait encore à mettre son ami au courant de ses fiançailles. C'était bien en effet à titre de fiancé qu'il avait fait ses adieux à Corinne, huit jours plus tôt. Après les aveux échangés chez Mlle Loyseleur, celle-ci, à laquelle sa jeune cousine s'était empressée de tout conter, n'avait point caché sa joie, se montrant pour elle en la circonstance une bonne et tendre maman. Aussi, Patrick avait-il passé avec Corinne la majeure partie de son séjour dans la capitale et, à l'heure de la séparation, elle promettait de préparer son père à la démarche officielle et, entre temps, de venir à Saulnes pendant une absence de M. Saindré. Elle téléphonerait son arrivée, ou bien l'avertirait par lettre.

— Tu m'as vu rentrer tout à l'heure? demanda incidemment Georges, soucieux de savoir si Patrick avait aperçu Lina.

— Ma foi non... ta mère m'a dit que tu étais à Hussigny.

— En effet, je suis parti de très bonne heure afin de ne pas manquer ton arrivée et je t'ai "loupé" tout de même.

— Tu dois manquer de distractions dans ce trou noir?

— Je roule beaucoup... et puis j'ai des amis.

— Et... des amies aussi je m'en doute?

— Mon Dieu non... à part la nièce du voisin... Je l'ai justement ramenée tout à l'heure. Elle était en panne sur la route avec sa bécane.

Patrick sourit dans son gilet.

— Tiens, tiens! les petites filles sont matinales par ici!... Je ne te demande pas si elle est jolie, la nièce du voisin?... Tu avais du goût dans le temps jadis.

Georges se rengorgea, partagé entre le désir de laisser poindre son intimité avec Lina et la crainte d'en faire un tableau trop attirant.

— Tu pourras juger toi-même ce midi... Elle doit revenir à l'hôtel chercher son vélo. Je lui ai promis de le réparer.

— On n'est pas plus galant. — Allez! ne te moque pas de moi et viens déjeuner. Cela vaudra mieux. Ensuite nous irons faire un tour.

— Et la bécane? fit Patrick taquin.

— Eh! bien, parbleu, tu m'aideras à la rafistoler!

Ainsi fut fait. Aussitôt après le petit déjeuner, auquel Patrick fit honneur, les deux amis se dirigèrent vers le garage et, en un tournemain, eurent remis en état la fameuse bicyclette. Après quoi ils s'en furent flâner au hasard des rues de la petite bourgade.

Du point de vue touristique, Saulnes ne présente aucun intérêt. Presque complètement détruite au cours de la guerre, elle fut en partie reconstruite et s'assimile à maintes agglomérations du Nord de la France qui, comme elle, subirent les affres de l'invasion. Patrick eût trouvé ce pays hideux, si la pensée d'y rencontrer Corinne n'eût enjolivé toutes choses. Maintenant il voulait parler d'elle à son compagnon, afin qu'il ne fût pas surpris quand elle viendrait le voir. Or, comme s'il était poussé par quelque intuition secrète, Georges lui dit à ce moment précis:

— Alors ta dulcinée habite la région?

Pris au dépourvu par cette question directe, qui répondait à ses préoccupations intimes, Patrick répondit néanmoins:

— Oui... à Briey... et elle doit venir à Saulnes ces jours-ci.

— Cachottier!... tu ne m'en avais rien dit à Paris!

Patrick se décida. L'accueil si sympathique de son ami le touchait et l'incitait à la franchise. Par le détail il lui conta comment il avait connu Corinne et ce qui s'était passé lors de son bref séjour dans la capitale. Puis il conclut ainsi:

— Tu comprends pourquoi je ne voulais pas m'éloigner avant sa visite. Aimer une femme, c'est un danger; être aimé d'elle, c'est une victoire. Or, si nous sommes d'accord, elle et moi, il reste à convaincre son père qui n'a plus qu'elle au monde. J'ai grand peur que ça n'aille pas tout seul, car l'idée de la perdre provoquera chez lui une grosse émotion.

— Bah! c'est le cas de tous les parents.

— Sans doute, mais, en ce qui le concerne, ce sera beaucoup plus grave.

Et Patrick apprit à son ami le douloureux calvaire de M. Saindré.

Cette fois Georges ne trouva rien à objecter.

— Ici, mon pauvre vieux, dans presque toutes les maisons, on pourrait te conter des histoires aussi sombres. Nombreux sont ceux qui ont souffert de l'occupation. La guerre c'est quelque chose d'atroce, et ceux qui la désirent encore... et qui la préparent en secret sont des monstres!

Il était midi moins un quart lorsque les deux jeunes gens regagnèrent l'hôtel, où les attendait un repas succulent que Mme Alain avait tenu à préparer elle-même. Georges offrit l'apéritif de bien-

venue qu'il fit servir dans une petite salle réservée du rez-de-chaussée. Tout en le dégustant, et sans en avoir l'air, il surveillait la route par où Lina devait venir. Dès qu'il l'aperçut, il s'excusa près de Patrick, vida d'un trait son verre et se précipita dehors en disant :

— C'est pour la bicyclette!

Patrick, curieux, s'approcha de la fenêtre et vit en effet la jeune fille des Glandiers qui, souriante, s'avançait vers Georges Alain. Le journaliste l'observait attentivement et constatait qu'en effet elle était réellement belle. Or, en l'examinant de plus près, une idée lui vint qu'il jugea absurde. Ces yeux troublants, cette bouche aux lèvres fines, qui semblait faite autant pour la morsure que pour le baiser, il les avait déjà vus. Mais où et dans quelles circonstances?

Lina était entrée dans le garage avec Georges. Patrick, la tête appuyée contre la vitre, réfléchissait. Il ne doutait plus de s'être trouvé en face de cette femme. Un nom lui vint à l'esprit; mais il le repoussa. Celle à qui il songeait était blonde, il est vrai que de nos jours cela ne prouve pas grand-chose; mais l'allure aussi était différente. Celle-ci, très simple dans sa mise, celle-là toujours vêtue avec une élégance peu commune. L'une, aux manières de petite provinciale; l'autre, à la démarche de reine.

Tenant à la main sa bicyclette, Lina ressortit avec Georges.

Patrick redoubla d'attention. Elle se trouvait à quelques mètres seulement de la fenêtre où il se tenait. Brusquement, il laissa retomber le rideau, redoutant d'être aperçu. Mais sa conviction était faite. Cette jeune fille qui prétendait s'appeler Lina Weigler, se nommait en réalité Bianca Lermanska, la femme de Genève, la voleuse internationale et fortement soupçonnée de se livrer à l'espionnage.

Or, pourquoi se trouvait-elle sous un autre nom à deux pas de la frontière, si ce n'était pour y exercer son métier d'agent secret? Patrick sursauta et fut sur le point de se précipiter vers elle et de la démasquer; mais il se maîtrisa. Il y avait mieux à faire. A cette minute il songea à l'inspecteur Lanoir qui le réclamait pour l'aider dans une mission délicate... N'allait-il pas trouver ici-même la solution du problème que le policier cherchait à résoudre ailleurs?

Lorsque George, cinq minutes plus tard, rentra dans la petite salle, il trouva Patrick, immobile à la fenêtre, et suivant des yeux Lina qui s'éloignait, juchée sur sa bicyclette.

— Eh! bien, fit-il, trouves-tu encore que le patelin manque de distractions?

Sans tourner la tête, le journaliste répondit d'une voix sourde :

— Je crois même qu'il y en a d'imprévues et de sensationnelles.

Se méprenant sur les intentions de son ami, Georges, dont la jalousie restait toujours en éveil, insinua :

— Tiens, tiens! Serais-tu tellement sensible à la beauté féminine que tu songerais déjà à délaissier l'âme soeur qui t'attend sous l'orme?

Patrick fit volte-face et montra

un visage tellement sévère que l'inquiétude de Georges s'accrut. Mais il n'eut pas le temps de la manifester.

— Il y a longtemps que cette jeune fille séjourne dans le pays? s'informa le journaliste, nerveux.

— Deux mois environ.

— Tu la connais beaucoup, je vois?

— Oui. Du reste elle est aimable et simple avec tout le monde, et le plus modeste des douaniers a son sourire.

Patrick ricana.

— Je pense bien! Et même plus que les autres. L'amitié d'un gabelou n'est point à dédaigner... surtout à la frontière!

Ne comprenant rien à l'étrange attitude de son ami, Georges eut cependant l'impression très nette qu'il y avait là quelque mystère.

— Qu'est-ce qui te prend? demanda-t-il. Tu juges les gens comme ça, à première vue, sans même leur avoir adressé la parole? Sans rien savoir d'eux?

Patrick, s'approchant de lui, mit la main sur son épaule; puis, le regardant bien en face, il déclara :

— Il y a six mois j'ai eu l'occasion de juger cette femme, et pas à son avantage, puisque la dernière fois que je l'ai vue, c'était entre deux inspecteurs de police, qui venaient de la prendre en flagrant délit d'un vol important.

Georges pâlit.

— Que me chantes-tu là?... Tu es fou! Lina Weigler appartient à une famille messine des plus honorables.

Sans quitter les yeux de son ami, Patrick, froidement, poursuivit :

— Lina Weigler se nomme en réalité Bianca Lermanska; du moins c'est sous ce patronyme que j'ai fait sa connaissance à Genève. A cette époque, elle était blonde et portait les cheveux longs. Toujours luxueusement vêtue. J'ai aimé cette femme comme un fou. Mon devoir de reporter me contraignant à suivre cette vilaine affaire, tu peux te faire une idée de ce que j'ai pu souffrir. Tu ne t'étonneras plus si les traits de cette dangereuse sirène, que j'ai cru ne jamais pouvoir oublier, sont restés gravés dans ma mémoire, et tu comprendras aussi que son changement d'allure et de personnalité ne pouvait suffire à m'égayer. Or, voici où l'affaire se corse. Lors de son arrestation avec son complice, Bianca était fortement soupçonnée de faire de l'espionnage. Mais il fut impossible d'en établir la preuve. On la relâcha, son complice ayant pris les vols à son compte. Que fait-elle ici, à deux pas de la frontière, dans ce pays qui n'a rien de particulièrement attrayant?

Si Patrick avait pu ignorer que Georges était épris de la belle mystérieuse, il l'aurait appris rien qu'en voyant son air lamentable.

— Mon pauvre ami! fit-il avec douceur. Elle t'a pris aussi dans ses filets! Mais toi et moi, nous sommes deux Français et, de plus, officiers de réserve. Notre pays passe avant tout sentiment personnel, n'est-il pas vrai?

— Tu as raison! répondit Georges en se redressant. Je les confondrai, elle et l'oncle! Après ce que tu viens de m'apprendre, bien de menus faits, jusqu'alors inexplicables, me reviennent en mémoire.

Comment garder la paix chez soi — et rendre la vie plus agréable



PLUS DE GROGNEMENT POUR SA BARBE. Papa se plaignait de coupure et d'irritation. Maintenant, grâce à Noxzema, il se rase vite, confortablement, aisément.

PLUS DE SOUPIRS POUR SON TEINT. Elle fuyait les miroirs; Noxzema l'aide à se débarrasser des taches désagréables.

PLUS DE HURLEMENTS POUR LES BRULURES. Autrefois Jean se lamentait. Maintenant il hurle — pour Noxzema. Elle soulage et rafraîchit, aide la guérison.

PLUS DE CRIS CONTRE L'IRRITATION. Les mamans constatent que Noxzema aide à guérir la peau et à la protéger contre l'irritation.

Le pot dont on se sert le plus!

● Il est surprenant de constater combien de fois nous avons la peau irritée! C'est pourquoi Noxzema est le pot le plus en demande dans des millions de foyers. C'est que ça n'est pas seulement une crème cosmétique. C'est une crème médicamentée qui contient des ingrédients rafraîchissants, adoucissants — qui aide à guérir les taches, les mains gercées, les brûlures, l'irritation de la peau, après la barbe. Elle assouplit la peau — ramollit la barbe. On l'applique avant le savon ou à sa place. Des centaines de professionnels dont beaucoup de gardes-malades se servent de Noxzema. Voyez combien elle peut aider votre famille. Procurez-

vous en un pot aujourd'hui chez le pharmacien ou au magasin à rayons. Grandeur d'essai peu dispendieuse ou pots à 39c, 59c, \$1.25.

* NOS COMBATTANTS AIMENT NOXZEMA

— Ils s'en servent contre le vent, l'irritation de la peau, les pieds endoloris et surtout pour se faire la barbe confortablement, aisément. Elle aide à se raser même à l'eau froide.



Moi, je veux le meilleur savon, le plus pur... c'est Baby's Own

"Mon épiderme délicat a besoin d'un savon doux... un savon contenant les plus purs ingrédients. Voilà pourquoi maman emploie toujours du savon Baby's Own. Il est fait spécialement pour moi." Le meilleur savon au monde, Baby's Own, garanti par 75 ans de recherches scientifiques. Achetez Baby's Own aujourd'hui... et constatez pourquoi médecins et gardes-malades le recommandent depuis 75 ans.



Demandez Baby's Own à votre pharmacien.

DOUX POUR LA PEAU — CONTIENT DE LA LANOLINE

— Allons, vas-y ! Dis-moi tout ce que tu sais, et si nous parvenons à démasquer ces misérables, nous aurons bien servi notre patrie :

Tous deux s'étant assis, Georges commença :

— Le chalet des Glandiers est une des seules maisons du pays que la guerre ait épargnée : Son propriétaire, un douanier en retraite, fut fusillé dès l'arrivée des premiers Allemands, qui en firent le siège d'un état-major divisionnaire. Ils y demeurèrent pendant toute la durée du conflit. En 1921, la propriété fut achetée par un certain Josef Sheffer lequel — cela a été prouvé — tenait depuis trente ans librairie à Strasbourg. Il est mort il y a quatre ans, et c'est Gustave Muller, un de ses amis, qui lui a succédé. C'est un homme de quarante-cinq ans environ, une sorte d'ours qui ne sort pour ainsi dire jamais.

— Or, il y a quelques semaines, je fus fort intrigué, et c'est à cela que je faisais allusion à Paris, en te disant qu'il se passait ici des choses troublantes. Un soir, très avant dans la nuit — c'était, il m'en souvient très bien, le 16 septembre — je flânais avant de me coucher, en grillant une cigarette. Le hasard de ma promenade me fit longer le mur d'enceinte des Glandiers. Je songeais à Lina, qui déjà avait produit sur moi une forte impression. Poussé par le désir de l'apercevoir, je grimpai sur un talus où je me dissimulai derrière un arbre et, par-dessus le mur, je vis de la lumière dans une pièce du rez-de-chaussée. M. Muller s'y trouvait avec un inconnu. Espérant que j'apercevrais sa nièce, je demeurai à mon poste d'observation. Ce que les deux hommes disaient, je ne pouvais l'entendre, mais je compris qu'ils discutaient avec animation. Enfin ils se séparèrent et je ne vis point Lina. Vite, je sautai dans le chemin, afin de surprendre le visiteur à sa sortie. Or, voici où l'affaire devient étrange. Personne n'a quitté la maison.

— Ton inconnu a couché aux Glandiers, pardi ! conclut Patrick.

— C'est ce que j'ai pensé tout d'abord. Revenu à mon poste de guet, je constatai que deux lumières seulement brillaient dans le chalet. Celle de la pièce où la conversation avait eu lieu et une autre au premier étage. Derrière cette fenêtre éclairée, je distinguai la silhouette de Lina. Où était passé le visiteur ?

— En effet, c'est bien étrange, approuva Patrick, qui pensa tout de suite au souterrein de Peruwelz, à la frontière belge.

— Tout ceci n'a pris pour moi toute sa valeur, poursuivit Georges, que depuis l'instant où tu m'as révélé l'autre personnalité de Lina. Je rapproche de l'ensemble une conversation entendue à l'hôtel il y a une quinzaine de jours.

— Tu m'intrigues de plus en plus ! fit Patrick.

— Ce jour-là avait eu lieu l'enterrement d'un fermier des environs, un brave type qui, pendant la guerre, ayant été fait prisonnier, était revenu d'Allemagne fort mal en point. Toute la contrée assista aux obsèques. Chez nous ce fut l'affluence à l'heure du déjeuner. Tout à coup, un vieux menuisier de Longwy, ami intime

du défunt, fit cette étonnante déclaration :

— J'ai ben failli y passer aussi certain jour, quand les Boches ont découvert la cachette des Glandiers.

— Ah ! oui ! dit un autre, ton escalier truqué.

— C'était du beau boulot ! Personne ne pouvait se douter que c'était l'entrée d'une cave, où le père Masset, le douanier qu'habitait la bâtisse, avait caché tout ce qu'il voulait soustraire à la curiosité des Allemands. C'est à la suite de ça qu'il fut fusillé, le pauvre bougre. Ah ! ils en mirent du temps à chercher celui qui avait exécuté le travail. Je fus interrogé là-dessus et, comme de juste, ils me cuisinèrent, me menacèrent, mais je me défendis comme un beau diable, si bien qu'ils en furent pour leurs frais. Après ils durent utiliser l'escalier pour leurs mauvais coups, parce qu'il n'en fut plus question. Ce qu'il y a de certain, c'est que la maison fut épargnée.

Georges s'arrêta un instant pour jouir de l'effet produit par son récit, et il put constater que Patrick buvait littéralement ses paroles. Aussi tira-t-il cette conclusion :

— Depuis ce jour-là, je me suis demandé plusieurs fois si l'escalier truqué n'avait point servi à des fins douteuses.

Patrick n'eut pas le loisir d'émettre son avis. Mme Alain paraissait sur le seuil.

— Eh ! bien, mes enfants ! s'exclama-t-elle, vous oubliez l'heure ! Il est midi et demi !... Comme on voit bien que vous aviez une foule de souvenirs à échanger !... Allons ! vite à table !

CHAPITRE VIII

— Et maintenant, mon petit, puisque nous voilà seuls, viens dire à ton vieux papa ce qui motive ce pli soucieux que je vois là sur ton front, depuis ton retour de Paris ? Quelqu'un se serait-il permis de te faire de la peine ?

Corinne se laissa attirer sur les genoux paternels, comme lorsqu'elle était enfant, et son premier geste fut de jeter les bras autour du cou de celui qu'elle voulait convaincre.

Le visage de M. Saindré s'était assombri. Sans doute avait-il conscience de ce qui allait être dit. L'industriel semblait très las. Seul le regard conservait toute son acuité. Devant le silence de sa fille, il insista :

— C'est donc si grave que cela, que tu hésites à parler ?

— Grave ? non pas, répondit Corinne ; sérieux cependant.

Puis, prenant une résolution subite, elle précisa :

— Père chéri, as-tu quelquefois songé que ta petite fille avait vingt-quatre ans ?

M. Saindré était fixé. Corinne aurait pu terminer l'entretien. Toutefois, faisant un violent effort sur lui-même, il prit dans ses mains la tête de sa fille, la tourna vers lui et, doucement lui demanda :

— La terrible minute est-elle donc arrivée, et devrai-je songer à perdre mon plus précieux trésor ?

Pour adoucir l'immense chagrin qu'elle devinait chez son père, Corinne répondit en souriant :

— Perdre ? Non !... partager seulement !

Ils se turent l'un et l'autre, indécis et inquiets sur ce qu'ils devaient dire. Cet instant de silence leur parut énorme, comme un gouffre sans fond. Ce fut M. Saindré qui, le premier, reprit la parole. Dédaignant les préambules, il fonda sur l'obstacle.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Au moment de dévoiler le nom qu'en secret ses lèvres murmuraient si souvent chaque jour, Corinne hésita.

— Quelqu'un de l'usine ! insista l'industriel.

La jeune fille ne put retenir un sourire. Décidément les hommes, et surtout les hommes d'affaires, ne sont guère perspicaces en la matière ! Depuis son retour de Paris, elle avait à plusieurs reprises et pour préparer le terrain, jeté le nom de Patrick dans la conversation. Au surplus, ayant en son temps conté à son père son aventure de Dinard, il aurait pu et dû éventer son secret.

— De l'usine ? répondit-elle. Non ! vraiment, je n'y vois personne susceptible d'attirer mon attention. Bosquet ? Trop vieux ! Daltour ? Tros gros ! Que dirais-tu d'un gendre journaliste, officier de réserve, brave, chevaleresque ?

— Serait-ce ton héros de Dinard ?

— Lui-même. Je crois que dès cette nuit tragique, mon cœur avait parlé. Mais je l'ai revu dernièrement à Paris et j'ai su que je ne lui étais pas indifférente. Pour être tout à fait franche, nous avons échangé des propos engageant l'avenir, sous réserve toutefois de ton approbation.

Ayant dit cette dernière phrase, destinée à amortir le choc, Corinne embrassa de nouveau son père et, tout bas, à son oreille, elle murmura :

— Tu l'aimerais, j'en suis sûre.

M. Saindré eut un geste d'impuissance, presque désespéré. Corinne eut l'impression que cet homme, jugé par tous comme insensible et sévère, était prêt à pleurer. En vrai, seule cette petite fille parvenait à le faire sourire. Elle était son but, sa raison, son unique discipline. Aussi bien se rendait-elle parfaitement compte de la peine qu'il ressentait. Se blottissant contre sa poitrine, elle supplia :

— Permetts qu'il vienne ici... Tu le connaîtras et le jugeras ?

Cette solution, qui semblait si simple, si naturelle à Corinne, l'était beaucoup moins aux yeux de M. Saindré.

— Il m'est difficile d'inviter chez moi ce jeune homme que j'ignore. Réfléchis ! Ce serait prendre envers lui un engagement quelque peu risqué. Or, malgré mon grand désir de ne pas te contrarier, je suis fermement décidé à n'accorder ta main qu'à un homme vraiment digne de toi.

— Eh ! bien, ne pourrais-tu le rencontrer ailleurs qu'ici... comme par hasard ?

— Par hasard... par hasard !... C'est facile à dire !

Corinne hésitait à révéler à son père que Patrick se trouvait à Saulnes, à l'hôtel des "Trois Bornes." Elle craignait qu'il ne prit ombrage de ce voisinage et ne se crût la main forcée. Elle allait pourtant s'y résigner lorsque, brusquement, M. Saindré décida :

— Après tout, qu'il vienne à Briey... Je préfère en finir le plus

tôt possible... et puis je te connais assez pour être certain que tu as bien choisi.

Ivre de joie, Corinne s'était levée. Son père l'imita, fit quelques pas au travers du salon, puis s'arrêta devant la cheminée où flambait un gai feu de bois. Les mains croisées derrière le dos, il se tint immobile, remuant ses sombres pensées, et suivant des yeux, sans les voir, les arabesques de la flamme.

Egoïste comme le sont les amoureux, Corinne était toute au bonheur de sa victoire.

Dix heures sonnaient. Comme chaque soir, Mme Lasnes entra, suivie immédiatement de la femme de chambre qui apportait les infusions. Corinne servit son père, posa sa tasse près de lui sur la cheminée ; puis elle reprit sa place. Mme Lasnes entretint un instant M. Saindré des affaires domestiques ; mais il ne lui prêtait qu'une oreille distraite.

Au moment de se séparer pour la nuit, Corinne voulut l'accompagner jusqu'à la porte de sa chambre, mais il l'arrêta :

— Je vais dans mon bureau, dit-il. Qu'on ne me dérange sous aucun prétexte. J'ai à travailler.

Puis il embrassa sa fille, plus tendrement encore que d'ordinaire, et lui dit à mi-voix :

— Dors bien, petite. Ton vieux papa n'oublie point la confiance que tu viens de lui faire. Tu peux inviter ton journaliste pour mardi prochain. Je serai rentré de voyage et tu pourras me le présenter.

Tout heureuse, Corinne se jeta au cou de son père. Celui-ci se libéra sans brusquerie, comme à regret ; puis lentement, plus vieux, plus cassé que jamais, il se dirigea vers le coin retiré de sa vaste demeure où, à l'abri du mouvement et du bruit, il pouvait, dans le calme, se livrer à ses travaux...

...Cependant que Corinne courrait s'enfermer dans sa petite chambre pour écrire à Patrick.

— Tiens ! voilà ce qui va te réveiller !

Ce disant, Georges Alain brandissait une lettre qu'il tendit à son ami, paresseusement allongé sur son lit, bien qu'il fût neuf heures et demie du matin.

Reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture de Corinne, Patrick se mit d'un bond sur son séant, décrocha et lut :

"Mon cher Patrick,

"Dieu soit loué ! J'ai tout dit et "je vous crie ma joie ! Si mon bonheur n'était atténué par le chagrin que je devine chez mon papa, je redouterais quelque catastrophe, tellement ce que j'éprouve "bouscule les limites des jouissances permises aux pauvres humains !

"J'arrive au fait. Mardi prochain "vous êtes invité par mon père à "déjeuner à "La Marinière." Je "n'ai pas jugé à propos de lui dire "que vous séjourniez à Saulnes. "Aussi, je compte sur votre discrétion. Pour lui, vous arriverez "tout droit de Paris. Par la suite, "je lui expliquerai. Si, comme je "le pense, vous venez en auto, "tout semblera plausible.

"J'attends mardi avec impatience. Après cette visite qui, vraisemblablement, prendra un caractère officiel, je serai plus libre "pour vous voir, soit à Saulnes, "soit à Paris. Certes, il m'en coûte

"d'agir en cachette. J'aime par-dessus tout la franchise, et si j'ai cru devoir retarder cette confidence, c'est que je savais par avance la peine que je causerais à mon père.

"Je suis sûre que vous êtes faits pour vous comprendre et m'en réjouir. Je suis heureuse, heureuse!

"A mardi! Envoyez-moi un petit mot pour me fixer approximativement l'heure de votre arrivée. J'irai au devant de vous sur la route.

"Croyez-moi vôtre pour toujours.
"Corinne"

— Mardi! murmura Patrick en repliant la missive. Je suis invité chez elle mardi! C'est après-demain... Pourvu que Launoy ne nous retienne pas ici!... Ma foi tant pis, je plaque tout!

— Mais tu as déjà fait plus que ton devoir, et...

— On ne fait jamais plus que son devoir en pareil cas... N'empêche que j'ai hâte de voir arriver Launoy, avant que nos lascars nous filent entre les doigts. Si nos petites manigances depuis trois jours allaient leur mettre la puce à l'oreille!

— T'en fais pas, on les aura!... En attendant, je vais faire monter le petit déjeuner et nous nous reposerons encore un peu. Nous ne l'aurons pas volé!... En fait de cure de repos, voici trois nuits qu'on se couche à quatre heures du matin!

— Tu le regrettes?

— Fichtre non! Je me sens l'âme d'un sbire!... Dire que je me trouvais à deux pas de toute cette canaille et que non seulement je ne m'en doutais point mais que, sans toi, mon vieux, j'allais m'amouracher de cette sirène! J'ai presque honte de moi.

— Allez, allez! pas d'histoire: fais-nous monter le breakfast! J'ai faim!

Georges s'en fut donner ses ordres et revint s'allonger sur le lit voisin de celui de Patrick. Abandonnant sa propre chambre, il était venu s'installer dans celle de son ami, se trouvant ainsi plus à portée pour discuter de leurs affaires.

Depuis cinq jours que Patrick était à Saulnes, bien des choses s'étaient passées. Ayant découvert l'aventurière Bianca sous les traits de Lina Weigler, il avait tout de suite flairé l'affaire louche, et s'était refusé à toute présentation. Au contraire, ladite Lina devait ignorer sa présence. Le reconnaissant, elle se serait sentie démasquée, et nul doute qu'elle n'eût cherché refuge par delà la frontière. C'est ainsi qu'une surveillance du chalet des Glandiers s'était organisée pendant la nuit, surveillance qui avait été fructueuse.

Chaque soir, à partir de onze heures, une sorte de conseil se tenait dans la pièce du rez-de-chaussée, repérée par Georges; mais aucun des visiteurs, rarement les mêmes, ne franchissait la porte de la villa. Par où entraient-ils donc et par où sortaient-ils?

C'est ce que Patrick voulait découvrir.

Or, la récente affaire du souterrain de Peruwelz lui procurait des données précieuses, et il était persuadé que l'escalier, truqué pendant la guerre par le menuisier de Longwy, devait être l'entrée d'un passage secret conduisant au delà de la frontière. L'avant-veille, en

territoire luxembourgeois, il avait repéré une bâtisse délabrée et semblant abandonnée où, selon lui, devait aboutir ledit souterrain. S'étant embusqué non loin de la maison, il avait aperçu le soir même, une puissante automobile stopper à quelque distance, deux hommes en descendre et pénétrer aussitôt à l'intérieur. Deux heures s'écoulèrent avant qu'ils reparurent.

Cependant que Patrick montait sa garde, Georges, surveillant les Glandiers, voyait apparaître les deux quidams. Nul doute que ce fût ceux de la maison abandonnée. Leur signalement concordait exactement.

La nuit dernière, les deux jeunes gens, voulant faire la preuve contraire, avaient échangé leurs postes d'observation: Georges du côté luxembourgeois, Patrick près des Glandiers. Risquant le tout pour le tout, celui-ci se laissa glisser dans le jardin; puis, à pas de loup, s'approcha de la fenêtre éclairée. Lina et Muller se tenaient dans une attitude pleine de déférence devant leur visiteur, seul cette nuit-là, et qui, à n'en pas douter, devait être leur chef.

Or, pendant que l'inconnu s'absorbait dans la lecture de papiers posés devant lui sur le bureau, Patrick surprit un coup d'oeil de Muller vers Lina. Ce dernier ayant glissé la main dans la poche de son veston, Patrick eut l'intuition qu'il y cachait une arme et que, pour une raison quelconque, il allait tirer sur le chef. Mais à cette minute, celui-ci levant la tête dut comprendre le geste car, ayant fixé durement Muller, il parla.

Patrick, qui savait l'allemand, s'efforça de saisir quelques bribes de ce qu'il disait, mais sans y parvenir. Durant un long moment, les deux hommes discutèrent à peine, jusqu'à ce que Lina Weigler, élevant la voix, ces mots parvinrent aux oreilles de l'observateur.

— Ce n'est pas à nous de vous juger, Reinart!
Reinart! ce nom, Patrick le répéta pour le mieux retenir, de même qu'il dévisagea longuement cet homme dont il voulait graver les traits dans sa mémoire, afin de l'identifier, là où il serait susceptible de le rencontrer.

Il le vit se lever, prendre froidement congé, puis quitter la pièce, escorté de Muller et de Lina. Moins de deux minutes plus tard, ces derniers rentraient seuls. Lina semblait fort en colère; mais, bien qu'il prêtât l'oreille, Patrick ne put rien comprendre, tous deux parlant bas, par crainte sans doute du retour de l'inquiétant visiteur.

Ce que voyant, Patrick, suffisamment édifié, franchit de nouveau le mur du jardin et regagna l'hôtel où Georges le rejoignit un peu plus tard après avoir assisté, de l'autre côté de la frontière, au départ du dit Reinart.

Patrick décida d'alerter l'inspecteur Launoy. Il ne se sentait pas de force à lutter contre cette bande de malfaiteurs. Mais par précaution, il avait donné rendez-vous au policier dans un restaurant de Longwy-Bas, pour ne point donner l'éveil. Il l'attendait le jour même.

Cependant, tout en se livrant à ces expéditions nocturnes, Georges, pour donner le change, recherchait dans la journée la compagnie de Lina, et redoublait d'at-



Au coucher

Quand vous éprouvez le besoin de boire quelque chose avant de vous mettre au lit, prenez le meilleur breuvage qu'il y ait — du Bovril.

Avez-vous déjà essayé une cuillerée de Bovril dans du lait chaud avant de vous coucher?

Essayez une tasse de
BOVRIL
CE SOIR

36/29F

4 Ingrédients

sont combinés
dans
Paradol
pour accorder
prompt
soulagement

Paradol
du Dr. Chase
Pour Mal de Tête et Autres Douleurs

SI VOUS AVEZ DÉMENAGÉ

- Faites-nous parvenir votre nouvelle adresse pour vous assurer la livraison de la REVUE MODERNE avec le moins de retard possible. Veuillez remplir cette formule très clairement.

Nom

Adresse actuelle

MA NOUVELLE ADRESSE SERA

à partir du

prochain.

tentions pour elle. Il s'agissait de ne point éveiller ses soupçons ni ceux de ses complices, et de prendre tout le lot au gîte.

Quant à Patrick, il évitait soigneusement la jeune femme. Pourtant cette affaire imprévue, encore qu'elle répondit si bien à son caractère aventureux, ne l'enthousiasmait pas autant que s'il n'eût pas été amoureux. Il lui tardait de revoir Corinne, d'être présenté à son père et d'obtenir officiellement sa main. Après quoi il serait tranquille.

Aussi l'invitation à la Marnière venait-elle raviver son désir d'en finir avec Lina et son mystérieux entourage, car il craignait que le fait d'être mêlé à cette histoire ne vint entraver pour un temps sa liberté d'action et, partant, ses projets.

— Où sommes-nous ici?... Nous approchons?

— Un peu de patience, que diable! Nous traversons Mercy-le-Haut, pays natal de notre Président de la République... Veux-tu que nous arrêtions pour visiter?

— Ce que tu peux être étonnant quand tu t'y-mets!

Georges qui pilotait son propre cabriolet, s'amusait de l'impatience de son ami et, depuis le départ de Saulnes, il ne manquait pas une occasion de le taquiner.

Pourtant, afin de lui permettre de faire en auto le voyage de la Marnière, il n'avait pas hésité à prendre le prétexte d'une affaire à traiter à Briey. Peut-être aussi espérait-il connaître celle qui avait su plaire à Patrick, lequel, jusqu'à ce jour affirmait avec son humour un peu acide que l'épouse possible était aussi introuvable que la pierre philosophale.

Quoi qu'il en soit, les deux amis avaient quitté Saulnes ce mardi-là, à la première heure pour être à "La Marnière" vers dix heures et demie, moment fixé la veille à Corinne par téléphone.

Pendant qu'il roulait vers le bonheur, Patrick oubliait complètement ce qui l'avait si fort intéressé depuis une semaine qu'il était à Saulnes. Il est vrai de dire qu'il laissait sur place l'inspecteur Launoy, assisté d'un collègue et que les deux limiers allaient se charger de la surveillance qui serait aussi discrète que sévère.

Aussitôt mis au courant, l'inspecteur n'avait pas caché sa satisfaction.

— Savez-vous bien, dit-il aux deux policiers amateurs, que vous venez tout bonnement de découvrir ce que depuis de longs mois nous cherchons en vain? Depuis des années en effet, on sait qu'une bande d'espions draine, sur les frontières du Nord et de l'Est, des renseignements d'ordre militaire de la plus haute importance, sans que l'on ait jamais réussi à leur mettre la main au collet. Une fois cependant les soupçons s'étaient portés sur Muller; mais il fut dûment prouvé qu'il faisait partie d'une association d'anciens combattants lorrains et qu'il avait donné maintes preuves de son patriotisme.

— Il est en effet patriote; mais son drapeau n'est pas le même, voilà tout! avait répliqué Patrick.

Ainsi tout avait été mis au point pour que Launoy prit l'affaire en main, en même temps qu'il aler-

taient la police luxembourgeoise, qui seule pouvait opérer de l'autre côté de la frontière, à la sortie du souterrain supposé. Mais Patrick avait reçu l'assurance que les policiers attendraient son retour pour le dénouement. Le journaliste, reprenant ses droits, entrevoyait déjà le papier à sensation qu'il publierait dans *La Vigie*, et il riait par avance de la tête du "patron".

Cependant Launoy avait sagement conseillé:

— Surtout que le reporter ne s'amuse pas à couper l'herbe sous le pied à l'agent de contre-espionnage! L'un est bavard par profession, tandis que l'autre doit être muet comme un tombeau.

Patrick avait souri à cette recommandation. En fait, il ne songeait nullement à vendre la peau de l'ours. Où il se rendait les sujets de conversation ne lui manqueraient pas, sans ébruiter l'affaire avant sa conclusion.

A cette heure, il se reprenait à douter de lui. Saurait-il trouver les arguments qui convaincraient M. Saindré? Réussirait-il à lui faire entendre qu'il aimait Corinne de toute son âme et que le bonheur de celle-ci passait avant toute autre considération?

Corinne! rien qu'à prononcer mentalement ce nom, Patrick sentait son cœur battre dans sa poitrine.

Ils roulaient à vive allure, et bientôt ils aperçurent les premières maisons de Briey.

— Dois-je conduire Monsieur jusqu'à domicile? demanda Georges blagueur.

— Oui, si tu n'y vois pas d'inconvénient. D'abord je voudrais te présenter à Corinne et je serais surpris si elle ne t'invitait.

— Tu ne penses tout de même pas que je vais troubler un si touchant tête-à-tête?

Patrick se mit à rire.

— Tu parleras au père pendant que je m'occuperai de Corinne!

— Pas si bête au fond!... mais tu oublies que tu es sensé venir de Paris?

— Bah! tous les chemins mènent à Rome! et puis, crois-tu qu'on va nous poser tant de questions!

Ils traversèrent la ville. Comme ils s'engageaient dans la rue du Cloué, Patrick s'écria tout à coup:

— Stop!... arrête!... la voilà!

En effet, sur le trottoir, Corinne s'avançait dans leur direction, en faisant des signes désespérés...

...Les présentations faites, ce que Patrick avait prévu se produisit. Georges fut instamment prié à déjeuner à "La Marnière". Il accepta tout de go, séduit déjà par la simplicité charmante de Corinne Saindré.

Elle avait pris place entre eux et, dès ce moment, le pauvre Georges sentit qu'il n'existait plus pour les amoureux. Ils parlaient peu; mais il n'y a rien de tel que certains silences pour être éloquentes.

— Vous prendrez bien quelque chose? demanda Corinne, quand ils arrivèrent en vue de la Marnière. Vous ne pourrez voir père qui est très fatigué, malade même, et je suis assez inquiète. Il sera là seulement pour le déjeuner. En attendant, si vous le voulez bien, nous irons faire un tour en forêt.

Mais Georges, se voyant en tiers entre les deux jeunes gens, se recusa discrètement.

— Vous irez! fit-il. Quant à moi je vais retourner à Briey où j'ai affaire et je reviendrai pour les hors-d'œuvre, puisque vous me faites l'honneur de m'inviter.

D'un coup d'oeil, Patrick le remercia et dès qu'il les eut déposés à la grille de la villa, il rebroussa chemin...

... Une heure plus tard Corinne et Patrick rentraient bras dessus, bras dessous d'une promenade aux environs, tout en échafaudant projets et confidences.

— Maintenant que je vous ai revue, déclara Patrick, il va m'être encore plus difficile de vivre loin de vous. Aussi je voudrais aujourd'hui même faire près de votre père ma démarche officielle... N'est-ce point aller trop vite?... Ne vais-je pas l'indisposer?

— Père a consenti... il est prêt à la séparation; mais il souffre et, bien qu'il s'en défende, c'est à cela qu'il faut attribuer son état actuel de dépression physique. Le médecin que, malgré lui, j'ai fait venir, ne dissimule pas son inquiétude.

Des larmes montèrent aux yeux de Corinne. S'efforçant de la consoler, Patrick la serra contre lui.

— Ne vous alarmez pas, chérie; votre père finira par se rendre compte qu'il n'est pas dans mes intentions de vous prendre complètement à lui. Il viendra nous voir et nous ferons, nous aussi, de fréquentes visites à "La Marnière."

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi!... mais je ressens là, au cœur, une angoisse inexplicable... comme si un malheur irréparable nous menaçait... C'est pour moi mauvais présage.

Subitement inquiet, Patrick la regarda.

— Que voulez-vous dire?

Un doigt sur les lèvres, Corinne lui imposa silence. Ils venaient de pénétrer dans le parc. Débouchant d'une allée, un homme s'avançait en souriant à leur rencontre.

— Voici papa! dit la jeune fille. Ce disant, elle prit Patrick par le bras et le conduisit à M. Saindré, lequel, tendant la main à son hôte, dit aimablement:

— Soyez le bienvenu monsieur Guermain... Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de ne pas avoir été là pour vous accueillir à votre arrivée; mais je suis un peu souffrant.

Tout en serrant la main offerte, Patrick, soudain très pâle le dévisageait. Ses lèvres remuèrent, mais aucune parole n'en sortit, à telle enseigne que Corinne s'exclama en riant:

— Tu peux te vanter, papa, d'intimider un homme qui pourtant ne craint pas grand'chose!... Pour le remettre, si tu veux bien, je m'en vais faire avec lui le tour du propriétaire. Nous te rejoindrons au salon où j'ai fait servir le porto.

M. Saindré, constatant lui aussi le trouble de Patrick, sourit en répondant:

— Allez, mes enfants!... J'ai des ordres à donner à l'usine. Je serai de retour dans un quart d'heure.

Corinne, entraînant Patrick vers une allée ombreuse, lui jeta dans un éclat de rire:

— C'est vrai que vous êtes tout chose!... Vous tremblez, ma parole! Je ne vous aurais pas cru si timide!

Mais Patrick évita de regarder sa compagne. Son regard se noyait dans le vide, comme s'il redoutait de trahir ses pensées.

— Pardonnez-moi! murmura-t-il avec effort... mais mon bonheur est en jeu, et...

Il n'acheva pas sa phrase. Le pouvait-il vraiment? Il venait en effet d'éprouver une commotion si brutale qu'il avait cru s'évanouir, lui, le risque-tout, le coureur d'aventures, et, à la minute présente, il essayait encore de douter de l'effroyable réalité.

Mais non! pas d'erreur possible! L'homme auquel il venait d'être présenté, le père de sa chère Corinne, celui dont il attendait la plus grande joie de sa vie, allait être l'artisan monstrueux de son désespoir; car, si invraisemblable que cela puisse paraître, M. Saindré, industriel, jouissait de l'estime de ses concitoyens, n'était autre que le mystérieux visiteur des Glandiers, le complice de Lina Weigler et de son faux oncle, celui en un mot que Georges et lui-même supposaient être le chef d'une bande d'espions qui se faisaient appeler Reinart.

Et Patrick songeait: "J'aime cette petite plus que ma vie. Or, mon devoir de Français et de soldat m'oblige non seulement à renoncer à elle, mais à démasquer son père et, de ce fait, infliger à une innocente la plus affreuse torture."

Ainsi tout s'effondrait... Aurait-il le courage de poursuivre sa tâche?

CHAPITRE IX

Quiconque fût entré ce jour-là vers deux heures de relevée dans la magnifique salle à manger de "La Marnière", aurait eu le spectacle de la plus touchante réunion de famille et ne se serait jamais douté que le drame couvait, près à éclater.

La table, recouverte d'une fine nappe ajourée, étincelait de cristaux de Bohême. Une gerbe de roses pourpres envoyée par Georges, suivant les instructions de son ami remplissait le surtout d'argent.

Patrick placé à la droite de Corinne qui, en face de son père, présidait la table, souffrait mille morts. Georges, près de Mme Lannes, avait lui aussi, dès son arrivée, identifié M. Saindré, mais il crut tout d'abord à une ressemblance extraordinaire. Patrick, l'ayant un court instant pris à l'écart, s'était empressé de le convaincre et il avait été convenu qu'après le repas Georges occuperait Corinne, tandis que lui, Patrick aurait avec l'industriel un entretien définitif. Nonobstant, d'ici là, nul ne devait soupçonner la moindre parcelle de l'affreuse vérité.

— C'est pourquoi Georges Alain, avec sa verve intarissable, dissertait avec M. Saindré de la crise des affaires et de politique internationale.

Quant à Patrick, tout en répondant distraitement aux mille questions posées par sa jolie voisine, il ne quittait pas des yeux son hôte, et, un à un, ses terribles soupçons commençaient à s'effriter. S'il se trompait? S'il ne s'agissait que d'une incroyable similitude?

Était-il admissible en effet que cet homme à l'accueil si cordial, ce

père si tendre pour sa fille, fût un espion, pis que cela, un traître?

Grisé par la présence de celle qui se considérait avec juste raison comme sa fiancée, Patrick cherchait à se persuader lui-même qu'il était le jouet de sa propre imagination.

Puis, tout à coup, surgissaient les arguments contraires.

Georges avait lui-même été forcé de se rendre à l'évidence et de reconnaître l'industriel comme étant l'homme sorti en territoire luxembourgeois de la maison délabrée. En admettant qu'il ne fût pas un espion, pourquoi, dans ces conditions, ne se rendait-il pas ostensiblement chez le propriétaire des Glandiers? Le seul fait de connaître et d'utiliser l'entrée secrète était la preuve que les buts qu'il poursuivait n'étaient pas très avouables. Au surplus, Patrick, qui avait surpris sa dernière entrevue avec Muller et Lina, gardait ses traits présents à la mémoire. Sans erreur possible, le visiteur nocturne et M. Saindré ne faisaient qu'une seule et même personne. Or, en questionnant Corinne, Patrick avait appris que le samedi soir — bizarre coïncidence — son père était absent! Le samedi soir! Moment de la visite!

A cette heure un problème ardu se posait. Devait-il alerter l'inspecteur Launoy et le laisser agir? La réponse à cette question ne pouvait être que négative. Corinne connaissait le policier et sa présence à "La Marnière" l'intriguait. Ce qu'avant tout il fallait éviter, c'était le scandale et, pour cela, entre quatre yeux, il devait lui-même confondre le misérable, en lui faisant clairement comprendre qu'il était démasqué. Si, comme le pensait Patrick, il aimait sa fille jusqu'au sacrifice, il trouverait peut-être le moyen de lui éviter au moins le déshonneur. Le temps se chargerait d'atténuer le chagrin.

Cependant, au fur et à mesure qu'approchait l'instant qu'il s'était fixé pour intervenir, Patrick sentait grandir en lui l'angoisse, car ce serait aussi la minute de son propre sacrifice. De toute façon, Corinne était perdue pour lui.

— Papa, dit tout à coup celle-ci, je pense que ces messieurs aimeraient visiter les filatures. Tu n'y vois pas d'inconvénient?

— Pas le moindre, mon petit, répondit l'industriel.

L'occasion favorisait Patrick. Il se pencha vers Corinne.

— Si vous le permettez, dit-il, je vous rejoindrai. Je désirerais, s'il y consent, avoir dès maintenant un instant d'entretien avec M. Saindré.

Celui-ci eut un regard vers sa fille qui rougit. Elle avait cru comprendre, en effet, que Patrick voulait sans tarder préciser ses intentions. Surprenant dans les yeux de son père un voile de tristesse, elle lui dit avec son plus délicieux sourire:

— Va, petit père!... Georges et moi, nous irons devant. Nous vous attendrons là-bas.

Puis, s'adressant à Patrick, elle ajouta:

— Vous savez, cinq minutes, pas davantage! Tant pis pour les longues confidences! Ce sera pour une autre fois!

Le pauvre journaliste n'en pouvait plus. Il la contemplait avec

une telle expression de détresse que Georges crut prudent d'intervenir.

— Il y a loin d'ici les filatures? s'informa-t-il pour faire diversion.

— Cinq cents mètres à peine, répondit l'industriel. Puisqu'il en est ainsi, je vous confie Corinne. M. Guermains et moi, nous vous retrouverons tout à l'heure.

La jeune fille eut à l'adresse de Patrick une petite moue gamine. Puis elle lui tendit la main qu'il étreignit à la broyer. Il la suivit du regard, le pendant qu'elle s'éloignait avec son ami Georges et, quand ils eurent disparu, il eut l'impression atroce qu'il ne la reverrait plus.

La voix de M. Saindré l'arracha à cette ultime contemplation.

— Mon bureau est à l'autre extrémité de la maison. Si vous voulez bien me suivre, mon cher ami, nous y serons tranquilles.

Ainsi que sa fille, l'industriel avait la conviction que Patrick n'avait d'autre intention que de lui demander la main de Corinne et, malgré l'immense chagrin qu'il éprouvait à l'idée de se séparer d'elle, il ne voyait aucune objection sérieuse à opposer à ce projet. Aussi bien, dès qu'ils furent entrés dans le bureau-bibliothèque et qu'il eut derrière eux fermé la porte, il traversa l'immense pièce et prit place à sa table de travail. Puis, désignant un fauteuil en face de lui, d'un geste courtois il invita Patrick à s'y asseoir. Mais il s'arrêta, surpris de l'expression, impossible à décrire, qui bouleversait le visage du reporter.

Celui-ci était blême et de grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Indifférent à l'invitation de l'industriel, il se tenait debout, immobile comme une statue.

— Qu'avez-vous? s'étonna M. Saindré. Vous souffrez?

— Atrocement! mais le mal est sans remède. Vous allez tout de suite comprendre pourquoi.

D'un geste saccadé, un geste d'automate, Patrick chercha et trouva son minuscule miroir de poche qu'il jeta sur le bureau.

Les yeux exorbités, M. Saindré regarda cet objet, en apparence dénué d'intérêt et, à son tour, il devint d'une pâleur cadavérique. Devant ce trouble évident, tous les doutes qui subsistaient encore dans l'esprit de Patrick s'évanouirent d'un seul coup.

Il avait bien devant lui un traître!

Il faut savoir que le miroir est le signal conventionnel par lequel les espions sont avisés qu'ils sont démasqués et que leur visage, ainsi que leurs faits et gestes, sont désormais connus.

Sans donner le temps à l'industriel de se ressaisir, Patrick, implacable, le souffleta de ces simples mots:

— Je pense que Monsieur Reinart a compris?

Mais, dans ce court laps de temps, l'industriel s'était cependant repris.

— Ma foi, fit-il, très calme en apparence, j'avoue que jusqu'ici...

Patrick le fixait de telle sorte qu'il dut baisser les yeux.

— Peut-être pourrez-vous m'expliquer ce que vous faisiez samedi soir au chalet des Glandiers, à Saulnes, et pourquoi, pour y parvenir, vous n'avez pas emprunté le chemin normal, mais avez uti-

IL Y AURA BIENTÔT
QUATRE-VINGTS ANS...

la plus importante compagnie
d'assurance-vie du Canada
était fondée à Montréal. La
province de Québec a donc
été le berceau de cette
institution, qui apporte aujourd'hui
le bien-être et la sécurité
à plus d'un million
d'assurés répartis à
travers le monde.



SÉCURITÉ ASSURÉE

SUN LIFE
OF CANADA

Mères Dont Les Enfants Grandissent, Écoutez—

QUAND LE RHUME DE POITRINE, LA TOUX LES FRAPPENT

Soulagez leurs souffrances à la façon Vicks
perfectionnée, mise à l'épreuve dans les familles.

Au lieu de courir des risques inutiles, suivez les conseils de nombreuses mères qui en ont fait l'expérience... soulagez les souffrances que le rhume cause à vos enfants, par le traitement Vicks perfectionné, qui ne prend que 3 minutes, et permet au Vicks VapoRub de donner des résultats encore meilleurs qu'auparavant!



IL AGIT DE 2 FAÇONS À LA FOIS
IL PÉNÈTRE dans la partie supérieure des bronches, grâce à ses vapeurs médicamenteuses adoucissantes.
IL STIMULE la surface de la poitrine et du dos, comme un cataplasme réchauffant.

POUR SOULAGER

Méthode Perfectionnée **VICKS** Meilleurs Résultats
VAPORUB

IL AGIT PENDANT DES HEURES pour calmer la toux, soulager l'irritation ou la constriction des muscles, aider à dissiper la congestion de la partie supérieure des bronches, et apporter le bien-être.

Pour jouir de ce traitement perfectionné... il suffit de vous frictionner pendant 3 minutes avec du VapoRub, le DOS, ainsi que la gorge et la poitrine; puis mettez-en une couche épaisse sur la poitrine, et recouvrez d'un linge chaud. Faites-en l'essai!

Demandez votre monnaie
à l'épicier en timbres
d'épargne de guerre



"Del Mar"
Un
dessin
'1881 Rogers'

Pour conserver à votre précieuse argenterie cet éclat brillant, attirant qui incite vos hôtes à exprimer leur admiration, suivez le conseil de ses fabricants. Ils recommandent Silvo, le plus doux, le plus sûr, à tous points de vue, le plus satisfaisant des polis à argenterie.

Silvo, d'une touche douce, attentive, enlève rapidement, doucement, sans danger la ternissure et les taches, et le fait comme par magie!

Silvo
POLI LIQUIDE
POUR ARGENTERIE

PILULES MATERNELLES



CES PILULES augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses troubles périodiques. Les pilules maternelles sont efficaces dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses, trop abondantes ou trop fréquentes chez les femmes et jeunes filles. Étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., ces bonnes pilules favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille. Demandez à votre médecin de vous prescrire les 100 Pilules Maternelles ou envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr JOS. COMTOIS, M. D., St-Barthélémy, P. Q., qui vous les enverra affranchies, 38 jours de traitement. — En vente à Montréal, Pharmacie Laurent, 2610 rue Saint-Jacques et Pharmacie Montréal, A Québec, Pharmacie Brunet et Livernols.

Pour améliorer,

vue, débarrasser lunettes, grandir, maigrir, devenir fort, rester jeune, soulager rhumatisme, etc., culture physique, psychologie, etc. Envoyez 10c. LOADSTONE, 166 DeMontigny, Montréal.

lisé certain passage secret aboutissant en terre luxembourgeoise? Qu'aviez-vous donc de si mystérieux à communiquer à Gustave Muller et à sa soi-disant nièce Lina Weigler, alias Bianca Lermanska?

Cette fois encore, l'espion accusa le coup. Subitement il devint mordant.

— Ah! ça, dit-il, mon jeune ami, où voulez-vous en venir? Je croyais, je l'avoue, m'entretenir avec vous d'un sujet bien différent.

A ce rappel douloureux, Patrick ferma les yeux, et M. Saindré comprit que c'était là le point vulnérable. Il insista.

— Ainsi c'est pour me jouer ce mélodrame ridicule que vous vous êtes fait aimer de ma fille?

Patrick se câbra:

— De grâce, supplia-t-il, que son nom ne soit pas prononcé ici, si vous avez pour elle quelque tendresse! Ne comprenez-vous pas qu'en cette minute effroyable je m'arrache le cœur? Ignorez-vous donc qu'un Français, et à plus forte raison un officier, met son honneur au-dessus de tout, voire même de son amour, si violent soit-il? Ecoutez-moi bien. Le destin, qui parfois se venge, m'a conduit à Saulnes, chez mon ami Alain, retrouvé à Paris il y a quinze jours, et par le plus grand des hasards. Or, là, j'ai rencontré Lina Weigler, une vieille connaissance, en qui j'ai reconnu, malgré le camouflage, une certaine Bianca Lermanska que j'avais vu coffrer pour vol à Genève, il y a six mois. Elle était déjà à cette époque gravement soupçonnée d'espionnage. De là à déduire qu'elle exerçait son ignoble métier dans ce coin tout proche de la frontière, il n'y avait qu'un pas. J'observai, je guettaï la maison suspecte et c'est là que, par deux fois, je vous ai vu, de mes yeux vu. Je ne serais d'ailleurs pas surpris que vous fusiez le chef de cette sinistre bande et j'ai tout lieu de croire que vos acolytes n'ont pour vous qu'une sympathie fort mitigée, ne cherchant que l'occasion de vous supprimer. Ils l'ont même tenté samedi, dans l'instant où vous vous apprêtiez à repartir par le souterrain qui vous permettait, sans être aperçu, d'entrer aux Glandiers et d'en ressortir au delà de la frontière. Bien imaginé ce scénario, n'est-ce pas?

La tête dans les mains, M. Saindré avait sans broncher écouté de bout en bout ce terrible réquisitoire. Quand le silence se fit, il se redressa, le visage baigné de larmes. L'image de Corinne s'imposant à lui, Patrick se radoucit.

— Vous n'êtes pas un monstre! Comment n'avez-vous pas songé au mal que vous feriez autour de vous? Comment vous, honorable industriel, qui pourtant avez souffert effroyablement de la guerre, comment se peut-il que vous n'hésitiez pas à trahir votre pays?

A ces mots, M. Saindré releva la tête et fixa intensément Patrick, comme s'il voulait le convaincre sans parler. Enfin, et d'une voix qui tremblait, il fit cette déclaration stupéfiante:

— Je ne trahis pas mon pays, mais le sers fidèlement.

Puis, brusquement il se leva, fit claquer les talons, et dans la position du garde-à-vous réglemентаire:

— Colonel von Reinart, dit-il.

La foudre tombant aux pieds de Patrick ne l'eût pas autrement secoué. Il se sentait incapable d'articuler un mot, tant sa stupeur était grande. Comme dans un coup de théâtre, le drame changeait de face.

Très maître de lui maintenant, l'ex-Monsieur Saindré poursuivit:

— Je puis désormais tout vous dire et c'est mieux ainsi, car la tâche qui m'était imposée devenait au-dessus de mes forces.

Plus voûté que jamais, trébuchant à chaque pas comme un homme ivre, il alla pousser le verrou et revint à son bureau, cependant que Patrick, toujours debout, gardait son immobilité.

— Asseyez-vous, insista von Reinart et, pour l'amour de Corinne, écoutez-moi.

Patrick se laissa tomber dans le fauteuil et il écouta sans l'interrompre la bouleversante confession qui va suivre.

— M. Saindré est mort en captivité le 12 mai 1919 dans un hôpital de Wurzburg, en Bavière. Quant à moi, j'étais avant la guerre officier de complément dans l'armée impériale et parlais le français sans le moindre accent. A cette époque, je représentais dans votre pays une fabrique de dentelles de Bruges. En réalité, cette occupation en dissimulait une autre. J'étais affilié aux services d'espionnage allemand. Rayonnant beaucoup dans cette contrée limitrophe, je connaissais fort bien M. Saindré, filateur, dont j'étais le parfait sosie. Nous avions approximativement le même âge et, à maintes reprises, nous fûmes l'un et l'autre victimes de cette ressemblance, pour le moins extraordinaire.

"Vinrent les hostilités. Je rejoignis Berlin et gagnai tous mes grades au front et dans des missions particulièrement difficiles. L'Armistice me trouva à Lausanne, où je m'étais rendu pour y voir mourir ma femme qui n'avait pu survivre à la perte de notre petite fille emportée trois mois plus tôt par une méningite. Fou de douleur et me trouvant seul au monde, je regagnai la capitale. Voulant me créer un dérivatif à mon chagrin, je me remis à la disposition de mes chefs, sollicitant d'être sans délai envoyé en mission. En vrai, je cherchais le moyen le plus rapide d'en finir avec une existence qui m'était devenue insupportable.

"Je partis donc et ne revins à Berlin qu'au mois d'octobre, après de nombreuses péripéties. Là, je fus convoqué d'urgence par le service secret qui me mit sous les yeux les papiers de M. Saindré.

"Cette homme, me dit-on, dont vous nous avez parlé jadis, est mort il y a quelques mois. Mais, avec intention, nous avons évité que sa famille soit informée de son décès. Vous allez rentrer en France et prendre sa place."

"Sur le moment je reculai devant ce projet, le jugeant irréalisable en dépit de notre ressemblance. Cependant je dus m'incliner; les ordres étaient formels, il n'y avait pas à les discuter. La veille du jour fixé pour mon départ, je tombai gravement malade et, de ce fait, mon voyage fut retardé. Secrètement, je faisais des vœux pour que ce contre-temps empêchât définitivement la réalisation d'une entreprise aussi ha-

sardeuse. Mais, aussitôt rétabli, on me fit tenir mon ordre de route. En principe, dans le rôle que j'allais jouer, je rentrais chez moi après une longue captivité dans des camps de représailles, et ma grande fatigue physique était, aux yeux de mes chefs, une chance de plus de réussite.

"J'arrivai à 'La Marnière' au début de janvier 1920, par une soirée glaciale. Il serait très pénible de vous narrer ma première entrevue avec la femme de celui que je venais remplacer. Corinne allait avoir cinq ans à l'époque, l'âge de la mienne quand je la perdis. Toute cette soirée je pleurai et ces larmes, dont j'étais seul à connaître la véritable cause, servaient encore mon plan. Ah! certes, à cette heure je ne pensais guère à ma mission. Je n'étais qu'un pauvre homme, tellement même que devant les témoignages affectueux de celle qui se croyait ma femme, j'eus honte de mon acte et résolus de disparaître.

"Qu'arriva-t-il au cours de cette affreuse nuit? Ai-je parlé dans mon sommeil? Je ne le saurai jamais. Toutefois j'ai la conviction absolue que, d'une manière quelconque, Mme Saindré s'est rendu compte que je n'étais pas son mari et l'émotion l'a tuée. A mon réveil, je constatai qu'elle avait cessé de vivre.

"A dater de cet instant, le filet se resserra autour de moi. Les deux petits bras d'une enfant de cinq ans qui me rappelait la mienne, me retinrent plus fortement que toutes les consignes et je restai.

"Mais, à mesure que Corinne grandissait, je prenais plus nettement conscience du rôle que je jouais et j'entrevois le gouffre vers lequel je risquais de précipiter cette innocente que j'aimais plus que tout au monde. Depuis longtemps je cherche à briser ces chaînes qui m'étouffent, à m'évader de ce personnage odieux qui me fut imposé. Or, dans mon entourage, on se méfie; je me sens suspect, et c'est exact que Muller ait l'intention de me supprimer. C'est là une solution que j'eusse souhaitée si je n'avais craint que, dans de semblables conjonctures, elle n'eût, pour Corinne, aggravé la situation. Cette vie pourtant m'est devenue intolérable. Ma santé, déjà fort compromise, est maintenant sérieusement atteinte. Je sais que mes jours sont comptés et, si je n'ai pas peur de la mort, la chère petite est pour moi une torture de tous les instants. Dites-moi, M. Guermain, aimez-vous réellement Corinne?

— Plus que ma vie!

— Etes-vous prêt à l'épouser si je disparaissais sans scandale?

— Le scandale sera difficilement évité; mais il ne peut rejaillir sur Corinne, puisqu'elle n'est pas votre fille. Elle souffrira certes, mais j'essaierai de lui faire oublier.

Le visage de l'Allemand était décomposé. Patrick fit un pas vers lui; mais ce ne fut qu'une alerte. Il reprit:

— Dieu m'est témoin que je l'ai beaucoup aimée. Mais, comme je suis certain qu'elle aussi vous aime profondément, rien n'est perdu. Bien que vous me jugiez sans doute un être méprisable, j'ai, moi, beaucoup d'estime pour vous qui, dans un élan magnifique, alliez sacrifier votre amour à votre devoir de Français... de soldat fran-

çais, et je suis heureux de vous confier celle que j'ai élevée et choyée comme ma propre fille. En ce qui la concerne, toutes questions d'intérêt sont réglées. Jamais un centime d'argent étranger n'est entré dans cette maison, et sa dot qui, en plus de cette propriété, s'élève à six cent mille francs, lui vient de l'héritage de ses parents, auquel est venu s'ajouter la majeure partie de mes gains dans les affaires de la filature. C'est donc là un patrimoine dont elle peut disposer sans déchoir.

Epuisé par ce pénible récit, M. Saindré-Reinart s'interrompit un instant. Il était lamentable, la respiration sifflante, le front couvert de sueur; il avait dû faire un effort surhumain pour arriver au terme de sa confession.

Patrick, totalement abasourdi par ces invraisemblables révélations, cherchait dans sa pensée à faire concorder les faits qui venaient de lui être exposés avec ceux dont Corinne et Mlle Loyseleur l'avaient entretenu, concernant le retour imprévu de M. Saindré. Il s'expliquait maintenant la misanthropie farouche de l'industriel qui évitait avec soin — et pour cause — toutes les anciennes relations de celui dont il avait dérobé la place.

Reinart, la tête dans les paumes, paraissait avoir vieilli de dix ans. Patrick, qui ne le perdait pas de vue, constata que de nouveau, il pleurait.

Cependant, le temps passait. Corinne et Georges, étonnés de ne pas être rejoints, allaient certainement revenir.

— Comment comptez-vous sortir de cet impasse? demanda Patrick, soucieux maintenant de terminer l'entretien.

L'Allemand releva la tête et répondit d'une voix assurée:

— En consentant à jouer ce rôle, j'en ai assumé tous les risques et je n'ai pas l'intention de me dérober à la justice de votre pays. Toutefois je voudrais vous adresser une dernière prière. Accordez-moi jusqu'à demain... Je désire apprendre moi-même la vérité à Corinne. Il me semble que moi seul pourrai lui faire accepter ce qui est. Non seulement je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai pas un signe, pas un geste susceptible d'entraver votre action, dès maintenant, je me considère comme votre prisonnier et je vais avertir Corinne que vous prolongerez jusqu'à demain votre séjour à la Marnière. Ainsi, j'aurai tout le temps de la préparer et vous serez là pour la consoler.

Patrick restait indécis. Pourtant, il jugeait sage la décision de von Reinart, ne se sentant pas le courage d'informer Corinne. D'abord le croirait-elle?

L'Allemand interpréta à sa façon le silence du reporter.

— Vous n'attendez pas de moi, j'imagine, que je vous rende compte de ma mission. Ce serait mal me connaître. Ainsi que vous, je suis officier et, comme tel, j'ai aussi mon honneur de soldat. Evidemment, ici je suis tout bonnement un espion. Mais vous le savez aussi bien que moi, le qualificatif change selon que l'on se trouve d'un côté ou de l'autre de la frontière. Ici on est un criminel; là, un héros. Mais je n'ai pas l'intention de me chercher des excuses.

Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que dans cette maison il n'existe aucun papier compromettant. Hormis vous, personne ne soupçonne ma véritable identité, et il n'appartient qu'à vous de provoquer ou d'étouffer le scandale.

— Vous en êtes sûr?

— Très sûr. Sans doute, à l'heure actuelle, il vous suffirait de décrocher le récepteur et de me livrer à la police. Mais, outre que cela ne vous avancerait à rien, puisque je me livrerai moi-même demain matin, Corinne se trouverait brusquement placée en face d'une situation atroce... Comment réagirait-elle?

Von Reinart s'interrompit tout net.

— Attention! fit-il. J'entends des pas. Les voici! Remettez-vous! N'oubliez pas que vous avez sollicité cet entretien pour me demander la main de Corinne et que je vous l'ai accordée.

Patrick avait beaucoup plus de mal que son interlocuteur à retrouver son équilibre. Vivement, l'industriel avait tiré le verrou et ce fut lui qui, souriant, ouvrit la porte à la jeune fille. Elle était seule.

— C'est cela que vous appelez cinq minutes? s'exclama-t-elle, prenant un air fâché.

Von Reinart la prit dans ses bras et répondit:

— Tu conviendras, ma chère enfant, qu'il faut plus de cinq minutes à un père pour qu'il se décide à confier pour la vie ce qu'il a de plus cher ici-bas?

Corinne, rougissante, lui entourra le cou de ses bras et l'embrassa avec une joie délirante.

Patrick, mal remis encore de son émotion, s'efforçait à prendre le visage d'un homme au comble du bonheur. L'Allemand poussa doucement Corinne vers lui.

— Va! petite cachottière! Embrasse ton fiancé. C'est un loyal garçon dont tu peux être fière... Il me remplacera près de toi... Je vieillis, vois-tu, ma chère petite et, d'un jour à l'autre, je peux te manquer... A ce moment-là, j'aurai cette ultime satisfaction de te savoir entre bonnes mains.

Malgré son extraordinaire force de caractère, l'industriel laissait paraître un trouble si violent que, de nouveau, Corinne vint se jeter dans ses bras.

— Père chéri! dit-elle, prête à pleurer, pourquoi évoquer des choses tristes en un jour comme celui-ci? Personne, tu le sais, ne te remplacera près de moi. Non! laisse-moi parler... laisse-moi dire à Patrick quel bon papa tu es. Il comprendra que le sentiment profond qui m'unit à lui n'atténuera jamais celui que je t'ai voué depuis mon enfance. Nous serons deux pour te choyer, voilà tout.

C'était plus que l'industriel en pouvait entendre. Il baisa le front de Corinne et, d'une voix méconnaissable, il répondit:

— Va, ma chérie! va!... Tes paroles comblent de joie ton vieux papa... mais il n'a pas le droit d'être égoïste... J'ai décidé ton fiancé à demeurer avec nous jusqu'à demain... Jouis donc dès maintenant de ton bonheur bien mérité.

Puis, en s'accrochant aux meubles, il disparut, laissant les amoureux face à face.

Patrick n'avait pas fait un mouvement. Les yeux rivés sur l'appareil

téléphonique, il luttait encore. Si tout cela n'était que bluff, et si son silence coupable allait permettre à cet espion notoire de prendre le large et de poursuivre impunément son obscure besogne? Sa souffrance était atroce. Mais, quand il tint étroitement serrée contre sa poitrine celle qu'un instant plus tôt il s'appropriait à sacrifier, il oublia tout, ses doutes, ses scrupules. Relevant le visage câlinement penché sur son épaule, il chercha dans les yeux lumineux et confiants la réponse à son incertitude.

Non! l'homme qui avait su gagner à ce point l'affection de cette enfant ne pouvait être un lâche. Il avait perdu, il paierait; et lui, Patrick, aurait à son tour la lourde tâche de consoler l'orpheline.

Une demi-heure plus tard, Georges quittait seul "La Marnière" muni des instructions de Patrick. Il emportait une lettre pour l'inspecteur Launoy lequel, le soir même, devait procéder à l'arrestation de Muller et de Lina Weigler. Il viendrait le lendemain à "La Marnière", s'assurer de la personne de l'ex-monsieur Saindré.

Ce que furent pour le reporter les heures qui suivirent serait impossible à décrire. Von Reinart ne les quittait guère, voulant prouver ainsi qu'il ne cherchait point à se dérober. Mais Patrick pouvait suivre sur son visage les progrès de l'angoisse qui grandissait au fur et à mesure que l'heure approchait d'informer Corinne.

Celle-ci, durant l'après-midi, fut rayonnante d'une gaieté que ne bridait aucune contrainte et le contraste n'en était que plus cruel entre son exubérance et le drame qui, à son insu, se déroulait alentour d'elle.

Après le dîner auquel l'industriel n'avait pas touché, Corinne proposa à son fiancé de faire une promenade. Mais Mme Lasnes, voyant que l'orage s'amoncelait, intervint:

— Je crois qu'il serait imprudent de s'aventurer bien loin! Regarde le temps, ma petite fille!

Corinne allait passer outre, lorsque von Reinart dit à son tour:

— Si tu voulais, mon enfant, venir un instant dans mon bureau? M. Guermain fumera un cigare en nous attendant.

Patrick sentit ses jambes fléchir. La terrible minute allait sonner. Corinne, à cent lieues de se douter de ce qui l'attendait, protesta. Surprise, elle regarda Patrick et constatant son trouble, elle prit peur et se demanda ce qui pouvait motiver cet entretien particulier. Le reporter ne souffla mot; il en était incapable, mais, malgré soi, il admirait le cran de l'industriel.

— Allons! se décida Corinne; mais je t'accorde trois minutes! A tout à l'heure! jeta-t-elle à Patrick. Vous avez ici des liqueurs variées à votre choix. Mamy vous tiendra compagnie.

Puis elle suivit Reinart.

La bonne Mme Lasnes se demandait, elle aussi, ce qui se passait. Elle trouvait son maître bizarre; mais elle mettait cela sur le compte d'une prochaine séparation. Ni elle, ni Patrick ne songèrent à entamer une conversation. Ce dernier tirait nerveusement sur son havane. Mme Lasnes dit enfin:

PROTÉGEZ LA PLOMBERIE



DÉGAGEZ LES RENVOIS ET ÉVITEZ LA CORROSION AVEC LA LESSIVE GILLETT

Il n'est pas facile de trouver des plombiers et des pièces de plomberie par le temps qui court. Il vaut mieux prendre soin des renvois d'eau. Voyez à ce qu'ils coulent librement en y versant de la Lessive Gillett.

La Gillett détache les bols de cabinets, les garde inodores — facilite les gros nettoyages — dégraisse et récuré les ustensiles de cuisine. Ayez-en toujours à la maison.

Fabrication canadienne

BROCHURE GRATUITE: Ecrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour obtenir la brochure gratuite de la Lessive Gillett suggérant maintes manières de faciliter les travaux de ménage.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.



SOULAGEZ-VOUS

VITE DES RHUMES DE CERVEAU



• Vaut-il la peine que vous dépensiez 30 sous pour vous soulager des rhumes de cerveau continus — pour obtenir le soulagement presque immédiat de l'enclenchement qui vous force à respirer par la bouche, gêne votre sommeil... et vous prive du goût, de l'odorat et de la respiration normale?

Essayez le Mentholatum aujourd'hui. Des millions de gens en emploient. C'est un des médicaments pour usage externe qui soulagent le plus vite les rhumes de cerveau et le catarrhe nasal. Il vous débloquent le nez... calmera votre rhume de cerveau... sinon l'on vous remboursera. H2F

TOUTE LA POT 30¢

MENTHOLATUM
réconforte tous les jours

Crème Orientale

GOURAUD



La Crème employée par les grandes vedettes de la scène et de l'écran. Votre glace vous montrera ses effets bienfaisants.

Blanc, Chair, Rachel, Sun-Tan

Épargner c'est aider à gagner la guerre.

Si vous aimez la lecture
des

Romans Policiers

vous apprécierez
particulièrement

MON MAGAZINE POLICIER

en vente le 15 du
mois chez tous
les dépositaires.

Dans l'édition de février

LE DOCUMENT 127

Par J. Joseph-Renaud

Si vous souffrez de
malaises pendant la
période de
**FAIBLESSES
MENSUELLES**



Si vous voulez vous refaire
du sang rouge

Si, comme grand nombre de femmes et de jeunes filles vous souffrez de crampes, de maux de dos, de mélancolie, de malaises par suite d'irrégularités — pendant la période des difficultés mensuelles —

Commencez dès aujourd'hui — à prendre les tablettes de composé végétal Lydia E. Pinkham (avec du fer). Non seulement elles vous aideront à alléger vos malaises mensuels mais encore la fatigue et l'abattement qu'ils provoquent. Ceci est dû à leur effet calmant sur l'un des organes les plus importants de la femme.

Prenez régulièrement, les tablettes Pinkham aident à créer de la résistance contre ces symptômes. Le fer qu'elles renferment en font un tonique hémastique qui crée du sang rouge qui donne plus de force, de vigueur et d'énergie.

Pour une bouteille d'échantillon gratuite détachez ceci et envoyez avec votre nom et votre adresse à la Lydia E. Pinkham Medicine Co., 203 rue Tucker, Lynn, Mass.

— Ce n'est pas un beau jour pour tout le monde.

Après un temps, Patrick répondit :

— Oui!... je comprends.

De nouveau, le silence régna, coupé soudain par un cri déchirant.

— Mon Dieu! fit la gouvernante.

Le premier, Patrick se précipita et, dans le couloir, heurta Corinne affolée.

— Vite! vite! Père se meurt!

En effet, assis dans son fauteuil, l'industriel ne donnait plus signe de vie. En vain, Mme Lasnes et Patrick s'employèrent à le ranimer. Tout fut inutile.

— Il est mort! murmura la gouvernante. Le pauvre cher homme! Il était à bout.

Corinne, à genoux près du divan où l'on avait étendu celui qui, pour elle, était le meilleur des pères, avait l'air d'une folle. Les yeux secs, elle ne prononçait pas une parole et se cramponnait désespérément à lui.

À grand peine, Patrick parvint à la relever. Il n'osait rien dire, se demandant avec effroi si le mort n'avait pas eu le temps de parler et si Corinne souffrait de la disparition subite de son père ou des révélations qu'il pouvait lui avoir faites. Il fut bientôt fixé.

— Chéri! murmura enfin l'orpheline, notre bonheur l'a tué.

Et ce furent les larmes apaisantes. Cependant, cette simple phrase suffit à convaincre Patrick qu'elle ne savait rien et il soupira. Cette mort résolvait le problème. Désormais, le scandale ne serait plus à craindre. Jamais Corinne ne connaîtrait la vérité.

Docilement, elle se laissa emmener dans le salon, tandis que Mme Lasnes, littéralement atterrée, donnait des ordres, alertait le médecin afin d'être sûre que tout était bien fini.

— Comment est-ce arrivé? s'informa Patrick, anxieux d'être fixé.

— Tout a été tellement brutal que c'est à peine si j'en ai eu conscience; et, ma foi, j'en arrive à me demander si père, qui se savait gravement atteint, ne s'est pas tout à coup senti plus souffrant et n'a pas voulu, par crainte du pire, me faire quelques ultimes recommandations. À vrai dire, je ne m'explique pas pourquoi il désirait cet entretien. Le savez-vous?

— Comment le saurais-je? répondit Patrick.

— Evidemment... Je l'ai donc suivi dans son bureau et là, il m'a d'abord parlé de vous. Puis il m'a pris sur ses genoux, comme il le faisait souvent. Il a dit alors: "Ma petite fille, le moment est venu de..." Et tout à coup il a eu comme un étouffement. J'ai sauté à terre et lui ai demandé: "Tu souffres, papa? Je vais appeler Mamy..." Il a levé la main pour m'arrêter et, dans le moment où je revenais vers lui, son bras est retombé brusquement et il n'a plus bougé. Alors j'ai crié et vous savez le reste.

Bouleversé, Patrick remercia cependant la Providence qui épargnait ainsi une innocente. L'espion était mort, emportant son terrible secret. Même si ses acolytes le mettaient en cause, ce qui semblait douteux, personne ne pourrait établir un rapprochement quelconque entre le défunt et von Reinart, chef de bande. Cette nuit

même, Patrick préviendrait Lau-noy par téléphone.

— Pauvre papa! murmura Corinne entre deux sanglots. Au moins, il doit être heureux maintenant... Il était si bon, si loyal!

"Si elle savait!" se dit Patrick.

Blottie dans les bras de l'aimé, elle se laissa persuader par ses arguments consolants. Ignorante du drame effroyable qui l'avait frôlée, elle en venait à penser que si la mort de son père était survenue quelques mois plus tôt, elle l'eût laissée dans une situation bien plus cruelle encore.

À cette heure, sa peine immense allait être adoucie par la tendre sollicitude de son fiancé, l'affection toute maternelle de la cousine Loysel, chez qui elle se réfugierait dès que les événements le lui permettraient. Bien qu'orpheline, elle ne serait pas seule au monde, et cette pensée lui fut très douce. Elle lui rendit aussi un peu de courage. Refoulant ses pleurs, elle dit :

— Quelle chose étrange et mystérieuse que la vie! Il y a six mois j'ignorais jusqu'à votre existence, et maintenant vous êtes ma seule raison de vivre.

Patrick poussait plus loin encore le raisonnement. Il se disait que pour en arriver à cette conclusion, il avait fallu tout un enchaînement de circonstances; mais le point de départ de cette histoire se trouvait être le demi-billet de cent dollars jeté un soir à ses pieds, à bord du *Cormoran*, le petit canot du brave Achille Morgan. Pouvait-il se douter, en se rendant à l'appel mystérieux et anonyme, qu'il sautait à pieds joints dans l'aventure? Aventure qui dépassait largement le cadre que la plus fertile imagination eût pu concevoir.

L'heure du destin avait sonné pour le pseudo M. Saindré, et c'était sa fille, ou du moins celle qu'il chérissait comme telle, qui devait conduire vers lui le messager de cette tragique destinée, celui qui serait le justicier.

EPILOGUE

Trois mois plus tard, nous retrouvons nos deux héros dans le petit salon de la rue Guynemer qui servit de cadre à leurs premiers aveux.

Leur mariage devait être célébré quelques jours plus tard, dans la plus stricte intimité. Depuis six semaines, Corinne, accompagnée de Mme Lasnes, était venue habiter chez sa cousine, laquelle, comme tout le monde, ignorait le drame. Du reste, l'inspecteur Lau-noy avait, dès le jour de la mort de l'industriel, mis hors d'état de nuire Muller et Lina Weigler, et personne ne soupçonna la véritable identité du maître de "La Mar-nière."

Ce jour-là, comme d'habitude, Patrick était arrivé à l'heure du dîner. Mais, introduit au salon par la vieille Perrette, il dut attendre quelques minutes avant de voir apparaître Corinne. Il se disposait à lui faire, à ce propos, quelques remarques taquines, lorsqu'il s'aperçut, dès qu'elle parut sur le seuil, qu'elle avait les yeux rouges de quelqu'un qui a beaucoup pleuré.

Tout en la prenant dans ses bras il s'inquiéta.

— Comment! Des larmes! Que se passe-t-il?

— Oh! rassurez-vous! Ce n'est rien... Je pense toujours à mon pauvre papa! Je ne peux oublier. Il serait si heureux près de nous!

Patrick ne trouva rien à répondre. Pourtant, par intermittences, son secret l'étouffait. Il songeait que la tombe de l'espion était, dans le petit cimetière de Briey, couverte de fleurs, tandis que celle de l'autre, du véritable M. Saindré, le père de Corinne, se trouvait, comme celle de tant d'autres victimes de la guerre, dans quelque coin perdu de l'Allemagne, ignorée de tous et délaissée.

Le jour des obsèques, alors que toute la région était accourue pour conduire à sa dernière demeure celui que l'on croyait être un honorable industriel, il avait ressenti en lui comme la révélation de l'injustice criante dont était victime celui qui, mort pour son pays, dormait là-bas en terre étrangère.

Dès son retour à Paris, Patrick avait fait part de ses scrupules à l'inspecteur Lau-noy, lequel ne put qu'approuver sa manière d'agir, déclarant qu'il eût été inutile et plus qu'inhumain de dévoiler la vérité à l'enfant innocent. Dieu lui-même ne l'a pas permis, puisqu'il a clos les lèvres du coupable avant qu'il n'ait parlé.

Le bonheur actuel de Corinne ne lui faisait point oublier que, depuis sa plus tendre enfance, l'industriel l'avait entourée d'une affectueuse sollicitude. Aussi, par instants, Patrick se sentait jaloux de cette tendresse posthume que, d'un mot, il aurait pu détruire. Mais il savait pertinemment que jamais aucune parole dans ce sens ne sortirait de ses lèvres.

Se penchant vers sa fiancée, il murmura :

— Efforcez-vous, chérie, de songer seulement au présent qui, je l'espère, ne vous apporte nulle raison d'être triste. Dites-vous que la vie nous mène à son gré et que nous n'y pouvons rien. N'êtes-vous pas heureuse près de moi, votre meilleur ami et, dans quelques jours, votre mari? N'avons-nous pas mis en commun les peines comme les joies et ne pouvez-vous faire confiance à l'avenir?

Corinne parut subitement consolée. Comme un rayon de soleil apparaît dès que le nuage a passé, elle sourit; puis, d'un petit air malicieux, elle dit :

— A propos, avez-vous oublié que nous possédons déjà quelque chose en commun? Une petite fortune indivise?

Patrick n'avait pas compris. Ce que voyant, Corinne sortit de son sac la moitié du billet de cent dollars et elle conclut :

— Je pense que, le jour de notre mariage, vous consentirez à réunir les deux morceaux et, si vous le voulez bien, nous consacrerons cet argent, dont nous n'avons nul besoin, à assurer notre bonheur pour l'avenir. Nous paierons notre première prime à Dieu, c'est-à-dire aux pauvres, à mes pauvres de Briey que je n'ai pas l'intention de délaissier.

— Oui, chérie, la part à Dieu! Car notre bonheur actuel est son oeuvre... Souvenez-vous toujours qu'il ne faut parfois qu'un grain de sable pour arrêter la plus puissante machine.

Mais Patrick n'ajouta pas qu'ils avaient évité de justesse le dangereux grain de sable...

LA LAGER
Frontenac
'Bleue'



Un excellent apéritif parce qu'il est
SEC
Un merveilleux rafraîchissement
parce qu'il est **LÉGER**



BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE



*C'est bon
de revenir à la Black Horse*

LA MEILLEURE BIÈRE AU CANADA
Produite par Dawes depuis cinq générations

À la fin de la journée

FRANKLIN ARBUCKLE, A.R.C.A., U.S.A.